This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

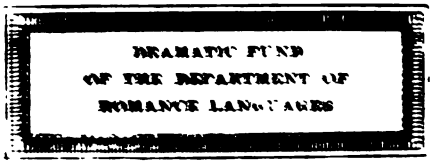
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

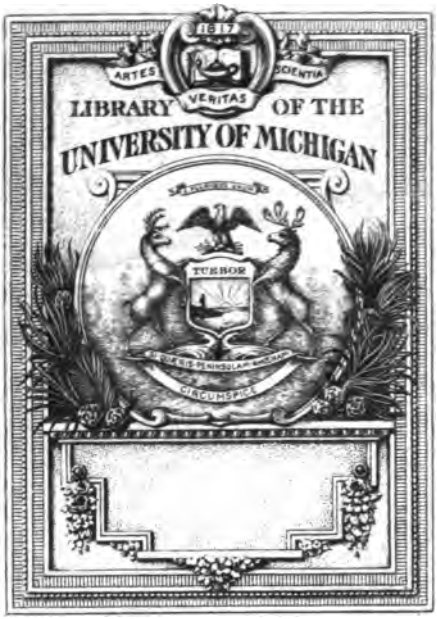
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Digitized by Google

PG
1211

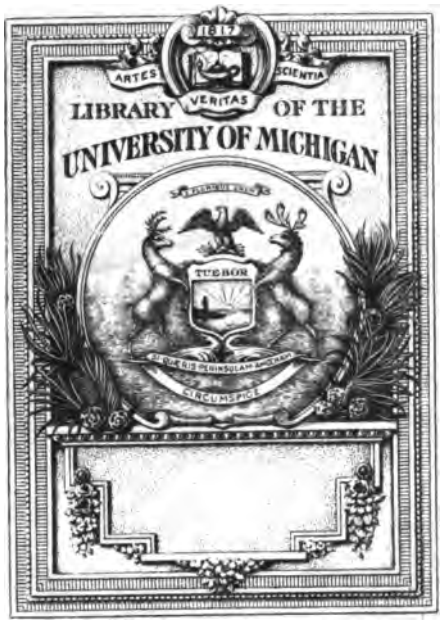
Digitized by Google



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Digitized by Google

PG
Digitized by Google

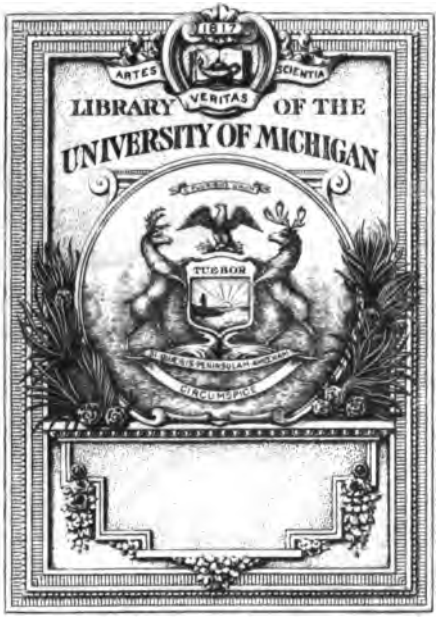


DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Digitized by Google

PG
.2.1
.F2
B52
25

Digitized by Google



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Digitized by Google

PQ
1211
.A2
B58
2e Ed.

Digitized by Google

SCENE VII.

HON, *après une grande pause.*

is Grâces! Oui, ſans doute, cette idée
ît analogue à l'objet propoſé.... (*Il ſe*
en rêvant.) I Grâces peuvent être
ées comme ſ ant mieux! tant
x! l'allégorie us juſte.... (*Il s'af-*
en ſe diſpoſa .... Çà, çà; dépê-
ons-nous d'ef loi de ces matériaux;
voyons d' pièce de charpente il
aut que i ière: c'eſt le grand *hic*.
(*Il rêve.*)

Digitized by Google

SCENE VIII ET DERNIÈRE.

BROCHON, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR, *le conſidérant dans ſa rêverie, à part.*

LE voilà qui écrit. Bon : c'eſt ſigne que ſes idées ſont trouvées ; il ne s'agit plus que de les débrouiller.

BROCHON, *dans ſa rêverie.*

J'emploie encore d'autres perſonnages : mais je veux perdre mon nom, ſi je ſais lequel doit ouvrir la ſcène ! J'ai preſque envie de finir mon canevas par le commencement.

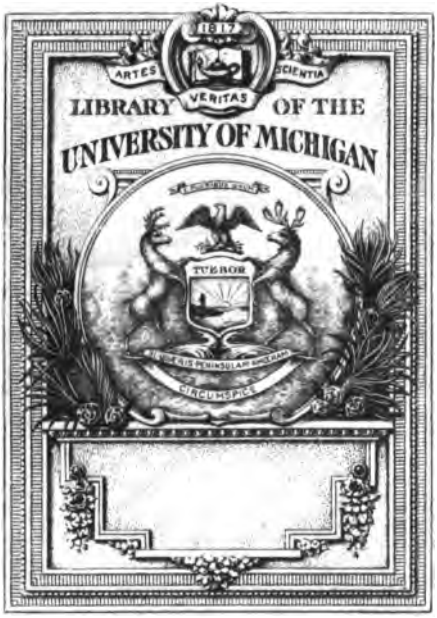
LE DIRECTEUR, *à part.*

Garre qu'il ne reſſ[illegible] où l'on ne peut diſtinguer ni tête

BROCHO[illegible]

Pourquoi m'alembiquer [illegible] ſaut ſi long-temps une expoſition [illegible] pare le reſte ? Je vais tout uni[illegible] beaucoup d'[illegible] faire jaſer, à propo[illegible]

Digitized by Google



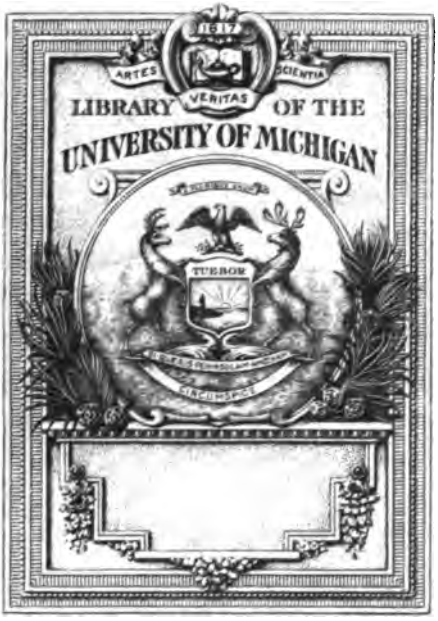
DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Digitized by Google

PG
121
.A2
B
2e

BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

Digitized by Google

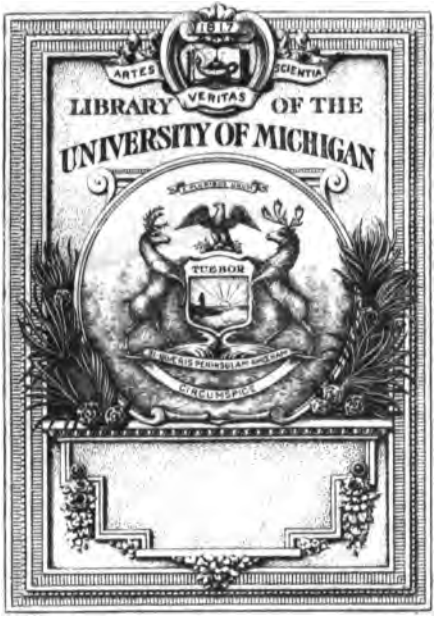


DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Digitized by Google

PQ
1211
.A2
B58
2e Se

Digitized by Google



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Digitized by Google

PQ
1211
.A2
B58
2d Se

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Lettre I.

TOME VINGT-TROISIEME.

Digitized by Google

Pièces contenues dans ce Volume.

Impertinent. (l')
Impertinent (l') malgré lui.
Impromptus (les) de l'Amour.
Impromptu (l') des Harrengeres.
Impromptu (l') du Cœur.
Impromptu (l') du Sentiment.
Inconſtant (l') fixé.
Iſabelle & Gertrude.

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre I.

TOME VINGT-TROISIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

Digitized by Google

Digitized by Google

Desmahis, Joseph François Édouard de Corsembleu

L'IMPERTINENT,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

Par M. DESMAHIS.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 31 du mois d'Août 1750.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT, fils, Libraire, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

Digitized by Google

Digitized by Google

Dram. 7d
Dept. 7 Rom. Langs
8-7-38

A MADAME
LA MARQUISE
DE P***

MADAME

VOUS ne voulez point de louanges, il faut vous obéir ; mais qu'il me ſoit du moins permis de dire que vous m'avez fait ſuprimer un Epitre que votre refus même prouve que vous méritez. Plu-

11-8-38 7 cs

Digitized by Google

ſieurs femmes ſe ſont d'abord prévenues contre deux ou trois portraits qu'elles ont regardés comme une ſatire de votre ſexe : il ſuffit de vous connoître, MADAME, pour le reſpecter, & je me crois juſtifié par la permiſſion que vous m'avez accordée de vous dédier cette Piece.

Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Votre trés-humble, &c.

Digitized by Google

L'IMPERTINENT

COMÉDIE.

Digitized by Google

ACTEURS.

DAMIS. *M. Grandval.*

JULIE, Maîtreſſe de Damis. *Mlle Dangeville.*

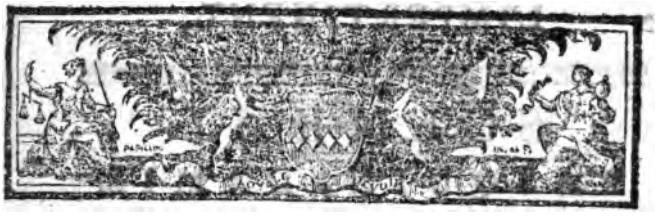
ROSALIE, Niéce de Julie. *Mlle Grandval.*

LINDOR, Amant de Roſalie. *M. Rozelly.*

PASQUIN, Valet de Damis. *M. Armand.*

La Scene eſt à la Campagne, dans la maiſon de Julie.

Digitized by Google



L'IMPERTINENT, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN.

MOnsieur Damis ſe croit un homme ſingulier ;
Mais il n'eſt, ſelon moi, que fat & tracaſſier,
Et pour s'en applaudir, l'eſpece eſt trop commune :
Je ne ſçai quel projet il médite aujourd'hui,
Ou plutôt quel Démon, contraire à ma fortune,
M'inſpira le deſſein de m'attacher à lui.

Digitized by Google

ACTEURS.

DAMIS. *M. Grandval.*

JULIE, Maîtreſſe de Damis. *Mlle Dangeville.*

ROSALIE, Niéce de Julie. *Mlle Grandval.*

LINDOR, Amant de Roſalie. *M. Rozelly.*

PASQUIN, Valet de Damis. *M. Armand.*

La Scene eſt à la Campagne, dans la maiſon de Julie.

Digitized by Google

Digitized by Google

SCENE II.

PASQUIN, DAMIS.

DAMIS.

TU parles seul, je crois?

PASQUIN.

Je vous rendois justice,
Et me remerciois d'être à votre service.

DAMIS.

Eh bien notre Billet?

PASQUIN.

Il vient d'être rendu.

DAMIS.

De la part de Lindor?

PASQUIN.

Oüi, Monsieur.

DAMIS.

A Julie?

PASQUIN.

Oüi, Monsieur, à la Tante, & des plus défendu
D'en parler à la Niéce.

DAMIS.

En effet Rosalie
Doit surtout l'ignorer; mais j'appréhende bien
Que par discrétion, Lubin ne me trahisse.
Et qu'il ne parle trop, même en ne disant rien:
La bêtise nuit plus que ne fait la malice.

PASQUIN.

Monsieur, je vous ai fait observer tout cela;
Et j'ai toujours pensé cette vérité-là:

Digitized by Google

Mais moi-même, ignorant ce qu'il faut taire ou dire
Par bonne volonté je pourrois bien vous nuire,
Dans tout ceci, Monsieur, qu'el est votre interêt.

DAMIS.

Vous êtes curieux, à ce qu'il me paroît ?

PASQUIN.

Je n'en disconviens pas, pour mieux servir mon Maître,
Dans ses moindres projets je chercheàle connoître
Mais j'use mon esprit en stériles efforts.
Amant depuis six mois de Madame Julie,
Votre début paroît un accés de folie ;
Loindebriser vosnœuds, le tems les rend plus forts.

DAMIS.

Bon.

PASQUIN.

Sa société devient aussi la vôtre ;
Vous n'avez pour agir que les mêmes ressorts,
Qu'une ame pour penser, vous êtes l'un à l'autres
L'écho de votre esprit, l'ombre de votre corps.

DAMIS.

Fort bien.

PASQUIN,

L'Hyver entier se passe de la sorte ;
J'entens parler de nôce, & cela me transporte ;
Arrive le Printems : votre Maîtresse alors
Ayant uniquement sa Niéce pour compagne,
Abandonne Paris, vient à cette campagne
Où vous lui promettez d'être le lendemain ;
Mais au lieu de partir, sans que rien le requiere,
Cherchant l'amusement, & le cherchant envain,
Nous restons à Paris une semaine entiére.

DAMIS.

Abrége ton récit, & sçache désormais

Digitized by Google

Qu'à jour nommé je n'arrive jamais.

PASQUIN.

Nous arrivons enfin, Entrés dans l'avenuë
Je trouve sous mes pas un Billet sans dessus,
Sans signature, écrit en termes ambigus;
Mais au premier aspect la main vous est connuë;
La joie à chaque mot déride votre front,
Et vous vous écriez: „ Le hazard est fort bon!
„ Ce Billet surement s'adresse à Rosalie,
„ Et les gens de Lindor l'ont sans doute perdu.
Par vous, au même instant, ce Billet m'est rendu
Pour le faire tenir à Madame Julie.

DAMIS.

Eh bien?

PASQUIN.

M'est-il permis de parler librement?
Jugeant des autres par vous-même,
Vous soupçonnez les gens assez légérement!
Voulez-vous éprouver à quel point on vous aime?

DAMIS.

Tu te trompes, Pasquin: moi jaloux! Point du tout.
L'importune Julie en feroit trop flattée:
Ici la convenance a plus fait que le goût:
Je venois de quitter, elle d'être quittée,
Et nous nous sommes pris, je ne sçai trop comment,
Elle par vanité, moi par désœuvrement.
Les amours d'aujourd'hui sont tous de cette espéce.

PASQUIN.

Vous avez donc des projets sur la Niéce!

DAMIS.

Le vertueux Lindor prend soin de la former;
Quant à moi loin de me charmer,
Sa beauté me déplaît, & son esprit m'attriste:
A parler sentiment son mérite consiste;

Digitized by Google

Elle cherche, dit-elle, à se faire estimer;
J'en suis fort peu tenté.

PASQUIN.

Que vous êtes à plaindre!
De l'une peu tanté, de l'autre point jaloux;
Vous ne sçavez donc plus ni desirer ni craindre?
En ce cas, j'ai Monsieur, plus de plaisir que vous.

DAMIS.

Que tu me connois peu! Ce tourbillon des folles,
D'esprits mal assortis, d'insectes importans
Qui forment leur ennui de cent plaisir frivoles,
M'en procurent de vrai presqu'à tous les instans.
Dans le monde où je vis depuis assez long-tems,
Trompant sans aucun soin, tant de femmes crédules,
Dirigeant à mon gré tant d'êtres végétans,
Je sçai mettre à profit jusqu'à mes ridicules.
Je m'accommode à tout & rien ne me contraint:
Le monde est un tyran dont j'ai fait mon esclave;
Du poids de sa ceusure accablant qui le craint
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

PASQUIN.

Ainsi vos procédés ont toujours un objet:
Quel est ici le vôtre enfin?

DAMIS.

Tout mon projet
Est dans le double sens de la Lettre importante
Ecrite pour la Niéce & rendue à la Tante.

PASQUIN.

Je me rappelle bien, qu'étant obscur & court,
Ce Billet peut aller à l'une comme à l'autre;
Mais je n'en vois pas mieux quel projet est le vôtre.

DAMIS.

Je prétends que Julie avant la fin du jour
Me donne mon congé.

Digitized by Google

PASQUIN.

Je n'en fais aucun doute ;
Mais d'être ſans affaire avez-vous reſolu ?
Avant de rompre ici je crois qu'il eût fallu
Nous arranger ailleurs.

DAMIS.

Tu penſe juſte ; écoute,
De mon dernier ſecret il faut te faire part.
Lucinde cette veuve, objet de tant d'hommages,
Frivole avec les foux, ſolide avec les ſages,
Dont le cœur eſt ſans feinte & la beauté ſans fard,
Eſt le goût pour lequel j'abandonne Julie.

PASQUIN.

Mais l'amitié, Monſieur, l'une à l'autre les lie !

DAMIS.

Rompre de pareils nœuds eſt l'ouvrage d'un jour.
Et l'amitié ſe tait dés que parle l'amour,
Tout l'embarras de cette affaire,
Pour éviter l'éclat que le dépit peut faire,
Eſt d'obliger Julie à me manquer de foi :
Il faut que je parvienne à détruire ſa flâme,
Et l'on veut qu'en ce lieu, j'attende que la Dame
Me faſſe la faveur d'avoir tort avec moi.
Elle vient, laiſſe-nous.

Digitized by Google

SCENE III.

DAMIS, JULIE.

JULIE.

J'Attendois que la Ville
En plaiſir un peu moins fertile
Vous laiſsât me donner quelqu'un de vos inſtans.

DAMIS.

Quand je ſuis loin de vous c'eſt l'ennui qui les file;
Mais pour jouer un rôle il faut voir tant de gens!
Vous m'eſtimeriez moins, ſi toujours inutile,
J'étois plus maître de mon tems.

JULIE.

Et quels ſont, s'il vous plaît, les devoirs importans?...

DAMIS.

Vous m'en demandez compte? Eh mais cent, plutôt mille.
J'eus Dimanche un Billet pour ſouper chez Mouthier *
Avec le petit Duc & la groſſe Comteſſe:
Lundi jour malheureux! Un maudit créancier
Automate indocile, homme ſans politeſſe,
Sous prétexte qu'il doit lui même, & qu'on le preſſe,
Me voulut ſans délai contraindre à le payer;
J'allai le jour ſuivant flatter un Financier:
Mercredi je courus à la Piéce nouvelle,
Tout le monde étoit pour, & moi je fus contr'elle;

* Fameux Cuiſinier

Digitized by Google

La satyre embellit les plus simples propos,
Et l'admiration est le style des sots :
Jeudi j'eus de l'humeur, je me boudai moi-même;
Le lendemain j'étois d'une folie extrême,
Florise s'empara de moi pour tout le jour ;
Hier à tout Paris j'ai fait voir une veste
D'un goût divin, l'habit le plus gai, le plus leste,
Où la Boutray, Passau ravissent tour à tour,
Et j'arrive aujourd'hui tout plein de mon amour.

JULIE.

Votre façon d'aimer est tout à fait commode :
Tel est de votre tems le partage & l'emploi
Que de huit jours à peine en est-il un pour moi !

DAMIS.

Que voulez-vous ? Je suis victime de la mode
Au point d'en être à moi-même odieux.
A propos, Araminte a choisi tout au mieux :
C'est le discret, le modeste Valere
Qui jouit aujourd'hui de l'honneur de lui plaire,
Et pour donner le change, elle s'offre en tous lieux
Avec certain Marquis aussi fou qu'ennuyeux ;
Mais je veux la priver des ombres du mystere.

JULIE.

Que vous importent ses plaisirs ?
Vous font-ils quelque tort, & gênent-ils les vôtres?
Quand le cœur est rempli de ses propres desirs,
L'esprit ne songe guére à troubler ceux des autres.

DAMIS.

Ne moralisons point, ou songez qu'aujourd'hui,
Quand le Public nous embarasse,
Il faut, substituant les sots à notre place,
Pour détourner ses yeux les fixer sur autrui :
Le système est certain: mais dites-moi, de grace
Dans vos tristes Etats que fait-on tout le jour ?

Digitized by Google

Avez-vous fait venir la petite Angelique?
Et votre Comédie? Enfin dans ce séjour
A-t-on des gens plaisans, du jeu, de la musique?

JULIE.

N'est-ce donc point pour moi que vous venez ici?
Votre amour n'est-il plus qu'une vieille habitude
Mais vous m'ôtez jusqu'à l'incertitude;
Si je le voulois voir, mon sort est éclairci.

DAMIS.

Au lieu de vous flatter, souffrez que je vous gronde
De vos vivacités; modérez-les un peu:
Entre-nous, tout cela ne prend pas dans le monde;
Ce n'est point glace en moi, c'est en vous trop de feu.
Songez bien que, de votre aveu,
La réputation dépend de l'apparence:
L'air de se présenter, celui de recevoir;
Le ton, l'extérieur sont des riens d'importance;
Le maintien, en un mot, est le premier devoir,
Et l'on n'est en effet que ce qu'on veut paroître.

JULIE.

Bon! Dans ce siécle-ici, sçait-on ce qu'il faut être,
Ou plutôt sous quel masque on doit se déguiser?
Est-il rien dans le vrai qui ne fasse causer?
Affichez la sagesse, on vous trouve gothique;
Ayez un avanture, on vous en prête cent:
Enfermez-vous, on sçait comment cela s'explique;
Tenez maison, chez vous tout paroît indécent,
Et le plaisir surtout n'est jamais innocent.
Pour obliger enfin le Public à se taire,
Je crois que le plus sûr moyen
Est de le mépriser en ne lui cachant rien.

DAMIS.

Il peut, quand il le veut, nous forcer au mystére;
Les plus indépendans par lui sont asservis;

Digitized by Google

Nous nous en plaignons tous; mais chacun l'autorise;
On veut être estimé de ceux que l'on mépriſe.

JULIE.

Ce n'eſt point pour autrui, c'eſt pour moi que je vis.

DAMIS.

Vous apprendrez bientôt quels travers ſont les vôtres;
Ceux qui cherchent les moins à vivre pour les autres
Sont preſque toujours ceux qu'on y force le plus:
Sur quelques faits que votre erreur ſe fonde,
L'art de diſſimuler eſt le reſſort du monde,
Et l'équivalent des vertus.
Il maſque les vieilles querelles,
Il prête un air ſincere aux amitiés nouvelles,
L'amour même lui doit ſon plus beau coloris;
Et ſous un froid maintien cachant les tendres flâmes,
Il tient lieu de ſageſſe aux femmes,
Et d'indifférence aux maris.

JULIE.

Cet art m'eſt étranger: je ne ſuis occupée
Loin de vouloir tromper, qu'à n'être point trompée
Juſte ou non, mal ou bien, je penſe à découvert.
Vous-même m'avez dit que toujours difficile
La fauſſeté ſouvent n'eſt qu'un vice inutile
Dont la premiere dupe eſt celle qui s'en ſert.

DAMIS.

Ce n'eſt point fauſſeté que de ſçavoir ſe taire;
Et vous-même d'ailleurs êtes-vous fort ſincere?
On vous refuſe net cette qualité-là.
En vain je me démonte, en vain je m'en offenſe,
En vain de tous côtez je prends votre défenſe,
On veut que vous ayez trente ans, & par de là.

Digitized by Google

JULIE.

Eh mais j'en fais l'aveu ! j'ignorois, je vous jure,
Que l'on dût à trente ans employer l'impoſture,
Et qu'à cet âge il fut trop tard
Pour laiſſer parler ſa figure.
Je n'imagine point, mon amour propre à part,
Arriver au moment où brillant à l'écart
Dans les cercles étroits de quelque ſphere obſcure
L'amour que l'on inſpire eſt un effort de l'art
Et celui que l'on prend, un tort de la nature :
Elle n'a point placé ſi prés
La ſaiſon des plaiſirs & l'âge des regrets,
Pourquoi de votre ennui la rendre reſponſable ?
Si vous m'aimiez encor, j'aurois aſſez d'attraits,
Si je vous aimois moins, je ſerois plus aimable,
Ce ſont vos ſentimens qui vieilliſſent mes traits.

DAMIS.

Au contraire, à mes yeux vous êtes rajeunie :
Mais moi, puis-je empêcher qu'on ne vous calomnie ?

JULIE.

Plus je ſuis indulgente & plus vous êtes fat.

DAMIS:

Nous avons toujours eu l'eſprit de notre état :
Quand on ſaiſit ce point, on eſt ce qu'on doit être
Ainſi reſtons-en là.

JULIE.

Malgré tous mes défauts
Et tout votre mérite, on vous fera connoître
Que vous n'êtes pas ſans rivaux.

DAMIS.

Je le crois : mais ſouvent la plus aimable femme
N'a pour fonder ſes droits que des prétentions,
Et prenant des égards pour des tranſports de l'ame,
Croit voir dans tous les yeux des déclarations.

Digitized by Google

JULIE *en lui donnant un billet.*

Je consens d'être au rang des ces femmes crédules,
Et ce billet fait foi de tous mes ridicules.

DAMIS.

Voyons.

BILLET.

Il lit le billet haut.

„ L'incertitude est affreuse en amour,
„ J'en veux sortir, fut-ce à mon préjudice,
„ Et j'obtiendrai ma grace avant la fin du jour,
„ Ou l'on prononcera l'arrêt de mon supplice.

DAMIS.

Je vous laisse jouir de ma confusion,
Et vous pouvez compter sur ma discrétion.

Il sort.

SCENE IV.

JULIE.

QU'il est impertinent : impoli par système,
Il croiroit se manquer en paroissant jaloux :
Ainsi que son orgueil, mon malheur est extrême.
Quelle fatalité ! J'eus d'abord pour époux
Un sot qui m'adoroit en dépit de moi-même,
Et non moins à plaindre aujourd'hui,
J'ai pour amant un fat que j'aime malgré lui ;
Mais non, cette foiblesse avilit trop mon ame:
L'amour propre est blessé, tout me devient permis.
Lindor me déclare sa flâme,
Qu'il me serve à punir ou corriger Damis.
En ce cas il est bon d'observer Rosalie,
Et d'arrêter le cours de ses prétentions ;
J'ai cru la deviner en vingt occasions,
Son attente aujourd'hui pourroit être trahie.

Digitized by Google

SCENE V.

JULIE, ROSALIE.

ROSALIE.

MA tante, l'on m'apprend que Damis eſt ici,
Je croyois que Lindor devoit venir auſſi,
Il faut du monde à la campagne,
Vous ſçavez que Lindor eſt doux & complaiſant,

JULIE.

J'en conviens; mais il eſt rarement amuſant,
Trop de contrainte l'accompagne,
Il peſe tous ſes mots, meſure tous ſes pas,
Rougit quand on fait ſon éloge,
Et ne parlant jamais que lorſqu'on l'interroge,
Embarraſſe toujours par ſon propre embarras.

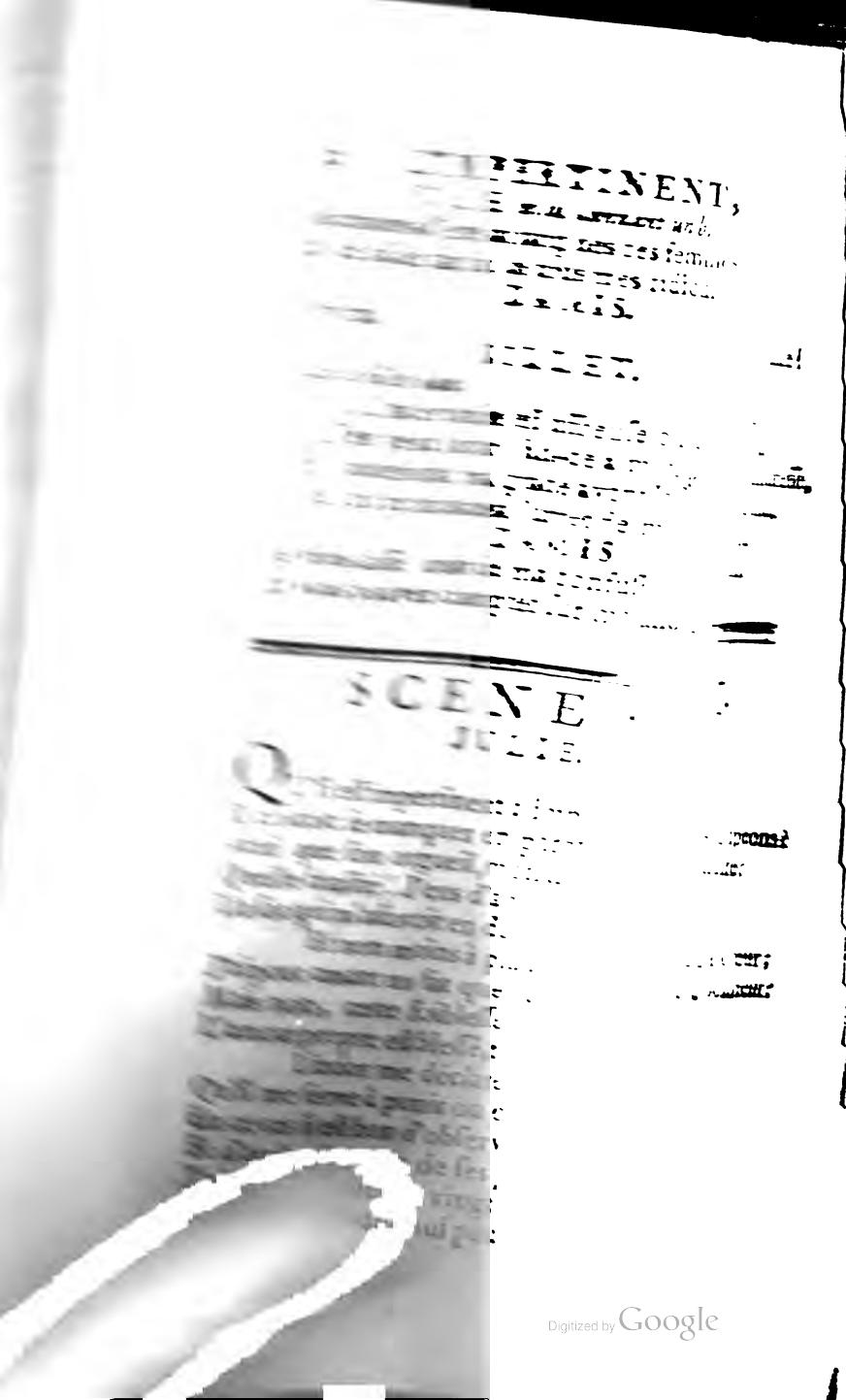
ROSALIE.

A dire ſon avis Damis eſt moins timide.

JULIE.

Avec trop peu d'égards il eſt vrai qu'il décide;
Cependant il eſt né pour la ſociété,
Héros de vingt maiſons en hiſtoires fertiles,
Il ſçait les rendre avec gaieté;
Il ſoutient ſes récits par ſa légereté,
Aux choſes les plus inutiles
Donnant un air de nouveauté,
Il excite du moins la curioſité,
Et par un étude profonde
De tous les riens charmans qui gouvernent le monde,
Il a fait un talent de la frivolité.

Digitized by Google



Digitized by Google

II.

AMIS.

...me chose importan-

...xele vous déplaît.

...LIE.

...mérêt.

...IS.

...vous êtes contente,

...otre position;

...rés votre tante,

...n suis caution:

...trompe l'une & l'autre;

...pénétration,

...échappe à la vôtre.

...LIE.

...avez-vous oublié

...noirceurs qu'on publie

...ttachent à Julie,

...ceux de l'amitié.

...IS.

...de parens, je vous prie,

..., ou je me trompe fort,

...une galerie;

...ils cessent d'avoir tort,

...une duperie.

...présent, je parie

...ille sentiment,

...ssante aveuglément,

...neur de l'être.

Digitized by Google

ROSALIE.

Lindor, je l'avoue, un autre caractere ;
Mais seroit-ce un défaut que la timidité ?

JULIE.

Peut-être vous croyez qu'il aspire à vous plaire ?
Son mérite est fondé sur votre vanité :
Mais apprenez, ma chere niece,
Que l'homme le plus sur en fait de probité
Nous trompe sans scrupule en parlant de tendresse,
Et qu'en un mot, auprés d'une jeune beauté,
L'usage a de tout tems prescrit la fausseté
Comme un devoir de politesse.

SCENE VI.

ROSALIE.

Sur l'amour de Lindor a-t'elle des soupçons ?
Et s'opposeroit-elle au bonheur où j'aspire ?
Mais profitons de ses leçons ;
Lindor à cessé de m'écrire ;
Peut-être qu'il trahit ses sermens & mon cœur ;
Est-ce à moi de nommer l'amour & le bonheur ?

Digitized by Google

SCENE VII.

ROSALIE, DAMIS.

JE viens vous faire part d'une choſe importante....
Mais non : je me tairai ; mon zele vous déplaît.

ROSALIE.

La curioſité me tient lieu d'intérêt.

DAMIS.

Eh bien du ſecond rang ſi vous êtes contente,
C'eſt aujourd'hui votre poſition ;
Vous n'allez qu'aprés votre tante,
Elle eſt votre Rivale & j'en ſuis caution :
Lindor adroitement vous trompe l'une & l'autre ;
Mais il n'a pû tromper ma pénétration,
Je ſuis même ſurpris qu'il échappe à la vôtre.

ROSALIE.

Pour tenir ce langage, avez-vous oublié
Que je ne crois jamais aux noirceurs qu'on publie
Que les liens du ſang m'attachent à Julie,
Et que vous lui tenez par ceux de l'amitié.

DAMIS.

Que parlez-vous d'amis, de parens, je vous prie,
Des parens ne ſont bons, ou je me trompe fort,
Qu'à figurer dans une galerie ;
Quand on hérite d'eux, ils ceſſent d'avoir tort,
Et l'amitié n'eſt qu'une duperie.
Je ſçais vos préjugez. A préſent, je parie
Que vous deviniſez le triſte ſentiment,
Que vous ſerez conſtante aveuglément,
Et vous ferez honneur de l'être.

Digitized by Google

ROSALIE.

Oui, si jamais mon cœur prend un engagement,
C'est un tort que j'aurai, Monsieur certainement.

DAMIS.

Mais dans ce siécle-ci vous ne deviez pas naître,
Ce n'est point là du tout le système du jour.
Vous prenez l'ennui pour l'amour,
Et tandis qu'à duper tout le monde s'occupe,
Vous vous glorifiez de vouloir être dupe.
De la mode & tu tems sachez mieux profiter,
Ce n'est qu'aux cœurs usés qu'on permet la constance,
Ce ridicule affeux a pensé perdre Hortense.
Tout dépend de bien débuter.
Par les plus brillantes peintures
Il faut commencer le Roman,
Fixer l'attention, courir rapidement
D'avantures en avantures;
Augmenter l'intérêt de moment en moment,
Ensuite le filer un peu plus lentement,
De l'amour par degrés diminuer les aîles,
Et quand on croit en être à son dernier amant,
On peut crier alors contre les infidéles,
Et finir par le sentiment,

ROSALIE.

Ce système, je crois, réussit rarement,
Et les coquettes surannées
Passent la fin de leurs années
A rougir du commencement.
En perdant la beauté, c'est en vain qu'une femme,
Dont la constance est le dernier parti,
Cherche à fixer ses vœux, à rajeunir son ame,
Elle n'inspire plus ce qu'elle a trop senti.
Si d'un tas de rivaux, loin d'être la victime,
Son cœur d'un tendre amant avoit été le prix,

L'amour

Digitized by Google

L'amour la laiſſeroit dans les bras de l'eſtime,
Mais le caprice uſé l'abandonne au mépris.

DAMIS.

Mais vous n'avez ſur tout que de fauſſes idées,
Le mépris n'eſt qu'un mot, loin d'être dégradées
Par le nombre des faits & des évenemens,
Pour vous apprétier on compte vos amans.
Tant de ſimplicité m'étonne,
A peine vos attraits ſont-ils dans leur printems.
Mais votre eſprit eſt biens dans ſon automne.
Il faut le rajeunir, il en eſt encor tems,
Vous allez débuter ſur la ſcene du monde,
Chaque rôle y demande une étude profonde,
Mais le vôtre ſurtout un jeu particulier.
Apprenez vos devoirs; du froid jargon des mines,
De mots à double ſens, & d'alluſions fines
Se faire un ſtyle ſingulier;
Avoir l'art de concilier
Une foule d'amans, qui, trompés l'un par l'autre,
Vous engagent leur cœur, ſans engager le vôtre;
Ne ſouffrir qu'aucun d'eux vous quitte le premier;
D'un air libre & riant, tout dire & tout entendre;
Où l'on promet d'aller toujours ſe faire attendre;
Arriver en peſtant contre quelqu'importun;
Faire ſur ſa parure un légere excuſe;
Commencer vingt propos & n'en finir aucun;
Où l'on périt d'ennui jurer que l'on s'amuſe;
Refuſer de l'eſprit à toutes les beautés;
Uſer tout, épuiſer trente ſociétés,
En un mot être folle & ſe croire jolie,
Voilà ce qu'on appelle une femme accomplie.

ROSALIE.

Je croyois qu'il falloit pour mériter ce nom
Une célebrité ſur l'eſtime établie,

Digitized by Google

Et que loin d'illuſtrer ſa honte & ſa folie,
Il falloit conſulter l'honneur & la raiſon.

DAMIS.

La raiſon, dites-vous ? elle n'eſt alleguée
Qu'à propos de laideur ou d'importunité,
Dans les cercles bourgeois nous l'avons releguée,
Elle ternit l'eſprit & voile la beauté.
Quant à l'honneur du ſexe.... outre qu'on n'y croit guere.
En eſt-il un réel qui dépende de vous ?
Il ne faut qu'un propos indiſcret ou jaloux
Pour vous ravir cette chimere,
Et malheureuſement nous ne pouvons nous taire.
Si votre cœur ſe rend, le premier de nos ſoins
Eſt d'aller publier votre promte défaite ;
Si votre entêtement nous force à la retraite,
Nous ſoutenons toujours, ſans crainte de témoins,
Que notre victoire eſt complette,
Aimez ou n'aimez pas ; ſoyez prude ou coquette,
Vous n'avez rien de plus, & nous trés-peu de moins.

ROSALIE.

J'ai peu vû ; mais enfin, j'ai vû tout le contraire ;
L'indiſcrétion même affecte du myſtere
Et ne trahit d'ailleurs que votre probité,
Lorſque vous abuſez de quelque foible indice
Trop promptement ſaiſi par la méchanceté,
C'eſt impoſture ou lâcheté ;
Mais le doute envers nous ſeroit une injuſtice,
Pour les honnêtes gens c'eſt toujours fauſſeté,
La vertu ne croit rien ſur le rapport du vice.

DAMIS.

Et le Public croit tout, excepté la vertu ;
Plus elle eſt faſtueuſe & plus il la ſoupçonne :
De quelque dignité qu'un goût ſoit revêtu ;

Digitized by Google

C'eſt l'art de tout le monde, il ne trompe perſonne;
Ou du moins que les ſots. Mais laiſſons tout cela,
En partageant ſon cœur Lindor vous rend le vôtre,
Et quand on a tant fait que d'aimer celui-là,
On en peut bien aimer un autre.

ROSALIE.

Votre ſoupçon ſur moi me ſert à réfuter
Tous ceux dont vous formez une odieuſe hiſtoire.

DAMIS.

Tenez, voici Paſquin, il peut vous atteſter
La vérité des faits.

ROSALIE.

Non, je ne puis vous croire,
Et je ne dois pas l'écouter.

SCENE VIII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

ELle n'eſt pas ce qu'elle veut paroître;
Et ſon cœur eſt bien loin de la tranquilité,
Elle pourra t'interroger, peut être.....

PASQUIN.

De combler ſon chagrin vous ſeriez très-flatté;
Pour moi je ne puis pas fâcher un beauté,
Et je ne ſuis pas propre à faire un petit-maître.

DAMIS.

Je t'offre deux partis, vois quel eſt le plus doux;
Si tu dis que Lindor eſt Amant de la Tante,
Tu ſeras en argent par-delà ton attente,
Si tu ne le dis point, je te rouerai de coups.

Digitized by Google

PASQUIN.

Quoique je ſois un honnête-homme,
Pour héſiter, Monſieur, je ſuis trop effrayé,
J'aime beaucoup mieux être un menteur bien payé
Qu'un homme d'honneur qu'on aſſomme.

DAMIS.

Va, de ta probité je prens ſur moi le ſoin.

PASQUIN.

Un incident, Monſieur, que je dois vous apprendre,
C'eſt que Lindor ici va ſans doute ſe rendre,
Et de ſon débotté je viens d'être témoin.

DAMIS.

Il ſuffit, laiſſe-moi.

SCENE IX.

DAMIS.

J'Ai trompé la Julie,
J'ai rempli de ſoupçons l'eſprit de Roſalie;
Il faut à ſon Amant porter le dernier coup.
Avec ſes craintes mal fondées
Et ſes ſingulieres idées,
Lucinde, en verité, m'embarraſſe beaucoup.
Pour un arrangement faut-il tant de myſtere?

Digitized by Google

SCENE X.

DAMIS, LINDOR.

DAMIS.

EH bon jour, Chevalier, quoi déja de retour !
Je te croyois pour un mois à la Cour.

LINDOR.

Moi ? Je n'y vais jamais que pour affaire.
Les plus grands noms à peine en soutiennent l'éclat,
N'étant point obligé d'y vivre par état,
Je n'y pourrois jouer qu'un rôle d'inutile,
Et de tous, selon moi, c'est le plus difficile.
Il faut sçavoir donner & prendre de l'ennui ;
Je m'y trouve d'ailleurs d'un embarras extrême ;
Je n'ai point le talent de démasquer autrui,
Encore moins l'art de me masquer moi-même ;
Que ferois-je à la Cour ?

DAMIS.

Tu serois en deux mots
La dupe des méchants, & le martyr des sots.

LINDOR.

Aussi j'y reste peu.

DAMIS.

J'approuve ce système,
Mais, mon cher Chevalier, l'on est dupe par tout :
A parer ce malheur vainement on s'applique,
Le courtisan l'est de sa politique,
L'ami de sa franchise, & l'amant de son goût.
Tu pourrois là-dessus consulter Rosalie.

Digitized by Google

LINDOR.

Quel rapport, s'il vous plaît, a-t-elle à tout ceci ?

DAMIS.

Non content d'être dupe, es-tu discret aussi ?
Ta sagesse, ma foi, va droit à la folie.
Ce que j'aime beaucoup de ta discrétion,
C'est que pour Rosalie elle est en pure perte ;
Abandonne, crois-moi, sa réputation
Au sentiment Public. Quoi ! Je te déconcerte !

LINDOR.

Mais encor, que dit-on ?

DAMIS.

Oh ! rien de positif.
On prétend qu'elle est fausse avec un air naïf,
Comme avec un air fin l'on te croit fort crédule ;
On dit que d'amours en amours
Depuis assez long-tems sa tendresse circule,
Et qu'elle t'a choisi pour en borner le cours ;
On l'honore d'un vice & toi d'un ridicule.

LINDOR.

C'est ainsi qu'au hazard on décide toujours,
Le babil, éternel nouvelliste du blâme,
Dit tout, ne prouve rien, condamne sans témoins,
Et mille échos bruyans, dès qu'on nomme une femme,
Vous détaillent le plus ce qu'ils sçavent le moins.

DAMIS.

Soupçonner un femme est risquer peu de chose,
On peut alors parier cent contre un,
En fait d'amour la plus simple en impose,
Le jeu des passions est leur talent commun.

LINDOR.

Il en est ; j'en conviens, qui tendres par étude,
Coquettes par ennui, fausses par habitude,

Digitized by Google

Nous trompent par beſoin ; mais ſommes-nous moins faux ?
Les femmes de nos torts empruntent leurs défauts,
Et leurs vertus ſont rarement les nôtres ;
D'ailleurs ne jugeons point des unes par les autres :
Toutes n'ont pas les mêmes agrémens.
Et toutes ne ſont pas de ces femmes citées
Preſque à tous les portraits des modernes romans,
Qui toujours ſans amour & jamais ſans amans,
Peut-être rougiroient d'être plus reſpectées.

DAMIS.

Leur façon de penſer à ſon utilité,
Le devoir d'une femme eſt de ſçavoir nous plaire,
Et le fond de ſon caractere
Doit être la frivolité.
Que m'importent ſes torts, pourvû qu'elle m'amuſe,
Ils ſont tous au profit de la ſociété.
Il n'eſt point de travers que le plaiſir n'excuſe,
Et tes femmes de bien, dans leur triſte maiſon,
Font vœu de s'ennuyer vis à vis la raiſon.

LINDOR.

Pour un goût paſſager que tout cela décide,
Soit. Mais ſi vous cherchiez un bonheur plus ſolide,
Quel ſeroit votre choix ?

DAMIS.

Veux tu parler d'Hymen ?
Ceci mérite un plus grand examen ;
Comme ce n'eſt jamais pour ſoi qu'on ſe marie.....

LINDOR.

Si vous ramenez tout à la plaiſanterie,
Je me tais.

DAMIS.

En un mot, ſur un frivole eſpoir,
Jamais je ne prendrois ma Maîtreſſe pour femme :

Digitized by Google

Preſque tous les objets d'une ſi belle flamme
Nous vendent le matin le repentir du ſoir.
D'ailleurs parmi les gens aimables,
Rien n'eſt plus décrié que les hauts ſentimens.
Que dire aux femmes eſtimables ?
Que faire des époux amans ?
On les reçoit avec des complimens,
On les conduit avec cérémonie,
Et l'on ne va chez eux qu'aux grands événemens ;
Ils ſont, comme tu vois, trés-bonne compagnie.

LINDOR.

Ce terme prodigué ne m'en impoſe plus,
La maiſon où l'on regne eſt la ſeule qui plaiſe :
En définiſſant bien ce titre ou ſon abus,
La bonne compagnie eſt ſouvent la mauvaiſe.
Renoncer à l'eſtime & prétendre à l'eſprit,
Etre fat & méchant, c'eſt ici l'étiquette :
Là, par la dignité l'agrément eſt proſcrit ;
On reſpecte toujours & jamais on ne rit :
Ailleurs à chaque mot il faut un interprête :
Dans un autre ſociété
C'eſt aux depens des mœurs que regne la gayeté ;
Il n'eſt rien qu'on n'admette ou qu'on ne puiſſe exclure ;
La multitude enfin, pour fixer le bon ton,
Juge des hommes par le nom,
Et des femmes par la figure.

DAMIS.

On ne t'a pas donné de juſtes notions ;
Tu prends pour les reſſorts les décorations ;
Je veux te voir un jour avec ce beau ſyſtême,
Las de ta Pénélope, encor plus de toi-même,
Trouver ton châtiment dans les plaiſirs d'autrui,
Et victime de la conſtance ;

Digitized by Google

Ne plus ſentir ton exiſtence
Que par les regrets & l'ennui.
Je te laiſſe y penſer. Excuſe ma franchiſe,
Tu ſçais que je ſuis neutre en cette affaire-ci,
C'eſt pour ton intérêt que je te parle ainſi;
Souviens-toi que l'amour ſujet à la ſurpriſe
A l'éclat d'un beau jour tout-à-coup obſcurci,
Et que l'eſprit ſouvent conſeille une ſottiſe.

SCENE XI.

LINDOR.

UN tel diſcours part-il d'un zéle officieux?
Non: la tracaſſerie eſt ſon vrai caractere.
Il prend de l'amitié le voile ſpécieux;
Mais il ne la connoît que pour la trahir mieux;
La plus ſimple vertu dans ſon ame s'altere:
Comment le punirai-je en devenant heureux?
Je vais trouver Julie, & ſans plus de myſtére,
La prier de m'unir à l'objet de mes ſeux.

Digitized by Google

SCENE XII.

LINDOR, JULIE.

JULIE, *une Lettre à la main, qu'elle cache auſſitôt qu'elle apperçoit Lindor.*

APrés ce qu'on m'écrit quoi mon cœur délibere!
Damis peut-il encor me plaire?
Mais non : je le méprife, il n'eſt plus dangereux.

LINDOR.

J'allois chez vous, Madame, & je vous vois paroître.
Je vous ſuis attaché plus que l'on ne peut l'être;
Mais la ſeule amitié ne borne pas mes vœux:
Ah! je voudrois encor former de plus doux nœuds...
Faut-il qu'en même tems, timide & téméraire
Je craigne de parler, & ne puiſſe me taire!

JULIE.

Vous me rendez moins lorſque vous écrivez.

LINDOR.

Vous avez lû ma Lettre?

JULIE.

Ah! La demande eſt bonne!
Mais ce trouble me plaît & n'a rien qui m'étonne.

LINDOR.

Croirai-je que vous approuvez.....

JULIE.

Oüi, ſi de votre amour j'ai des preuves certaines;
Vous n'aurez point formé des eſpérances vaines.

Digitized by Google

LINDOR.

Cette condition m'assure votre aveu;
Quel bonheur! dés ce jour je suis votre Neveu.

JULIE, *à part.*

Quelle étoit mon erreur!

LINDOR.

Votre adorable Niéce
Sçait-elle ?....

JULIE.

Ignorer tout est son premier devoir,
Et les filles, Monsieur, ne doivent rien sçavoir.

LINDOR.

Ah! Souffrez que cedant au transport qui me presse,
J'aille lui faire part de ma felicité.

JULIE.

Vous y pourriez trouver quelque difficulté.

LINDOR.

Quoi! Madame, au moment.....

JULIE.

Ah! laissez-moi, de grace;

LINDOR.

Souffrez qu'à vos genoux....

(*Rosalie paroît ici d'un côté du Théâtre sans être vûe.*)

JULIE, *en sortant.*

Je vous cede la place.

LINDOR.

Vous me fuyez en vain. Ah! Je suivrai vos pas.

Digitized by Google

SCENE XIII.

ROSALIE.

NOn, Damis ne me trompoit pas.
Le perfide à mes yeux n'a pû cacher ſon crime ;
Ciel ! Devois-je m'attendre à me voir ſa victime ?
Voilà donc tout le prix du plus pur ſentiment :
Un mutuel amour n'eſt jamais qu'en idée,
Et l'illuſion d'un moment,
De mille combats précédée,
Devient un éternel tourment.
Hélas ! Je doute encor qu'il puiſſe être infidele !

SCENE XIV.

ROSALIE, PASQUIN.

ROSALIE.

VIens, Paſquin, & ſur-tout dis-moi la vérité.

PASQUIN.

Je la dirois pour rien ; mais j'en rougis pour elle,
Il faut payer la probité.

ROSALIE, *à part.*

Quelle démarche ! & quelle m'eſt cruelle !

Digitized by Google

haut
Prends-vîte, & ſatisfais ma curioſité.

PASQUIN.

Que me demandez-vous ?

ROSALIE.

Eſt-il vrai que ma Tante
Ait du goût pour Lindor, & qu'il en ſoit épris?
Eſt-il bien vrai, Paſquin, que tu les as ſurpris
Se jurant un amour.....

PASQUIN.

Oüi, la choſe eſt conſtante:
Vous ſeule l'ignorez & même en ce moment
Ils cauſent ici prés trés-familierement

ROSALIE, *à part.*

Du plus fidéle amour voilà la récompenſe!

PASQUIN *comptant ſon argent.*

Je crois qu'elle auroit pû mieux placer ſa dépenſe.

SCENE XV.

ROSALIE, PASQUIN, JULIE, LINDOR.

JULIE *à Paſquin.*

DIs quel eſt le Billet que Lubin tient de toi?

LINDOR.

Réponds & promptement.

PASQUIN.

Sans vous mettre en colere
Vous devriez juger qu'un homme tel que moi

Digitized by Google

Ne doit point se mêler d'une pareille affaire,

LINDOR.

Dans tout ceci Damis à Manœuvré.

JULIE.

Oüi : j'entrevois tout le mystere.

LINDOR.

Parle, faquin, il faut que de force ou de gré
Tu rendes cette énigme claire.

PASQUIN.

Moi ? Je ne fais jamais d'efforts que pour me taire.

JULIE.

Vous, ma Niéce, restez,

ROSALIE.

Madame, à tout ceci
J'ai crû que ma présence étoit peu nécessaire.

JULIE.

Restez.

LINDOR *à Pasquin.*

Dans le moment je veux être éclairci.

PASQUIN.

Sur le chapitre de son Maître
Un Valet doit être discret.

JULIE.

En voulant le cacher il nous dit son secret;
Mais je n'ai pas besoin de lui pour le connoître:
à Pasquin.
Va le chercher.

PASQUIN.

Madame, il doit bientôt paroître,
Il m'avoit ordonné de l'attendre en ces lieux.

JULIE.

Oüi : plus il me fut cher, plus il m'est odieux !
Il ignore, le fat, quel revers il s'apprête :
Je sçai à n'en pouvoir douter

Digitized by Google

Qu'il penſe de Lucinde avoir fait la conquête,
Et m'obliger à le quitter.
Je me fais un plaiſir de le déconcerter.

PASQUIN *à part.*

Ne l'avertiſſons point ; ſon intérêt l'exige,
Et pour le mien ſur-tout je veux qu'on le corrige.

JULIE *à Paſquin.*

Si tu dis un ſeul mot je ſçaurai te punir.
à Lindor & à Roſalie.
Et vous, allez tous deux joindre la compagnie,
Et ne redoutez point l'inſtant de revenir.

LINDOR.

Je n'attends que de vous le bonheur de ma vie.

SCENE XVI.

JULIE.

AH ! ah ! Monſieur Damis, je ſçai votre projet ;
Vous attendez de moi des avances de haine ;
Mais loin de me prêter à remplir votre objet ;
Je veux paroître encor reſſerrer votre chaîne :
A mes regards il vient ſe préſenter.

Digitized by Google

SCENE XVII.

JULIE, DAMIS.

DAMIS *à part.*

JE vois Julie, allons, voici l'inſtant critique
Où tâchant poliment de l'impatienter;
Je dois chercher à mériter
Le congé le plus autentique.

JULIE.

Qu'avez-vous donc, Damis, je vous trouve rêveur?

DAMIS.

Madame, on l'eſt toujours, lorſqu'on a le cœur tendre.

JULIE.

Ce diſcours eſt flatteur, & c'eſt me faire entendre
Que votre rêverie étoit en ma faveur.

DAMIS.

Vous ne vous flattez point, vous me rendez juſtice,
Madame, aſſurément.

JULIE *à part.*

Mais il devient plus doux?
haut.
Quoi? Seroit-il inſtruit? Je penſe comme vous.
Bien loin que par le tems notre amour s'affoibliſſe;
Il ſemble augmenter chaque jour:
C'eſt la réfléxion qui détruit le caprice,
C'eſt elle qui ſoutient l'amour.

DAMIS *à part.*

Voila qui tourne mal.

JULIE

Digitized by Google

JULIE.

Vrais, tendres & fidéles,
Les bons cœurs à venir nous prendront pour modéles;
Nous ſerons mis au rang des grandes paſſions:
On n'a pas crû d'abord notre union bien ſûre,
Tout paroiſſoit en nous un ſujet de rupture;
Mais nous avons prouvé que nous nous convenions.

DAMIS.

Oh! tout-à fait, Madame!

JULIE *à part.*

Ah! Son trouble m'enchante.

haut.

Je veux qu'en nos vieux ans l'un prés de l'autre aſſis,
Nous ſoyons de l'amour une image touchante,
Et que nous rappellions Philemon & Bauçis.

DAMIS.

Je n'oſe juſques-là porter mon eſpérance,
Et je ne réponds pas de faire le trajet.

JULIE.

Je vous entraînerai par ma perſévérance,
Et vous ſerez forcé de ſuivre mon projet.
Juſqu'à préſent j'ai lieu d'être contente,
A quelque choſe prés, de tous vos procédés;
Mais les torts les plus décidés
Ne m'empêcheroient pas, Monſieur, d'être conſtante.

DAMIS.

La façon de penſer eſt belle.... aſſurément.

JULIE.

Et bien, j'oſe prétendre à cette grandeur d'ame:
Ne méritez-vous pas de fixer une femme?

Digitized by Google

DAMIS.

Oüi, quand on rougiſſoit d'avouer un Amant :
Mais on ne rougit plus que d'aimer conſtamment.

JULIE.

Quelque ſoit là-deſſus le préjugé vulgaire,
De vous aimer toujours je me fais une loi.

DAMIS *à part.*

Non je ne parviendrai jamais à lui déplaire,
Voilà de ces malheurs qui n'arrivent qu'à moi.

JULIE.

Comment ?

DAMIS.

Mais ſi l'objet d'une telle foibleſſe
N'attendoit qu'un prétexte & périſſoit d'ennui ;
Car j'en connois beaucoup de cette eſpece.

JULIE.

Mais je redoublerois d'attention pour lui.

DAMIS.

Voilà préciſément ce qui fait les ruptures,
En de pareilles conjonctures.
Ménager un Amant, ce n'eſt que lui fournir
Des moyens plus flatteurs, des reſſources plus ſûres,
Et le plaiſir malin de rompre les meſures
Que l'on prend pour le retenir.

JULIE.

J'aurois, en lui donnant un plaiſir trés-frivole,
Un honneur trés-réel.

DAMIS.

Rien ne fait tant de tort
Que l'ennui d'un Amant, qui, froid comme un idole,
Ne peut à ſes amis faire envier ſon ſort ;
Cela perd une femme, & l'amour qui s'endort
Eſt plus humiliant que l'amour qui s'envole.

Digitized by Google

JULIE.

Je crains peu qu'un amant qui poſſéde mon cœur
Eprouve en mes liens le dégoût du bonheur ;
Mais s'il prenoit jamais une nouvelle chaîne,
On me verroit bleſſer ma rivale & l'ingrat
Des traits les plus perçans que m'offriroit la haine,
Et porter le dépit juſqu'au plus grand éclat.

DAMIS,

C'eſt montrer au public la plus grande foibleſſe,
Et faire voir aux gens que leur perte nous bleſſe.
Pour moi, ſi répondant au Billet d'aujourd'hui,
Vous admettiez Lindor à l'honneur de vous plaire,
Loin de vous reclamer & de rompre avec lui,
Je le mettrois au fait de votre caractere.

JULIE.

Ce dépit, cette aigreur me prouvent votre amour :
A vous rendre jaloux je ſuis donc parvenue !
Il faut vous avouer que j'étois réſolue
De laiſſer à Lindor quelqu'eſpoir de retour
Pour éprouver votre tendreſſe.

DAMIS.

Vous piquez ma ſincerité ;
Le Billet de Lindor étoit pour votre niéce,
Et par mon ordre ſeul Lubin vous l'a porté.

JULIE.

Que je vous ſçai bon gré d'une telle injuſtice !
Nous n'avions l'un & l'autre employé l'artifice
Que pour nous mieux prouver notre fidélité ;
De la votre je ſuis contente ;
Sur la mienne de même étant bien éclairci,
Vous allez voir encor que je ſuis bonne tante :

Au fond du Theâtre à quelques valets.

Que ma niéce & Lindor viennent tous deux ici.

Digitized by Google

DAMIS *à part.*

Un tel événement a lieu de me ſurprendre,
Et loin de me flatter il doit m'humilier.
Enfin, je ne ſçai plus comment il faut s'y prendre
Pour ſe faire congédier.

SCENE XVIII. & derniere.

JULIE, DAMIS, ROSALIE, LINDOR.

JULIE.

Approchez-vous, ma niéce, & ſoyez raſſurée,
Il ne m'eſt pas permis de blâmer votre choix,
Remerciez Monſieur, de m'avoir éclairée ;
C'eſt par ſon bon eſprit qu'il nous unit tous trois.

ROSALIE *à Damis.*

Se peut-il qu'à ce point mon ſort vous intéreſſe ?

JULIE.

Dans un amant chéri je vous donne un époux,
Le véritable amour n'eſt point une foibleſſe :
S'aimer eſt, ſelon moi, la premiere richeſſe.
Et s'aimer par devoir, le bonheur le plus doux.

LINDOR.

Le mien s'augmente encore en le tenant de vous.

JULIE *à Damis.*

En vous offrant ma main puis-je faire le vôtre ?
Soupçonnez-vous encor mon cœur d'être changé ?

DAMIS.

Quoique nous ſoyons faits ſans doute l'un pour l'autre,
Sur un plus long délai je m'étois arrangé.

Digitized by Google

JULIE.

Ne pourroit-on ſçavoir quel motif vous engage
A ce retardement ?

DAMIS.

Vous l'apprendrez un jour.

JULIE.

Voulez-vous de Lucinde obtenir le ſuffrage ?

DAMIS.

Pourquoi non ? l'amitié peut éclairer l'amour.

JULIE.

Vous dites vrai, Monſieur, & cette aimable veuve
Vient à l'inſtant de m'en donner la preuve
Dans ce Billet dicté par ſon cœur généreux,
Vous allez en juger, le tour en eſt heureux.

BILLET.

Elle lit.

„ Le perfide Damis s'eſt flatté de me plaire :
„ Pour vous en détacher n'ayant que ce moyen,
„ J'ai feint de n'être point ſevere,
„ Et j'ai forcé mon caractere
„ Pour vous détromper ſur le ſien.
„ Avec vous, ſans éclat, il cherche une rupture ;
„ Je vous ai ménagé l'honneur de le quitter ;
„ Il m'a ſacrifié certaine mignature
„ Que ce ſoir, au plus tard, je compte vous porter :
„ De le trouver chez vous je ſerois confondue,
„ En prenant le parti de le congédier,
„ Vous pouvez lui ſignifier
„ Que de ce jour pour lui, ma porte eſt deffendue.

ROSALIE.

On ne vous gâte point dans cette lettre-la.

DAMIS.

Tous ces petits revers m'amuſent & m'animent :

Digitized by Google

Comment donc j'ai trouvé deux femmes qui s'eſtiment,
La rencontre eſt unique, & l'on en parlera.

Il ſort.

JULIE.

Malgré le ton railleur qu'il s'efforce de prendre,
Dupe de ſon eſprit & de tous ſes complots,
C'eſt ſur lui ſeul que tombent ſes bons mots.
Si les femmes vouloient s'entendre,
Les hommes les plus fins ne ſeroient que des ſots.

FIN.

J'ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre : *l'Impertinent*, *Comedie en un Acte en vers*, *par M. Deſmabis*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 5 Septembre 1750. JOLLY.

Digitized by Google

L'IMPERTINENT

MALGRÉ LUI,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

De Monsieur DE BOISSY, *de l'Académie Françoise :*

Représentée pour la première fois par les Comédiens François, le 14 Mai 1729.

NOUVELLE ÉDITION.

Digitized by Google

ACTEURS.

DAMON, Ami de Liſimon & de Mélite.

LÉANDRE, Amant de Julie.

VALERE, Mouſquetaire & Frere de Léandre.

MÉLITE, Veuve & Mere de Julie.

CLOÉ, Maitreſſe de Valere & Amie de Mélite.

JULIE.

M. REITER, Officier Allemand.

DULAURIER, vieux Domeſtique, placé près de Valere.

LA FLEUR, Laquais de Mélite.

La Scène eſt à Fontenai.

Digitized by Google

L'IMPERTINENT MALGRÉ LUI. COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, JULIE.

JULIE.

A H! ah! qu'à la Campagne on voit de ſottes gens!

VALERE.

Oui. Mais.....

JULIE.

Je n'en puis plus. Bon Dieu! qu'ils ſont plaiſans!

Digitized by Google

La Baronne, sur-tout, qui veut faire l'aimable:
Quelle affectation ! Quel accent effroyable !
Ciel ! comme elle est coëffée ! Et son cousin Reiter,
Qui parle son jargon, est encor mis d'un air..... !
Non, je n'ai jamais vu de figure semblable.
Pour Alcandre, qui fait l'homme considérable,
C'est un fat ; par sa morgue il m'a bien diverti:
Vous avez bien perdu, Monsieur, d'être sorti.

VALERE.

Je n'aurois jamais fait ce qu'on vous a vu faire.

JULIE.

Comment ?

VALERE.

Je n'aurois pas, comme vous & mon frere,
Quitté la compagnie, en lui riant au né.
Votre exemple en ce point ne m'eût pas entraîné:
Et vous me permettrez de vous dire, Julie,
Qu'un pareil procédé passe la raillerie.
Je ne reconnois plus mon frere à ces écarts,
Lui si sage autrefois, & si rempli d'égards.
Il choque dans Reiter un ami véritable,
Et qui, sa mine à part, est un homme estimable.
La chose me surprend d'autant plus aujourd'hui,
Qu'un homme qui se voit sur le point, comme lui,
De faire une fortune aussi grande que sûre,
Pour Alcandre devroit garder plus de mesure;
Alcandre, son Patron, homme en place & puissant,

Digitized by Google

Qui, depuis quatre mois, travaille assidûment
A lui faire obtenir cette place éclatante,
Qui fait, vous le sçavez, l'objet de notre attente.
Il auroit dû songer que ce poste éminent
A des gens de son âge est donné rarement.
Il doit s'en rendre digne, à force de sagesse,
Faire, par sa conduite, oublier sa jeunesse;
Et lorsqu'il faut jouer un rôle sérieux,
On doit se respecter, on doit s'observer mieux.

JULIE.

Vous vous moquez, Monsieur, avec tous vos scrupules:
On doit rire des gens, quand ils sont ridicules.

VALERE.

Vous me dispenserez d'être de votre avis;
Et je pense autrement.

JULIE.

Tant pis, Monsieur, tant pis.
Vraiment, il fait beau voir un jeune Mousquetaire
Faire ainsi le Caton & le censeur austère.
Eh! Fi! N'affectez point cet air de gravité.

VALERE.

Moi, je n'affecte rien; je dis la vérité.
Je ne puis m'empêcher de condamner mon frere.

JULIE.

Voilà de tout Cadet le langage ordinaire,
Désapprouvant toujours ce que fait un aîné,

Digitized by Google

Verſant ſur ſa conduite un fiel empoiſonné.

VALERE.

Je le blâme par zèle, & non pas par envie.
Je ne ſçaurois aſſez vous répéter, Julie,
Que l'un eſt ſon intime, & l'autre ſon appui.

JULIE.

N'importe? il faut qu'il rompe avec eux aujourd'hui.

VALERE.

Et d'où vient?

JULIE.

C'eſt qu'ils ont le don de me déplaire,
Et que j'ai pour tous deux une haine ſincère.
L'un eſt un étranger, de ces eſprits épais,
Que, pour vous ennuyer, le Ciel fit naître exprès;
Et l'autre, un important, qui fait le perſonnage;
Il s'écoute parler; & quand je l'enviſage,
Il me vient dans les doigts une démangeaiſon
De le croquignoler de la bonne façon.
Tenez, je vous dirai, parlant ſans flatterie,
Que Léandre avoit vu mauvaiſe compagnie,
Fréquenté juſqu'ici des gens trop ſérieux,
Trop unis, trop ſenſés; ce qui fait qu'auprès d'eux,
Il avoit pris un air trop réſervé, trop ſage;
Un air grave, en un mot, ridicule à ſon âge.
Il faut, pour être aimable, être plus étourdi,
Etre dans ſes diſcours, plus libre, plus hardi;
N'avoir pas d'un Robin l'empois dans les manières,

Digitized by Google

Et prendre un air aiſé, des façons cavalières;
Des complimens, ſur-tout, éviter la fadeur;
Donner dans l'autre excès, être plûtôt railleur;
Et de la vieille Cour ſe montrant l'antipode,
Etre ce qu'on appelle un jeune homme à la mode.

VALERE.

Il eſt bien corrigé, ſur ce pied-là, vraiment!
Il ſuit la mode en tout, & c'eſt préſentement
Un homme du bel air, amoureux du tapage,
Plus bruyant qu'un Marquis, plus étourdi qu'un Page;
Petit-Maître amphibie, &, malgré ſon effort,
Se ſentant de la robe où l'on l'a vu d'abord;
Ridicule, en un mot.

JULIE.

Ridicule vous-même.

VALERE.

Il ſe peut; mais, ſelon certain bruit que l'on ſeme,
Il donne, malgré lui, dans un travers ſi grand:
On vous fait tout l'honneur d'un ſi prompt changement.

JULIE.

J'en fais gloire moi-même, & vous devez apprendre
Que c'eſt en bien, Monſieur, que j'ai changé Léandre.
Et vous l'êtes en mal, vous ici qui parlez.
Oui. Cloé qui vous aime, & pour qui vous brûlez,
Quoiqu'elle ſoit déja ſur le retour de l'âge,
Vous rend inſupportable, en vous rendant trop ſage.

Digitized by Google

VALERE.

Elle m'a fait connoître.....

JULIE.

Elle vous a gâté.

VALERE.

Mais enfin.....

JULIE.

Mais enfin, elle vous a prêté
Des airs, des ſentimens pédanteſques, mauſſades,
A vous faire berner de tous vos camarades.

VALERE.

Je.....

JULIE.

Ne me parlez plus. Eloignez-vous de moi.

VALERE.

Je ne vois pas....

JULIE.

Sortez, ou bien je ſors.

VALERE.

Pourquoi?

JULIE.

Vous m'ennuyez, Monſieur; cela doit vous ſuffire.

VALERE.

Adieu. Je ne dois pas me le faire redire.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

JULIE *seule.*

IL eſt impertinent, avec ſon ton moral.
C'eſt dommage, après tout, qu'il ſoit tombé ſi mal.
Il me plaiſoit d'abord beaucoup plus que ſon frere,
Son humeur convenoit avec mon caractère.
Si pour Cloé ſon cœur n'avoit été porté,
Le mien auroit, je crois, penché de ſon côté.
Comment peut-il l'aimer, ſurannée & douairiere?
J'enrage qu'elle ſoit l'intime de ma mere.
Grands Dieux! Que je la hais! Mais je la vois venir.
Je crains qu'elle ne veuille ici m'entretenir.
D'égards, de bienſéance, elle parle ſans ceſſe,
Et m'affadit le cœur avec ſa politeſſe.

Digitized by Google

SCENE III.

JULIE, CLOÉ.

CLOÉ.

JE viens pour vous gronder; vous l'avez mérité,
Et vous n'y pensez pas, Julie, en vérité.
Quand on nous fait l'honneur de nous rendre visite,
Vous éclatez de rire, & vous prenez la fuite.
Alcandre s'en est plaint à Mélite en sortant,
Et c'est un procédé tout-à-fait insultant.
Il faut vous corriger de tous ces traits d'enfance;
Une fille, à votre âge, & de votre naissance,
Doit avoir plus d'égards pour les honnêtes gens.

JULIE.

Madame, je ferai plus polie à trente ans:
Je ne suis pas d'ailleurs tenue à l'impossible.
Est-ce ma faute, à moi, s'ils ont un air risible?
Sont-ce-là, dites-moi, des mines à porter?
Et puis-je, en les voyant, m'empêcher d'éclater?
Doit-on trouver mauvais, après tout, que je fuie
Quiconque me déplaît, ou quiconque m'ennuie?
Je ne suis pas d'humeur à me gêner en rien;
Et si vous ne quittez vous-même ce maintien,
Cet air de réprimande, & cet air de prudence,

Digitized by Google

Je vous ferai, Madame, une humble révérence.
Gardez pour votre Amant cet entretien moral;
Du monde apprenez-lui le cérémonial;
Vous pouvez lui montrer l'exacte politeſſe,
Inſpirer la raiſon, & même la ſageſſe;
Tout le monde en convient, votre âge le permet:
Faites donc de Valere un Cavalier parfait,
Puiſque vous excellez à former un jeune homme.
Mais, pour moi, vous ſçaurez que tout ſermon m'aſſomme:
De me perſuader vous n'avez pas le don.
Je ſuis fille & têtue; ainſi, point de leçon.

CLOÉ.

Je ne m'attendois pas à ce bruſque langage.
J'ai cru que du grand monde ayant un peu d'uſage,
Qu'en qualité d'amie, enfin, de la maiſon,
Je pouvois librement vous parler ſur ce ton;
Et ce n'eſt que par zèle.....

JULIE.

Oh! je vous en diſpenſe.
Madame; honorez-moi de votre indifférence.

CLOÉ.

Mais on ne pourra plus vous parler, à la fin,
Si vous continuez d'aller le même train;
Et vous prenez, ſoit dit ſans vous fâcher, Julie,
Le chemin qui conduit tout droit à la folie.

Digitized by Google

JULIE.

Bon. Tant mieux. La folie eſt charmante à mon goût.

CLOÉ.

Mais vous n'y ſongez pas ; elle eſt à fuir en tout.

JULIE.

Diſtinguons. Moi, j'entends la folie agréable,
Celle qui réjouit, que l'eſprit rend aimable.
Qui de mille agrémens ſçait couvrir ſes écarts,
Et trouve l'art de plaire, en bravant les égards ;
Qui fait marcher les Jeux & les Ris ſur ſes traces ;
Qu'accompagne l'Amour & que ſuivent les Graces.

CLOÉ.

Vous en faites vraiment un fort joli tableau !
Et je ne croyois pas qu'on pût la peindre en beau.

JULIE.

Quoi que vous en diſiez, le portrait eſt fidèle,
Et je vous montrerai qu'on ne plaît que par elle.
Pourquoi hauſſer l'épaule, & vous étonner tant?
J'oſe vous ſoutenir, très-ſérieuſement,
Sans avoir vu la bonne & grande compagnie,
Qu'il n'eſt que deux partis à prendre dans la vie :
D'être un peu calotin, ou bien d'être ennuyeux.
Non, il n'en eſt point d'autre : il faut opter des deux.
Léandre vient ici ; qu'il décide la choſe.
Ne conſentez-vous pas à ce que je propoſe ?

Digitized by Google

CLOÉ.

Soit. J'y donne les mains. Quoique depuis un tems,
Il prenne tous vos airs & tous vos ſentimens,
Je ne crois pas qu'il ſoit encor déraiſonnable,
Juſqu'au point d'approuver un ſyſtème ſemblable.

Digitized by Google

SCENE IV.

LÉANDRE, JULIE, CLOÉ.

JULIE.

VOus venez à propos, Monsieur; préparez-vous
A juger un procès qui se forme entre nous.

LÉANDRE.

Je ne suis plus de robe.

JULIE.

Oh! c'est la même chose.
Vous y tenez encor.

LÉANDRE.

Plaidez donc votre cause.

JULIE.

Je soutiens la folie au-dessus du bon sens.
L'un a l'art d'ennuyer, l'autre plaît en tout tems.

CLOÉ.

Sous le nom d'enjoûment, & sous un air d'aisance,
Je dis qu'elle produit la vraie impertinence,
Défaut pernicieux, & vice détesté,
Qui nous rend les fléaux de la société;

Digitized by Google

Et vouloir soutenir l'opinion contraire,
C'est dire qu'il est nuit, quand le jour nous éclaire.

LÉANDRE.

Madame, jusqu'ici j'ai pensé comme vous.
Il paroît que Julie est seule contre tous :
Mais, quoiqu'on soit d'abord choqué de son système,
Je sens qu'elle a raison contre la raison même.
Son sentiment est vrai, tout bien examiné,
Et doit être suivi, loin d'être condamné.
Plus on regarde, & plus on voit que dans la vie,
La raison & l'ennui marchent de compagnie;
Qu'elle est incompatible avec les agrémens;
Ce qui fait qu'il vaut mieux, en dépit du bon-sens,
Plaire par la folie & par l'extravagance,
Qu'ennuyer, en gardant l'exacte bienséance.

JULIE.

On ne peut mieux juger. Et, touchez-là, mon roi.
J'en ferai quelque chose; il profite avec moi.

CLOÉ.

Malgré votre raison, vous vous laissez séduire.
Je plains votre foiblesse, & je veux bien vous dire,
Monsieur, que cette idée, & que ces sentimens
Eblouissent l'esprit & choquent le bon-sens.
N'en déplaise à Julie, on peut être agréable,
On peut être enjoué, quoiqu'on soit raisonnable.
La raison n'entend pas que l'on soit ennuyeux;
Elle condamne même un trop grand sérieux;

Digitized by Google

A votre âge, ſur-tout, veut qu'on ſe réjouiſſe :
Seulement elle oblige, (& c'eſt avec juſtice,)
D'avoir égard aux lieux, aux perſonnes, aux tems ;
De tout faire à propos, de fuir les contre-tems.

JULIE.

Tout eſt fait à propos, s'il eſt fait avec grace.
La morale, à notre âge, eſt ſeule hors de place.
La gêne, les égards qu'accompagne l'ennui,
Ne furent jamais faits pour des gens comme lui.
Qu'un mauſſade, un barbon ſe ſoumette à l'uſage,
Il fait bien ; c'eſt à lui qu'il convient d'être ſage.
Il n'eſt pas né pour plaire, & ſeroit aſſommant,
S'il faiſoit le gentil, le badin, l'amuſant.
Le modeſte bon-ſens doit être ſon partage.
Mais qu'un garçon aimable, & dans la fleur de l'âge,
N'oſe donner l'eſſor à tout ſon enjoûment,
Qu'il retienne captif un naturel brillant,
Qu'il n'oſe ſe livrer à d'aimables folies,
Et qu'il étouffe en lui cent heureuſes ſaillies,
C'eſt un meurtre dont rien ne ſçauroit approcher,
Et de tout ſon pouvoir on le doit empêcher.
Il faut le rendre fou, pour le rendre agréable.
L'ôter à la raiſon, c'eſt être charitable.

CLOÉ.

Si Léandre vous fuit, vous le menerez loin :
Mais de vous retenir votre mere aura ſoin ;

Elle

Digitized by Google

Elle veut vous parler. Venez, Mademoiselle :
Il est tems, avec moi, de vous rendre auprès d'elle.
Je dois vous avertir, de plus, que contre vous,
Avec quelque justice, elle est fort en courroux.
Je crains.....

JULIE.

Vous avez tort ; car j'en fais mon affaire.
Je calmerai d'un mot toute cette colere.
On vient. C'est Dulaurier ; il marche gravement,
Et je veux lui donner le bon jour en passant.

LÉANDRE.

De tout vieux Domestique il rassemble les vices ;
Raisonneur, insolent, bavard, plein de caprices ;
Placé près de mon frere, il fait le Gouverneur ;
Grand ivrogne de plus, & mauvais rimailleur.

Digitized by Google

SCENE V.

LÉANDRE, JULIE, CLOÉ, DULAURIER.

JULIE.

AH! Monsieur Dulaurier, je suis votre servante.

DULAURIER.

Moi, votre humble valet.

JULIE.

Comment! votre air m'enchante!
En perruque nouée, & la canne à la main!
La barbe faite! Hum! hum! Ce n'est pas sans dessein.

DULAURIER.

Vous badinez toujours.

JULIE.

La feinte est inutile.
Vous cherchez.....

DULAURIER.

Il est vrai, je cherche mon pupille.

LÉANDRE.

Son pupille! Le fat!

DULAURIER.

L'auriez-vous point vu?

Digitized by Google

LÉANDRE, *d'un air malin.*

Là....

Demandez à Madame, elle vous le dira.

CLOÉ, *d'un air froid.*

Moi, je ne l'ai pas vu.

DULAURIER.

Je voudrois bien lui lire
Ce billet que son pere a bien daigné m'écrire.

LÉANDRE.

Mon pere vous écrit ?

DULAURIER.

Il me fait cet honneur ;
Et j'ai reçu sa lettre en cet instant, Monsieur.
Quatre ou cinq jours plutôt on eût dû me la rendre ;
Car la date est du vingt.

LÉANDRE.

Monsieur, peut-on apprendre
Ce que l'on vous écrit, sans indiscrétion ?

DULAURIER.

olontiers. De vous-même il est fait mention.
(*Il tire ses Lunettes.*)
xcusez ; je suis vieux. Ce n'est pas là ma lettre.

JULIE.

u'est-ce donc ? Montrez-moi.

DULAURIER.

Non, non ; c'est pour remettre
A Madame Mélite. Ecoutez mon billet.

Digitized by Google

JULIE, *ramaſſant le premier billet qu'il a laiſſé tomber, en croyant le remettre dans ſa poche.*

Ramaſſons celui-ci : c'eſt ſans doute un poulet.
Cachons-le, pour ſçavoir ce qu'il dit à ma mere.

DULAURIER *lit.*

Je n'ai pas pu me rendre à Fontenai, comme je le croyois ; mais je compte partir inceſſamment. J'écris à Mélite ; tu lui remettras ma lettre en main propre. Mande-moi ſi Valere n'eſt pas plus ſage ; tu ſçais que je t'ai chargé de veiller particuliérement ſur ſa conduite. J'ai appris avec plaiſir qu'il étoit fort aſſidu auprès de Cloé. C'eſt une Dame de mérite, & très-capable de lui donner des leçons de monde & de ſageſſe.

LÉANDRE, *à Cloé, d'un air railleur.*

Madame, il vous connoît.

CLOÉ.

Je ſçais qu'il exagere.

DULAURIER.

Je ne puis plus trouver l'endroit où j'en étois,
Et je ſuis dérouté. M'y voilà. Monſieur, paix.

(*Il continue.*)

Des leçons de monde & de ſageſſe. Ce qui me fait de la peine, c'eſt qu'on m'a dit en même tems, que ſon frere n'eſt plus le même, depuis qu'il aime Julie. Elle eſt remplie d'eſprit & de charmes ; mais je crains qu'il n'ait pris auprès d'elle un peu trop de ſa

Digitized by Google

vivacité, qui me paroît extrême. Mande-moi au plutôt ce qui en eſt. LISIMON.

LÉANDRE.

Faquin!.... Ce dernier trait, vous l'ajoutez vous-même.

DULAURIER, *lui montrant la lettre.*

Liſez. *Vivacité qui me paroît extrême.*

JULIE.

Je ſuis vive, il eſt vrai; je ne m'en cache pas.

DULAURIER.

Vous voyez que de moi votre pere fait cas;
Qu'il m'aime, me diſtingue, & qu'en toute manière..

LÉANDRE.

Vous méritez, Monſieur, ſa confiance entière;
Sans compter les vertus qu'on voit briller en vous,
Comme d'être diſcret, ſobre, modeſte, doux;
D'effacer des valets la candeur ordinaire.
Vous avez des talens dignes qu'on vous révère.
Vous êtes grand Poëte.

JULIE.

Ah! je m'en réjouis.

CLOÉ.

J'ai vu de lui, vraiment, des couplets fort jolis.

DULAURIER.

Madame.....

CLOÉ.

Avec eſprit il tourne un Vaudeville.

DULAURIER.

J'ai ſept ou huit Pont-neufs que l'on priſe à la Ville.

Digitized by Google

Mais je ne fais plus rien déja depuis long-tems:
L'esprit se sent du corps. Mes vers sont languissans·
Quelquefois seulement je corrige, Madame,
Ceux que Valere fait pour vous prouver sa flamme.

LÉANDRE.

Sa flamme! Hem! L'entend-il?

JULIE.

C'est-à-dire, à présent,
Que Monsieur Dulaurier est Auteur consultant.

LÉANDRE.

Lorsqu'à l'examiner votre regard s'applique,
Trouvez-vous pas qu'il a l'air grand, l'air poëtique?

DULAURIER.

Ah! Finissez, Monsieur. Vous vous raillez de moi.

LÉANDRE.

Je suis trop attentif à ce que je vous doi.

DULAURIER.

On ne se moque pas d'un homme de mon âge.

JULIE.

Nous, au grand Dulaurier faire un pareil outrage!
Ah! nous respectons trop un Poëte divin,
Un sage sans défaut, s'il n'aimoit pas le vin.

DULAURIER.

Quand j'aimerois le vin, ce n'est pas votre affaire.
Les plus honnêtes-gens en font leur ordinaire;
Et quoi que vous disiez, le vin le plus mousseux
De toute la Champagne, est bien moins dangereux,
Et dérange bien moins le cœur & la cervelle,

Digitized by Google

Que l'amour que l'on prend pour vous, Mademoiſelle.

JULIE.

Que dit-il ?

DULAURIER.

Oh ! Je dis en mots moins ambigus,
Que vous gâtez Monſieur, qu'on ne le connoît plus.

LÉANDRE.

Maraud !

CLOÉ.

Vous méritez tous les deux ces répliques,
En vous compromettant avec des domeſtiques,
En les entretenant d'un air trop familier.

JULIE, *à Cloé.*

Rentrons, Madame. Adieu, vieux pere Dulaurier.

(*Elle lui tire la perruque en ſortant.*)

SCENE VI.

LÉANDRE, DULAURIER.

LÉANDRE.

JE ne ſçais qui me tient, qu'avec ta propre canne..

DULAURIER.

Oh ! ſi vous me frappez, je ferai, Dieu me damne,
Le récit de la choſe à Monſieur Liſimon,
De plus d'une manière, & de toute façon.....

Digitized by Google

LÉANDRE.

Moi, je te donnerai mille coups d'etrivières,
De plus d'une façon, de toutes les manières,
Si ta bouche fertile en insolens propos,
Jamais contre Julie ose dire deux mots.

DULAURIER.

Ce que j'en dis, Monsieur, n'est pas pour vous déplaire;
Si je vous aimois moins, je serois moins sincère,
On vous a toujours vu sage, poli, prudent;
Et si vous n'êtes plus le même maintenant,
Je sçais bien dans le fond à qui l'on doit s'en prendre,
C'est.....

LÉANDRE.

Prends garde, ou ma main sur toi....

DULAURIER.

Daignez m'entendre.
C'est à votre valet, à ce gueux de Pasquin,
Que vous avez, Monsieur, mis dehors ce matin.
Loin de vous avertir, avec art & sagesse,
Des fautes que fait faire une jeune Maitresse,
En valet petit-maître il vous applaudissoit
Dans les premiers écarts où l'amour vous jettoit,
Lorsqu'on est approché d'un serviteur fidèle,
On se ressent bien-tôt des efforts de son zèle;
Et, les trois quarts du tems, les domestiques font,

Digitized by Google

Tout bien conſidéré, les maîtres ce qu'ils ſont.
Je n'oſe me citer ici, par modeſtie:
Mais votre frere a pris un autre train de vie :
Depuis que j'en ai ſoin, il n'eſt plus éventé.
On m'en fait compliment enfin de tout côté.
Il écoute parler, & lorſqu'on l'interroge....

SCENE VII.

LÉANDRE, VALERE, DULAURIER.

DULAURIER.

AH! Monſieur, approchez, je faiſois votre éloge.
Je diſois à Monſieur que j'étois fort content,
Que l'on voyoit en vous un heureux changement,
Et que, grace à mes ſoins, devenant raiſonnable...

VALERE.

C'eſt bien à toi, vieux fat, que j'en ſuis redevable!

DULAURIER.

Vieux fat! Voilà deux mots qui vous coûteront cher,
Et je tiens là de quoi vous apprendre à parler.
Je m'en vais de ce pas écrire à votre pere,
De la bonne encre. Adieu. Vous verrez. Laiſſez faire.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LÉANDRE, VALERE.

LÉANDRE, *riant.*

IL le prend avec toi ſur un fort joli ton!

VALERE.

Le faquin! fier d'avoir vieilli dans la maiſon,
Se prévaut du pouvoir que mon pere lui donne.
Ah! ſans cela, j'aurois étrillé ſa perſonne.
C'eſt un joug que mon cœur ne peut plus ſupporter.
Je l'ai dit à Damon que je viens de quitter.

LÉANDRE.

Quoi! Damon eſt ici?

VALERE.

Non; mais il va s'y rendre.
Il eſt préſentement chez le frere d'Alçandre,
Que je ſuis allé voir ce matin en chaſſant.

LÉANDRE.

J'en ſuis, parbleu! j'en ſuis enchanté doublement.
Par lui je vais ſçavoir le ſuccès de l'affaire
Dont l'a chargé, pour nous, Alcandre avec mon pere.
Je me vois ſur le point d'être un homme important.
Si Damon réuſſit, que je ſerai content!
Qu'avec lui je vais rire & feſſer de Champagne!

Digitized by Google

VALERE.

Oui. Le grand sérieux qui par-tout l'accompagne,
Promet de grands plaisirs & beaucoup d'enjoûment!
Sur-tout quand il verra l'extrême changement
Que l'air de la campagne à fait en vous, mon frere.

LÉANDRE.

Ah! je vois qu'il n'est pas connu de toi, Valere.
En partie avec lui tu ne t'es pas trouvé.
Avec les jeunes gens, il a l'air réservé;
Mais il est, dans le fond, très-bonne compagnie,
Et fait pour les plaisirs les plus doux de la vie.
Quand il connoît son monde, & qu'il est assorti,
C'est un homme enchanteur, d'un rien tirant parti,
Qui ranime un repas par cent traits agréables,
Et qui rassemble en lui tous les vices aimables;
D'ailleurs, essentiel, ami des plus ardens,
Plein d'esprit, & jamais aux dépens du bon-sens;
Charmant dans le frivole, aigle dans les affaires,
Il a l'heureux talent d'allier les contraires;
Propre à tous les emplois, il n'est d'aucun état,
Et, par délitatesse, a quitté le rabat.

VALERE.

Mais ce portrait me charme: il faut que je vous prie
De lier avec lui, mon frere, une partie;
Je brûle de nous voir tous trois le verre en main.

LÉANDRE.

Nous aurons, si tu veux, ce plaisir dès demain.

Digitized by Google

VALERE.

Tope. Adieu.

LÉANDRE.

Qui te preſſe?

VALERE.

Une affaire.

LÉANDRE.

Demeure.

VALERE.

Non, non; Cloé m'attend.

LÉANDRE,

Oh! J'ai tort. Voilà l'heure
A laquelle tu dois prendre d'elle leçon.
Vous vous feriez gronder; allez, petit garçon.

VALERE.

Finiſſez ce diſcours, car il m'impatiente.
Je ne veux pas ſur elle enfin qu'on me plaiſante.

LÉANDRE.

Je vois ce qui te fâche, elle te gêne un peu.

VALERE.

Il eſt vrai, puiſqu'il faut vous en faire l'aveu;
Elle a mille vertus; mais ſon humeur ſévère
Contraint ma liberté, choque mon caractère.
Pour lui plaire, j'ai beau garder certains dehors,
Je ſens que, dans le fond, je fais de vains efforts.
Il faudra tôt ou tard que je rompe avec elle:
Et la ſageſſe enfin ne m'eſt pas naturelle.

Digitized by Google

LÉANDRE.

A la tentation garde de ſuccomber,
Et ſonge que ton cœur ne pouvoit mieux tomber.
Il eſt certains momens que je te porte envie,
Et j'aimerois Cloé, ſi je n'aimois Julie;
A la vertu ſolide elle joint l'agrément.

VALERE.

Votre amour & le mien ſont mon étonnement;
Et je ne comprends pas quelle étoile ennemie
Me fait aimer Cloé, vous attache à Julie:
Ce contraſte marqué qu'on voit dans nos humeurs,
A faire un choix contraire eût dû porter nos cœurs.
Gêné dans vos écarts, contraint dans ma ſageſſe,
Nous ſommes, vous & moi, ſage & fou par foibleſſe.

LÉANDRE.

Je ſens combien Julie a ſur moi d'aſcendant;
Ma raiſon le combat, mais inutilement.
Dans tout ce qu'elle fait, elle met tant de graces,
Que je me ſens forcé de marcher ſur ſes traces.
Entraîné malgré moi, j'y trouve tant d'appas,
Que j'aime mieux ſouvent m'égarer ſur ſes pas,
Et du bon-ſens, pour elle, abandonner l'uſage,
Que de le reſpecter avec une plus ſage.
Nous y gagnons tous deux. Ton eſprit, tes écarts,
Demandoient une prude attentive aux égards,
Qui pût, mettant un frein à ta jeuneſſe ardente,
Sous le nom de maitreſſe, être ta gouvernante:

Digitized by Google

C'eſt ce que dans Cloé tu trouves dans ce jour.
Et moi, j'avois beſoin de prendre de l'amour
Pour quelque jeune objet, qui, par ſa gentilleſſe,
Égayât mon eſprit, déridât ma ſageſſe :
Telle eſt enfin Julie.

VALÉRE.

Oui ; mais tout franchement,
Près d'elle votre eſprit s'égaye étrangement ;
Il s'écarte par fois loin des bornes preſcrites.

LÉANDRE.

Allons donc, mon cadet, vous paſſez les limites.
Vous même, qui voulez me donner des leçons,
Nous profiterons plus avec elle. Sortons.
On ne prend les bons airs qu'en fréquentant les Dames,
Et, pour former les gens, ma foi, vive les femmes.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CLOÉ.

CLOÉ.

VOtre frere ſe perd, & ce que j'ai prédit,
(Vous le voyez, Valere,) aujourd'hui s'accomplit.
L'aveugle paſſion qui le tient pour Julie,
Porte inſenſiblement ſon ame à la folie.
Cette jeune perſonne, enivrant ſa raiſon,
Lui fait boire à longs traits un dangereux poiſon.
La ſcène du matin, paſſée en votre abſence,
Prouve ſon changement & leur impertinence.
Il n'a point fait ce pas pour reſter en chemin,
Et Julie, à coup sûr, le menera grand train.
Telle eſt d'un premier choix l'importance infinie,
Qu'elle décide preſque, & pour toute la vie.

Digitized by Google

De la Beauté qu'on aime, à votre âge sur-tout,
On prend facilement & l'esprit & le goût ;
Et c'est à sa sagesse, ou bien à ses caprices,
Que vous devez souvent vos vertus ou vos vices.

VALERE, *d'un air contraint.*

Autant que je le puis, autant que je le dois,
Je sens tout mon bonheur & le prix de mon choix.

CLOÉ.

Ce qu evous dites-là, le pensez-vous dans l'ame ?

VALERE.

En douter un instant, c'est m'offenser, Madame.

CLOÉ.

Votre discours le dit ; mais non pas votre ton.
Je vois que je vous lasse à force de leçon.
Je vois que votre ardeur est par-là refroidie,
Et que tant de morale, à la fin, vous ennuie.

VALERE, *à part.*

Elle a quelque raison.

CLOÉ.

Si sur vos actions
Je vous donne pourtant quelques instructions,
Croyez que c'est l'effet d'une amitié sincère,
Et non d'un sot orgueil ou d'une humeur austère.

VALERE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis convaincu ;
J'ai suivi vos conseils, autant que je l'ai pu.

SCENE

Digitized by Google

SCENE II.

LÉANDRE, VALERE, CLOÉ.

LÉANDRE.

Vous voilà seule à seule. Je vous trouble peut-être.

CLOÉ.

Non, Monsieur; de rester vous êtes fort le maître.

LÉANDRE.

J'envie, à dire vrai, son bonheur dans ce jour,
Et je crois voir Vénus entretenir l'Amour;
L'instruire tendrement, lui montrer l'art de plaire.
Mais vous ne dites mot, ni le fils, ni la mere?
(*A Valere.*)
Tu fais le langoureux? Allons, anime-toi.
Tu ne t'y prends pas bien. Tiens, tiens, regarde-moi.
Attaque-moi d'abord la place en militaire,
Prends des airs meurtriers, comme tu me vois faire.
Vois-tu cette mine, hem! ce souris, ce regard,
Capable de percer un cœur de part en part?
Ce dernier est traître!

VALERE.

Oui, sûrement des plus traîtres;

Digitized by Google

C'eſt à faire jetter l'Amant par les fenêtres.

LÉANDRE, *baiſant Cloé.*

Puis, ſaiſiſſant la main, on prend d'un air courbé,
Un baiſer.... Celui-là, je le tiens d'un Abbé.

CLOÉ, *d'un air ſévère.*

Mais, Monſieur....

LÉANDRE.

Excuſez, c'eſt à la militaire,
Madame, & ſeulement pour inſtruire mon frere.

VALERE.

Cela ne vous va point, vous avez l'air gêné;
Pour la folie, on voit que vous n'êtes point né.

CLOÉ.

Prenez garde à la fin, la choſe eſt ſérieuſe.
Craignez l'impertinence, elle eſt contagieuſe.

LÉANDRE.

Si vous donnez ce nom, Madame, à l'enjoûment,
A cette liberté qui produit l'agrément,
Dont nous avons parlé tantôt avec Julie,
De m'en voir entiché, j'ai l'ame très-ravie.
L'impertinence....

VALERE.

Oui; mais vous vous trompez au choix;
Car il en eſt plus d'une, & j'en citerai trois.

Digitized by Google

Celle des gens d'épée, & c'eſt la ſéduiſante :
Pour celle des Abbés, elle eſt affadiſſante :
Mais la pire des trois, ſi vous me conſultez,
C'eſt celle de Robin dont vous vous reſſentez.

LÉANDRE.

Mais je crois que ſur moi tu veux tirer, mon frere?

CLOÉ.

Nous vous laiſſons, Monſieur...

VALERE.

C'eſt à la militaire.

Digitized by Google

SCENE III.

LÉANDRE, *seul.*

DAns ſa plaiſanterie, il eſt outré pourtant;
Je n'ai pas la fadeur que l'on reproche tant
A nos jeunes Robins, turlupins incommodes,
Peu verſés dans les loix, & profonds dans les modes;
Grands Juges de Théâtre, amoureux du nouveau;
Célèbres au foyer, inconnus au Barreau.
Mais, aveugle en ce point, peut-être je me flatte.
Sans s'en appercevoir, tous les jours on ſe gâte.
Mon frere pourroit bien n'avoir pas tout le tort;
Et, dans le fond du cœur, je ſens certain remord.
Vain ſcrupule, après tout! Je ſuis jeune, & d'un âge
Où c'eſt preſque un défaut de paroître trop ſage.
On doit me pardonner de prendre un peu l'eſſor;
Je puis bien être fou deux ou trois ans encor.

Digitized by Google

SCENE IV.

LÉANDRE, DAMON.

DAMON.

MOnſieur, je ſuis charmé, mais plus qu'on ne peut dire;
Tout va le mieux du monde, & pour vous en inſtruire,
J'arrive exprès.

LÉANDRE.

C'eſt toi, cher Damon de monçœur;
Comment te portes-tu ? Je ſuis ton ſerviteur.

DAMON, *à part.*

Comment te portes-tu? La fraſe eſt admirable!
Ce qu'on m'a dit de lui, me paroît véritable.
(*à Léandre.*)
Alcandre enfin....,

LÉANDRE.

Dis-moi, ſi l'amour, par haſard,
A ton voyage auſſi n'a pas un peu de part?
Viens-tu voir la Marquiſe? Elle eſt notre voiſine,
Ou plutôt, entre nous, n'eſt-ce pas ſa couſine?

Digitized by Google

DAMON.

Il eſt bien queſtion de cela ?

LÉANDRE.

Cependant,
Chez elle on vous a vu vous rendre aſſidument,
Et l'on ſçait....

DAMON.

Oui; l'on ſçait que l'eſtime & le zèle...

LÉANDRE.

De ce zèle vraiment tu donnois à la belle
Une preuve..... ce ſoir,... là.... que je vous ſurpris,
Sous un berceau de fleurs nonchalamment aſſis;
Dans ces heureux momens, l'un & l'autre interdits;
Exprimant tout l'amour,.... Ah! Fripon, tu rougis ?

DAMON.

Je rougis, il eſt vrai, s'il faut que je m'explique;
Mais c'eſt le tems mal pris, non le trait qui me pique;
J'en rirois le premier dans une autre ſaiſon;
Je ſçaurois vous répondre, & ſur le même ton.
Mais lorſqu'auprès de vous, votre intérêt m'appelle,
Que je viens vous parler d'affaire eſſentielle,

Digitized by Google

Vous faites l'agréable & le mauvais plaisant,
Raillant mal-à-propos & même fadement;
De tous les procédés c'est le moins supportable,
Et qui doit révolter tout esprit raisonnable.

LÉANDRE.

Je n'y prenois pas garde, en vérité, pardon.
Parlons de notre affaire. Eh! bien, mon cher Damon,
Avons-nous obtenu cette place importante?

DAMON.

Oui. Tout, en même tems, répond à votre attente.
Alcandre & ses amis ont tant fait, qu'en ce jour,
Vous êtes sûr d'avoir l'agrément de la Cour.

LÉANDRE.

Que ne vous dois-je pas pour la bonne nouvelle!..

DAMON.

Pour votre bienfaiteur, réservez ce grand zèle,
Je dois de ce détail lui rendre compte à lui.
Vous viendrez avec moi.

LÉANDRE.

Non pas pour aujourd'hui.

DAMON.

Mais rien n'est plus pressant.

LÉANDRE.

J'y suis fort inutile.

Digitized by Google

D'ailleurs, il eſt ici grave comme à la Ville.
Avec ſa politique, il m'ennuie à la mort,
Il eſt toujours guindé, ſérieux.

DAMON.

Il a tort.
Il devroit avec vous ſe rendre plus aimable;
Il faut l'en avertir. Quel travers effroyable!
Je ne puis m'empêcher d'éclater, à la fin,
De m'impatienter avez-vous fait deſſein?
Je ne vous connois plus à ces extravagances,
Et voilà la valeur de trois impertinences.

LÉANDRE.

C'eſt par ſincérité que je te parle ainſi.

DAMON.

Et par ſincérité, je dois vous dire auſſi,
Qu'il ne vous convient pas, jeune comme vous êtes,
De tutoyer toujours les gens comme vous faites.
Quittez des airs ſi faux: ils vous échapperoient,
Avec d'autres, Monſieur, qui s'en offenceroient.
C'eſt oublier d'ailleurs ce que vous allez être,
La dignité du rang où vous devez paroître,
Mais vous gardiez, n'étant que ſimple Magiſtrat,
Beaucoup mieux les dehors & l'air de votre état.

LÉANDRE.

On doit à la campagne avoir plus d'indulgence,
Je ſerois à Paris plus ſur la bienſéance.

Digitized by Google

DAMON.

Il eſt certains égards qu'on a tort de braver ;
En tous tems, en tous lieux, on doit les obſerver.

LÉANDRE.

Pour moi, dès que je ſuis dans un endroit champêtre,
Je ſuis d'une gaieté.... dont je ne ſuis pas maître.

DAMON.

En ce cas-là, partez. Cet air ne vous vaut rien.

LÉANDRE.

Et pourquoi ?

DAMON.

C'eſt, Monſieur, ſouvenez-vous en bien,
Qu'à Paris, vous avez la raiſon en partage,
Et que vous la perdez, en reſtant au Village.

Digitized by Google

SCENE V.

LÉANDRE, DAMON, MÉLITE.

MÉLITE, *à Damon.*

AH! bon jour, notre ami.

DAMON.

Je vous fais compliment,
Madame; vous avez un visage charmant.

LÉANDRE.

Pour moi, depuis tantôt, je vous trouve embellie.
Mais félicitez-moi, Madame, je vous prie;
Ce méchant homme-là, le croiriez-vous? d'honneur,
Est venu m'annoncer ma prochaine grandeur.
La Cour va me charger d'importantes affaires;
Elle fait graces à l'âge en faveur des lumières.

MÉLITE, *à Damon.*

Son pere, dites-moi, ne vient-il pas nous voir?

DAMON.

Madame, incessamment.

LÉANDRE.

Peut-être dès ce soir:

Digitized by Google

Car il eſt amoureux.

MÉLITE.

Et de qui ?

LÉANDRE.

De vous-même.

Je ſuis ſon confident, & je ſçais qu'il vous aime.

MÉLITE.

Mais vous prenez, Monſieur, certaines libertés
Qui ne conviennent pas, & vous vous écartez....

LÉANDRE.

Madame....

MÉLITE.

A vous parler ſans nulle flatterie,
Vous changez tous les jours auſſi-bien que Julie.
(*Se tournant vers Damon.*)
Ils ſe gâtent tous deux.

Digitized by Google

SCENE VI.

LÉANDRE, DAMON, MÉLITE, JULIE.

DAMON, *sans voir Julie.*

Il est vrai, je crains bien...

JULIE.

Vous êtes bien heureux, vous qui ne risquez rien.

DAMON.

Ah! C'est un guet à pend. Pardon, Mademoiselle:
Pourquoi contre les gens vous mettre en sentinelle?

JULIE.

Pour n'être plus Abbé, vous n'en valez pas mieux.

LÉANDRE, *à Mélite.*

Ah! C'étoit en rabat un fripon dangereux!
En public retenu, mais hardi tête-à-tête,
Des plus fieres beautés il faisoit la conquête;
Et par-tout estimé, sans être régulier,
Portoit sous l'habit court le cœur d'un Officier.

MÉLITE.

Epargnez vos amis, vous êtes trop caustique.

DAMON.

Vous vous applaudissez de ce trait satyrique;

Digitized by Google

Mais Madame veut bien que je vous dise ici,
Que rien n'est plus aisé que de railler ainsi ;
Et vous devez sçavoir qu'un trait ne coûte guère,
A qui veut se donner une libre carrière :
Quand c'est contre quelqu'un, la matière fournit.
Et, dès qu'il dit du mal, un sot a de l'esprit;
C'est, pour en faire cas, l'avoir à trop bon compte:
D'en avoir à ce prix un honnête homme a honte.

JULIE.

Eh ! fi, Monsieur, Eh ! fi : vous faites le pédant.

DAMON.

J'en suis fâché. Monsieur m'y force à tout moment.

JULIE.

Moi, dans vos sentimens, je vous trouve gothique:
C'est le ton du grand monde, il faut être caustique.

MÉLITE.

Taisez-vous. Ce n'est pas à vous à raisonner ;
Je vous quitte, pardon. J'ai quelqu'ordre à donner.

DAMON.

Point de façon ; je suis ami de la famille.

MÉLITE.

Léandre, donnez-moi la main ; & vous ma fille,
Gardez-vous de sortir sans ma permission.

JULIE.

Ah ! je brûle déja de quitter la maison.

Digitized by Google

SCENE VII.

DAMON, JULIE.

JULIE, *à part.*

IL faut premierement que je m'en débarrasse.
(*A Damon.*)
Je voudrois bien, Monsieur, vous prier d'une grace.

DAMON.

De quoi?

JULIE.

C'est, s'il vous plaît, d'aller vous promener;
Car je veux être seule, & vous m'allez gêner.

DAMON.

Quand vous priez les gens, c'est de si bonne grace,
Qu'on ne peut refuser. Je vous quitte la place.

Digitized by Google

SCENE VIII.

JULIE *ſeule, tirant une lettre.*

JE ſuis libre. Voyons notre lettre à préſent :
Je n'ai depuis tantôt pu trouver un inſtant.
(*Elle lit le deſſus.*)
Je ſuis impatiente.... *à Madame Mélite....*
Bon; c'eſt-là le Billet que je veux. Ouvrons vîte.
Diantre! j'ai déchiré tout l'endroit du cachet.
Continuons toujours, & liſons le poulet.
(*Elle lit la lettre.*)
Je ne puis plus ſupporter votre abſence. Je brûle....
Ah! voilà qui promet du touchant & du tendre.
Je voudrois, pour en rire, avoir ici Léandre.
Je le vois.

Digitized by Google

SCENE IX.

LÉANDRE, JULIE.

JULIE, *appellant Léandre, & lui faisant signe du doigt.*

ST, St, St; venez, approchez-vous:
Je veux vous régaler.

LÉANDRE.

De quoi?

JULIE.

D'un billet doux
Que votre pere écrit à ma très-chere mere.

LÉANDRE.

Par ma foi, c'est de lui; voilà son caractère.
Comment l'avez-vous eu?

JULIE.

Dulaurier l'a laissé
Tomber ici tantôt, & je l'ai ramassé.
Mais, voyons promptement,

(*Elle lit.*)

Je ne puis plus supporter votre absence. Je brûle de vous aller trouver, ma charmante veuve.

LÉANDRE.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Je brûle, ma charmante !
Comme il se passionne ! Oh ! ce début m'enchante.

JULIE.

Monsieur, n'est-il pas vrai que cela fend le cœur ?
Ecoutez ; écoutez. Voici bien le meilleur.

(*Elle continue.*)

J'ai mille choses à vous dire, que je vous ai déjà dites ; mais qu'il faut que vous écoutiez une fois sérieusement. Vous sçavez que je vous ai aimée avant votre mariage, que mon amour ne s'est jamais démenti un seul instant, & que vingt ans ne l'ont pas ralenti.
Ah ! Cela fait trembler. Quelle constance horrible !

LÉANDRE.

Qui l'eût cru, que mon pere eût le cœur si sensible ?
C'est-là ce qu'on appelle un héros de Roman !

JULIE.

En tient-il le papa pour ma chere maman ?
Ce billet est divin ; j'en veux tirer copie.

LÉANDRE.

Oui-dà... Mais, vertubleu ! vous avez tort, Julie,
D'avoir décacheté le billet que voilà ;
La suite en est à craindre, on s'en appercevra.

JULIE.

Ne songeons maintenant qu'au plaisir qu'il nous cause,

Puis nous remédierons, s'il ſe peut, à la choſe.

(*Elle pourſuit.*)

Vous n'avez rien à m'oppoſer, notre âge eſt ſortable, auſſi-bien que nos inclinations. Vous avez trente ans, & j'en ai quarante.

LÉANDRE.

Vous vous en dérobez, mon pere, plus de dix.

JULIE.

Il fait grace à ma mere au moins de cinq ou ſix.

(*Elle reprend.*)

Que tardez-vous donc, Madame, à faire mon bonheur, en couronnant ma flamme?

LÉANDRE.

Tudieu! qu'il eſt preſſant!

JULIE.

Que tardez-vous, Madame;
A faire mon bonheur, en couronnant ma flamme?
Mais rien n'eſt ſi charmant que ces paroles-là!
On croiroit qu'elles ſont d'un nouvel Opera.

Digitized by Google

SCENE X.

LÉANDRE, JULIE, DULAURIER.

DULAURIER, *entrant en homme qui cherche.*

J'Ai beau courir, chercher..... Mais Julie & Léandre
Liſent ſeuls une lettre. Approchons, pour entendre.

JULIE.

Achevons au plutôt de lire le poulet.

(*Elle lit.*)

Que tardez-vous donc, Madame, à faire mon bonheur, en couronnant ma flamme? J'irai vous en preſſer au plutôt. LISIMON.

DULAURIER.

Je n'en puis plus douter, & voilà mon billet.
Que vois-je! Malheureux, que venez-vous de faire?
Décacheter & lire un billet de ſon pere,

(*à Julie.*)

Ecrit à votre mere, & dont je ſuis chargé!
Où ſommes-nous? ô tems! ô mœurs! Tout eſt changé.

JULIE.

Mais, Monſieur Dulaurier.....

Digitized by Google

DULAURIER.

Ayant ſurpris mon zèle,
Vous me l'aurez tantôt volé, Mademoiſelle.
Dérober un dépôt ! le crime eſt des plus grands ;
C'eſt aller... c'eſt aller contre le droit des gens !

JULIE.

Mais, vieux fou, le billet que nous venons de lire,
N'eſt point du tout celui que vous prétendez dire.

DULAURIER.

A d'autres ! Ce billet eſt ſigné, LISIMON.

LÉANDRE.

On doit en être cru, quand on vous dit que non.

DULAURIER.

Oh ! j'en crois mon oreille, & je vais au plus vîte
M'en plaindre & conter tout à Madame Mélite.
Ce ſont des procédés indignes.

LÉANDRE.

Arte-là.

JULIE, *préſentant le billet.*

Pour un mauvais billet, que de bruit ! Le voilà.

DULAURIER.

Moi, dans l'état qu'il eſt, je ne veux pas le prendre ;
Ainſi décacheté, le moyen de le rendre ?

LÉANDRE.

Il faut le ſupprimer.

Digitized by Google

DULAURIER.

Je ſuis votre valet.

LÉANDRE.

Si tu parles, maraud, jamais de ce billet,
Je t'aſſomme.

JULIE.

Il ne faut lui couper qu'une oreille,
S'il dit rien.

DULAURIER.

Grand merci. La grace eſt ſans pareille.

JULIE, *à Léandre.*

Sortons vîte. Venez chez Hortenſe un moment.

Digitized by Google

SCENE XI.

DULAURIER, *ſeul.*

MOi j'attends, pour parler, ſon pere ſeulement;
Et je leur ferai voir, dans cette conjoncture,
Que Dulaurier eſt ferme, & qu'il fuit l'impoſture.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, JULIE.

LÉANDRE.

AVec quelque raiſon votre mere eſt fâchée;
Nous en avons trop fait, & la lettre lâchée....

JULIE.

Que les parens ſont ſots avec leur ſérieux!
On ne peut un moment badiner avec eux.
Je vais ſur ce ſujet être plus circonſpecte,
Le foible de ma mere eſt que je la reſpecte.

LÉANDRE.

A-t-elle tout le tort? Parlons de bonne foi;
N'étoit-ce pas aſſez d'en rire vous & moi,
Et devions-nous, Julie, avoir tant d'imprudence,
Que d'en railler par-tout, & même en ſa préſenc

Digitized by Google

JULIE.

Allez-vous là-dessus me faire un long sermon,
Et m'ennuyer, Monsieur, à force de raison?

SCENE II.

LÉANDRE, JULIE, DAMON.

DAMON.

JE sors d'une maison où l'on m'a fait entendre
Des choses que de vous je suis fâchée d'apprendre.
Je viens pour vous en faire un reproche à tous deux.

JULIE.

Mais, c'est une gageure, & chacun en ces lieux
Viendra....

DAMON.

Mademoiselle, il n'est pas tems de rire;
La chose est sérieuse, & je dois vous la dire:
Tout le monde est ici contre vous déchaîné,
(*à Léandre.*)
A votre égard, Monsieur, je demeure étonné.
Vous allez contre vous indisposer Alcandre,
Dans le tems que de lui vous devez tout attendre,
Et vous venez de rompre en visiere aujourd'hui,
A des gens pleins d'honneur qui viennent avec lui;
Vous riez à leurs nés, entraîné par Julie,
Et, fort impoliment, leur faussez compagnie;

Digitized by Google

Enſuite vous ſortez, vous allez chez les gens,
Plaiſanter là-deſſus, & rire à leurs dépens :
Vous étendez vos traits juſques ſur votre pere,
(*En montrant Julie.*)
D'un prétendu billet qu'il écrit à ſa mere,
Vous montrez la copie, & vous allez conter
L'hiſtoire de ſa flamme à qui veut l'écouter.
Qu'il eſt honteux pour vous, qu'il eſt doux pour Valere,
Qu'on vous voye effacer tout ce qu'il a pu faire!
Si votre pere vient à ſçavoir tout cela,
Songez-vous bien alors quel éclat il fera?
De ſon juſte courroux vous avez tout à craindre,
Et ſerez malheureux, Monſieur, ſans être à plaindre.

LÉANDRE.

Il ſuffit; je ſerai plus prudent déſormais.

JULIE.

Ce n'eſt qu'un badinage, & tous ces petits traits....

DAMON.

Pour reſter dans l'erreur, vous êtes trop aimable,
Et moi, pour vous tromper, je ſuis trop véritable.
Vous avez le cœur noble & le naturel bon;
Mais vous êtes trop vive, & manquez de raiſon.
Vous bravez les égards, ſans être au fond méchante.

Digitized by Google

Si Léandre, arrêtant votre ardeur imprudente,
De vous ſervir de guide avoit la fermeté,
Il tourneroit à bien cette vivacité;
Son amour, par degrés, vous rendroit raiſonnable,
Et vous ſeriez alors une fille adorable.
Mais, ſoit malgré lui-même, ou par contagion,
Il laiſſe, auprés de vous, endormir ſa raiſon.
Vos graces, par malheur, ont l'art de le ſéduire;
Il ſe laiſſe mener, au lieu de vous conduire.

JULIE.

Que voulez-vous donc dire avec cet entretien?
Si je mene Monſieur, je le mene fort bien.

DAMON.

Vous le menez très-mal; ſoit dit ſans vous déplaire:
Il devient, grace à vous, tel qu'on a vu ſon frere.
Vous le précipitez dans vos égaremens;
Et l'on eſt ſi choqué de vos traits imprudens,
Qu'afin qu'aucun des deux aujourd'hui ne l'ignore,
Du nom d'impertinens, par-tout, on vous honore.

JULIE.

Nous ſommes d'âge à l'être, & le mal n'eſt pas grand.

LÉANDRE.

Mais le monde ſe trompe, & dans ſon jugement....

DAMON.

Vous vous trompez-vous-même, & dans l'impertinence,

Digitized by Google

On va toujours, Monſieur, plus loin que l'on ne
penſe;
C'eſt un terrein gliſſant, & qui trompe d'abord;
Aiſément on y tombe, avec peine on en ſort;
Et, dès qu'on eſt plongé dans cette bourbe épaiſſe,
On prend pour enjoûment, on prend pour gentilleſſe
Et pour des traits d'eſprit, des écarts de bons ſens,
Et d'un cerveau brûlé les délires fréquens.

LÉANDRE.

Ce diſcours eſt ſenſé : mais on peut être ſage....

JULIE.

Ce diſcours, ce diſcours n'eſt qu'un pur radotage.

DAMON.

Le pis eſt...

JULIE.

Le pis eſt qu'on peut, avec raiſon,
Vous appliquer, Monſieur, votre comparaiſon :
Mais de tous ces propos, pourquoi me mettre en
peine ?
Sçais-je pas qu'il radote une fois la ſemaine ?
C'eſt aujourd'hui le jour.

DAMON.

Ç'en eſt trop; je ſuis las
De prêcher la raiſon à qui ne l'entend pas.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE III.

LÉANDRE, JULIE.

LÉANDRE.

DAmon ſort tout fâché. J'ai regret qu'il nous quitte ;
Je crois qu'il a raiſon ; car enfin je médite...

JULIE.

Tant pis ; vous avez tort, Monſieur, de méditer.

LÉANDRE.

On doit...

JULIE.

On doit me croire & ne pas l'écouter.

LÉANDRE.

Mais il faut conſulter quelquefois, dans la vie,
La raiſon, le bon ſens.

JULIE.

Fi, le bon ſens ennuie :
Vous-même qui plaiſez par mille traits faillans,
Vous n'avez de l'eſprit que faute de bon ſens.

LÉANDRE.

Souffrez du moins, ſouffrez que je vous repréſente....

Digitized by Google

JULIE.

Moi, je ne ſouffre rien.

LÉANDRE.

Vous êtes étonnante!

JULIE.

Et vous l'êtes bien plus, avec votre raiſon.
C'eſt peu de vous livrer à la réflexion,
De m'en empoiſonner vous avez la malice.
Et vous m'aimez, Monſieur?

LÉANDRE.

Quelle eſt votre injuſtice!
Non, on n'aima jamais avec plus de tranſport;
Cette même raiſon qui vous choque ſi fort,
Elle a beau m'éclairer, pour vous plaire, Julie,
A chaque heure du jour, je vous la ſacrifie.
Inſtruits de mes devoirs, pour vous ſeule j'en ſors,
Et vous imite en tout, malgré tout mes remords.

JULIE.

Et moi, Monſieur, malgré votre air mélancolique,
Malgré l'ennui qu'il porte & qu'il me communique,
Et malgré cent diſcours propres à m'aſſommer,
Je vous ſouffre, & ſuis foible aſſez pour vous aimer.

Digitized by Google

SCENE IV.

LÉANDRE, JULIE, LA FLEUR

LA FLEUR.

MOnſieur Reiter eſt-là, Monſieur, qui vous demande.

JULIE.

Je fuis ! C'eſt le parent de la Dame Allemande.

LÉANDRE.

(*A Julie.*) (*A la Fleur.*

Antendez. Va, dis-lui...

LA FLEUR.

Qu'eſt-ce que je dirai ?

LÉANDRE.

Que je n'ai pas le tems, que je le manderai.

LA FLEUR.

Je ne lui ferai pas de réponſe ſemblable ;
Je le connois, Monſieur, il eſt brutal en diable.

LÉANDRE.

Qu'il entre donc.

Digitized by Google

JULIE.

Parlez à cet homme d'un ton,
Qu'il ne remette plus le pied dans la maiſon.

(*Elle ſort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

LÉANDRE, MONSIEUR REITER, LA FLEUR.

LÉANDRE, *à part.*

IL faut rompre avec lui d'une façon polie.
(*Haut.*)
Un fauteuil à Monsieur. Seyez-vous, je vous prie.
(*La Fleur tire un fauteuil, & puis sort.*)

Monsieur REITER.

Ah! C'est être civil trop excessivement;
Comme un bon Etranger traitez-moi franchement.

LÉANDRE, *d'un air important.*

On sçait trop...

Monsieur REITER.

Entre nous, la meilleure manière,
Est toujours la plus ronde & la plus familière.

LÉANDRE.

On sçait ce qu'on vous doit; & quand j'agis ainsi....

Monsieur REITER.

Pour vos amis, Monsir, vous êtes trop poli,

Et

Digitized by Google

Et vous ne l'êtes pas assez envers les Dames :
Moi, plus grossier que vous, respecter mieux les femmes.

LÉANDRE, *d'un air de Seigneur.*

Expliquez-vous, de grace, & daignez être assis.

Monsieur REITER.

Moi, me trouver fort bien, Monsir, comme je suis :
Cette civilité dont vous m'êtes prodigue,
Je vous l'ai déja dit, me choque & me fatigue ;
Ces petits airs Seigneurs n'être pas de mon goût.
Ne me protégez point.

LÉANDRE.

Eh! bien, parlons debout,
Parlons. Puis-je vous être utile à quelque chose?
De ce qui vous amene apprenez-moi la cause ;
Mais, Monsieur, dépêchons, je suis pressé du tems.

Monsieur REITER.

Pour ménager, Monsir, vos précieux momens,
Sçachez-donc que je viens vous faire ici reproche
D'avoir si mal reçu ma parente très-proche.
D'une Dame comme elle on ne rit pas au né,
Elle en est très-choquée, & moi très-étonné ;
C'est manquer grandement à cette politesse

Dont vous faites parade, & qu'en France on profeſſe.
On ne doit pas quitter ſi bruſquement les gens :
Ce façon-là d'agir eſt des plus inſultans.
Si vous voulez, Monſir, que notre amitié dure,
Il faut, pour réparer une pareille injure,
Venir chez ma parente avec moi maintenant,
Lui faire là-deſſus un petit compliment.

LÉANDRE, *en le contrefaiſant.*

Un petit compliment ? La mode en eſt paſſée ;
D'ailleurs, votre parente a tort d'être offenſée :
Et s'il m'eſt échappé de rire ce matin,
C'étoit de ſouvenir, & ſans aucun deſſein.

Monſieur REITER.

Vous regardiez alors Madame la Baronne,
Et, dans le même tems, la petite perſonne
Près de qui vous étiez, faiſoit de grands éclats,
Et la contrefaiſoit, en vous parlant tout bas.

LÉANDRE.

Eh ! bien, Monſieur Reiter, quand nous aurions ri d'elle,
Faudroit-il pour cela m'en faire une querelle?

Monſieur REITER.

Comment! Vous inſulter, par un rire indiſcret,
Ma Couſine germaine, & moi reſter muet ?

Digitized by Google

LÉANDRE.

Ma Couſine germaine ! Oh ! le plaiſant ſcrupule !
Fût-elle votre ſœur, dès qu'elle eſt ridicule,
Au lieu de vous piquer d'être ſon chevalier,
Vous devez au contraire en railler le premier.
Afin qu'à cet égard vous n'ayez rien à dire,
De tous les miens, Monſieur, je vous permets de rire :
Car j'ai, graces au Ciel, tout un tas de parens,
Les plus originaux & les plus plates gens :
N'en épargnez aucuns, mettez-les tous en pièces,
Couſines & Couſins, Oncles, Tantes & Nièces ;
Je veux non ſeulement vous les abandonner,
Mais vous aider encor, moi-même à les berner.

Monſieur REITER.

Et m'abandonnez-vous, ainſi que vos parentes,
Vos Maîtreſſes, Monſir, qui ſont impertinentes,
Qui cauſent entre-nous ces petits démêlés ?

LÉANDRE.

Qui ſont-elles, Monſieur, ces Maîtreſſes ? Parlez.

Monſieur REITER.

Et c'eſt, ſans la nommer, la petite Julie.

LÉANDRE.

Arrêtez. Sur ce point j'entends peu raillerie.

Digitized by Google

Monſieur REITER.

Vous vous croyez permis de rire impunément
D'une Dame eſtimable, & dont je ſuis parent?
Et vous trouve mauvais, quand on appelle enſuite
Un enfant ſans raiſon, du nom qu'elle mérite?
Si vous, Monſir, en France, avez de ces façons,
Oh! par la ventre! Moi, vous donner des leçons.

LÉANDRE.

Vous?

Monſieur REITER.

Oui; Reiter, Reiter, vous apprendroit à vivre,
Si vous être...

LÉANDRE.

Sortez, je ſuis prêt à vous ſuivre.

Monſieur REITER.

Vous, échappé de Robbe, attaquer mon valeur?

LÉANDRE.

Quelque état qu'il profeſſe, un François a du cœur

Fin du troiſième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉLITE *seule.*

IL faut qu'à Dulaurier on ait surpris la lettre
Que je ſçais qu'en main propre il devoit remettre.
Je ſoupçonne une choſe, il faut la pénétrer.
Je veux ſçavoir de lui... Mais je le vois entrer.

SCENE II.

MÉLITE, DULAURIER.

DULAURIER, *d'un air effaré.*

LÉandre...

MÉLITE.

Eh! bien?

Digitized by Google

DULAURIER.

Se bat, Madame!

MÉLITE.

Eſt-il poſſible!

DULAURIER.

Ah! moi-même j'ai vu ce ſpectacle terrible:
J'ai vu briller de loin les flamberges en l'air.
Il s'égorge, vous dis-je, avec Monſieur Reiter.

MÉLITE.

Ah! quel malheur affreux!

DULAURIER.

Sans tarder davantage,
Je vais chercher Damon, pour arrêter leur rage.
Je ſens que les momens ſont précieux.

MÉLITE.

Oui. Va:
S'il en eſt tems encor, il les ſéparera.

Digitized by Google

SCENE III.

MÉLITE *seule, se laissant aller sur un fauteuil.*

JE me meurs ! Je n'en puis plus ! J'expire !

SCENE IV.

MÉLITE, CLOÉ.

MÉLITE.

AH ! Cloé ! vous voilà. Que venez-vous me dire ?
Léandre est-il vivant, ou Léandre est-il mort ?
Ah ! Si vous le sçavez, apprenez-moi son sort.
Tout mes sens sont saisis d'une frayeur mortelle.
Parlez.

CLOÉ.

Je n'en sçais pas encore de nouvelle.
Le malheur, comme vous, m'afflige au dernier point :
Mais je l'appréhendois, il ne me surprend point.

MÉLITE.

Eh ! qui pouvoit prévoir cette suite cruelle,

Digitized by Google

Et qu'ils s'égorgeroient pour une bagatelle ?
Je ſuis au déſeſpoir ! Je crains tout pour ſes jours.
Damon arrivera trop tard à ſon ſecours.

SCENE V.

MÉLITE, CLOÉ, VALERE.

VALERE.

TRiomphe! Honneur! Victoire. Ah! Meſdames, mon frere
Vient de faire un exploit digne d'un Mouſquetaire.
Il s'eſt contre Reiter battu très-vaillamment,
On les a ſéparés dans ce même moment.

MÉLITE.

Ah! je reſpire enfin. Vous me rendez la vie.

CLOÉ.

Le combat détourné me conſole en partie.

MÉLITE.

Il eſt bon d'étouffer cette affaire en naiſſant,
Et j'y vais travailler très-ſérieuſement.

Digitized by Google

SCENE VI.

CLOÉ, VALERE.

VALERE.

MOi, dans ce qu'il a fait j'approuve fort mon frere ;
J'en ſuis preſque jaloux.

CLOÉ.

Vous avez tort, Valere.
Vous devez le blâmer au lieu de l'applaudir ;
Et vous parlez ainſi, faute d'approfondir.
Cette affaire eſt pour lui cruelle, épouvantable.
De ſe l'être attirée il n'eſt pas excuſable.
Voilà le précipice où ſa maîtreſſe enfin,
Imperceptiblement, l'a conduit par la main ;
Et vous verrez dans peu, par une ſuite affreuſe,
Combien l'impertinence eſt en ſoi dangereuſe.

Digitized by Google

SCENE VII.

VALERE, CLOÉ, JULIE.

JULIE.

JE ne vois point Léandre, où s'eſt-il donc caché ?
Pour le féliciter, je l'ai par-tout cherché.
Je brûle...

CLOÉ.

Vous venez d'illuſtrer ſa mémoire.
Il vous revient au moins la moitié de la gloire ;
Il n'auroit pas, ſans vous, exercé ſa valeur.

JULIE.

Vous croyez m'offenſer, vous me faites honneur.
Vous avez vos talens, & j'ai mes avantages :
Je forme des Héros, ſi vous formez des Sages.

CLOÉ.

On eſt prêt de vous croire, ou du moins ébloui :
Mais Léandre paroît, je vous laiſſe avec lui.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LÉANDRE, VALERE, JULIE.

JULIE, *à Léandre.*

AH! Je vous attendois avec impatience.
Venez qu'on vous embraſſe, & qu'on vous récompenſe.

LÉANDRE, *embraſſant Julie.*

Un tel prix m'eſt bien doux.

VALERE.

Après votre haut fait,
Vous méritez, Monſieur, d'arborer le plumet.

LÉANDRE.

Plus que vous ne penſez cet éloge me flatte.

VALERE.

Mon frere, ſouffrez donc qu'ici ma joie éclate.

JULIE.

Une action ſi belle augmente de moitié
Mon eſtime pour vous & ma vive amitié.
J'aime les braves gens plus qu'on ne ſçauroit dire;
Les armes ont ſur-tout un charme qui m'attire.
Si de naître garçon j'avois eu le bonheur,

Digitized by Google

J'aurois été d'épée, & vive ſur l'honneur.
J'aurois ſçu me tirer joliment d'une affaire;
Je ſuis à redouter, ſur-tout dans ma colere.

LÉANDRE.

Il eſt vrai, vous avez le regard meurtrier;
On ſe deffendroit mal contre un tel Cavalier.

JULIE.

Mais dans mon genre auſſi je me ſuis ſignalée.
Madame la Baronne, ah! je l'ai régalée!
Je l'ai dans mon chemin trouvée au même inſtant
Que vous meniez Monſieur Reiter tambour battant.
Elle venoit alors de ſe plaindre à ma mere,
De ce que nous oſions tous deux la contrefaire.
Je l'ai ſçu relever là-deſſus comme il faut.
Elle a voulu d'abord me parler d'un ton haut:
Mais ſur elle bien-tôt j'ai ſaiſi l'avantage,
Au point qu'elle étouffoit & bégayoit de rage.
Il faut qu'un dernier trait couronne nos exploits.
Ecoutez, mes amis, tenons conſeil tous trois.
Je veux à notre gloire aſſocier Valere.

VALERE.

C'eſt trop d'honneur, vraiment, que vous me voulez faire.

Digitized by Google

JULIE.

Meſſieurs, la place eſt priſe, il faut la ſaccager.

LÉANDRE.

Me voilà prêt à tout. Je brave le danger.

JULIE.

Imaginons enſemble une pièce ſanglante,
Pour achever Reiter, & ſur-tout ſa parente.
Cherchons tous.

VALERE.

Je n'ai pas d'imagination.

LÉANDRE.

Je me charge, pour moi de l'exécution.

JULIE.

Attendez, d'un beau feu mon ame eſt poſſédée.
Il me vient tout-à-coup une excellente idée.
Faites-moi tous les deux des couplets bien mordans.
Mais des couplets à mettre au déſeſpoir nos gens;
Que, ſans perdre un moment, chacun de vous y rêve:
Il faut que de douleur notre Baronne en crêve.

LÉANDRE.

De mon frere, morbleu! que n'ai-je le talent!
La Baronne ſeroit chanſonnée à l'inſtant.

JULIE.

Verſifions, courage, allons mon cher Valere,

La palme vous attend au bout de la carrière.

VALERE.

Bon!

JULIE.

Vîte, rimez donc.

VALERE.

Je ne puis pas, d'honneur.

JULIE.

Vous voulez qu'on vous prie?

LÉANDRE.

Allons, tu fais l'Auteur.

VALERE.

Si j'étois découvert.

JULIE.

Vous êtes ridicule.

LÉANDRE.

Oh! parbleu! pour t'ôter jusqu'au moindre scrupule,
Nous répandrons le bruit qu'ils sont de Dulaurier.

JULIE.

C'est bien dit. Sous son nom il faut les publier.

VALERE.

Contre ce dernier trait je ne puis me défendre,
Et par mon foible enfin vous venez de me prendre.
Je trouve le moyen de me venger de lui,

Digitized by Google

Je veux que sur son dos tout retombe aujourd'hui.

LÉANDRE.

Cours vîte y travailler.

VALÈRE.

Oui, je sors pour les faire.
Dans deux tours de jardin, vous aurez votre affaire.

Digitized by Google

SCENE IX.

LÉANDRE, JULIE.

JULIE.

De les désespérer je me fais un plaisir.

LÉANDRE.

Et moi, de vous aider à vous bien réjouir.

JULIE.

De voir nos couplets faits je suis impatiente.
Je veux sous leur fenêtre, oui, je veux qu'on les chante.
Je voudrois bien sçavoir alors ce qu'ils diront,
Et voir, dans ce moment, les mines qu'ils feront.

LÉANDRE.

Quelqu'un vient. C'est Damon. Comment! il nous évite.

SCENE X.

Digitized by Google

SCENE X.

LÉANDRE, JULIE, DAMON.

LÉANDRE.

DAmon, de grace, un mot. Où courez-vous si vîte?
Pourquoi me fuir ainſi? Dites-m'en le ſujet.

DAMON.

Je n'ai rien à vous dire.

JULIE.

Après ce qu'il a fait,
Vous ne répondez rien?

DAMON.

Je n'ai rien à répondre.

JULIE.

Mais, depuis quelque tems, il devient hypocondre.
Il eſt d'une réſerve... & d'une gravité...
Damon n'eſt plus Damon, le voilà tout Cloé.
J'ai pour vous de l'eſtime, elle eſt juſte ſans doute;
Mais, ſi vous perſiſtez, vous l'allez perdre toute.
Elle eſt digne, Monſieur, que vous en faſſiez cas.
Vous ſçavez que mon cœur ne la prodigue pas.

DAMON, *à Léandre.*

Adieu. Je vous dirois des vérités trop dures.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Demeurez, dûſſiez-vous me dire des injures.
J'ai pris en bonne part toujours tous vos avis.

DAMON.

Vous auriez bien mieux fait de les avoir ſuivis.

LÉANDRE.

De vos plaintes ici je ne vois point la cauſe.

JULIE.

Mais, toute la journée, on ne fait autre choſe.

DAMON.

Mais vraiment on a tort, & vos faits glorieux....

JULIE.

Oh! quand vous ſermonez, vous êtes ennuyeux.
Vous vouliez nous quitter, & c'eſt moi qui vous quitte.
La morale m'aſſomme, & je ſors au plus vîte.

Digitized by Google

SCENE XI.

LÉANDRE, DAMON.

DAMON.

JE vois avec douleur...

LÉANDRE.

Quoi?

DAMON.

Que par cet éclat,
Vous vous êtes perdu, Monſieur, dans votre état.

LÉANDRE.

Moi! Monſieur, & pourquoi?

DAMON.

Vous êtes dans l'ivreſſe,
Et vous ne ſentez pas le malheur qui vous preſſe.
Votre dernière affaire....

LÉANDRE.

Auprès des gens de cœur
Doit me faire, ſans doute, infiniment d'honneur:
Son éclat ne ſçauroit ternir ma renommée.

DAMON.

Par tous les gens ſenſés elle ſera blâmée;
Et vous allez, dans peu, reſſentir par l'effet,

Digitized by Google

Le tort que dans le monde elle vous aura fait.

LÉANDRE.

Mais on doit ſe défendre alors qu'on nous outrage.
Faut-il être Officier pour avoir du courage ?

DAMON.

Avec Monſieur Reiter vous avez tout le tort.
Loin de vous excuſer, vous l'avez pris d'abord
Et d'un air & d'un ton....

LÉANDRE.

Oh! celui-là me bleſſe.
Je l'ai reçu, Monſieur, mais d'une politeſſe...

DAMON.

Tout-à-fait inſultante, & ſentant le Seigneur,
Telle que vous l'auriez pour votre inférieur.

LÉANDRE.

Du moins à la valeur vous devez faire grace;
Car c'eſt une vertu...

DAMON.

Quand elle eſt en ſa place,
Qu'elle a de ſon côté le droit & la raiſon,
Et qu'elle ne fait rien qui ſoit hors de ſaiſon;
Mais, ſi-tôt qu'elle inſulte, & ſuit un vain caprice,
De vertu qu'elle étoit, elle devient un vice :
Et la victoire due à la ſeule fureur,
Attire du mépris, au lieu de faire honneur.

Digitized by Google

Ce discours est si vrai, Monsieur, que votre affaire
Seroit très à blâmer, même dans votre frere;
A plus forte raison, un homme comme vous,
Qui doit représenter, servir d'exemple à tous.....

LÉANDRE.

Quoi que vous en disiez, je suis très-excusable.

DAMON.

Non; eussiez-vous raison, vous seriez très-blâmable.
Le rang qu'on doit tenir veut être respecté.
A voir votre action par son plus beau côté,
Dans un jeune Officier elle seroit brillante;
Mais dans un homme grave elle est toujours choquante.
Chacun de son état doit avoir les vertus.
La vertu qu'on déplace, en un mot, ne l'est plus;
Elle donne, au contraire, un ridicule extrême,
Qui n'est pas effacé par la victoire même.
C'est inutilement qu'on vous le cacheroit.
Vous venez de vous perdre; & ce malheureux trait,
Comblant tous vos écarts par l'éclat qu'il va faire,
Sur eux, aux yeux de tous, portera la lumière.
Vous allez devenir la fable de la Cour,
Le mépris de la Ville, & l'histoire du jour.
On citera par-tout vos traits d'impertinence.
Ce malheur vous arrive, en quelle circonstance!

Digitized by Google

Tout prêt de parvenir au rang le plus brillant,
Dont vous vous excluez par-là honteusement:
Ce qui vous charge encor d'un nouveau ridicule,
Et, tout prêt d'avancer, pour jamais vous recule.

LÉANDRE.

Que me dites-vous là? Vous m'allarmez-enfin.
Vous croyez que ce coup m'arrête en mon chemin?

DAMON.

Il faut en vérité, pour en douter vous-même,
Que votre aveuglement, Monsieur, soit bien extrême.
Vous avez insulté, dans cette affaire-ci,
Votre premier patron, votre meilleur ami.
D'Alcandre vous avez épuisé la tendresse.
D'agir encor pour vous s'il avoit la foiblesse,
Des plus honnêtes gens il se verroit berner,
Et, par respect pour lui, doit vous abandonner.
Vous avez, dans ce jour, choqué toute la terre;
Tout le monde, à son tour, va vous livrer la guerre;
Et vous devez tout craindre, en cette extrémité,
D'un pere contre vous justement irrité.

LÉANDRE.

Comment! Monsieur, comment! des riens, des bagatelles
Traîneroient après soi des suites si cruelles?

Digitized by Google

DAMON.

Q'appellez-vous des riens? Ce n'en ſont plus, vraiment;
C'eſt le comble, Monſieur, de tout égarement.
Toujours dans ſes progrès, telle eſt l'impertinence,
Elle eſt imperceptible, & foible en ſa naiſſance;
Et c'eſt, pour ainſi dire, un ſimple filet d'eau
Qui du commencement forme un léger ruiſſeau;
Puis, accrû tout-à-coup, c'eſt un torrent rapide
Qui part & nous entraîne où ſa fureur le guide.
On ſe reſſent toujours de ſes impreſſions;
Et ce vice reſſemble aux grandes paſſions.
Non; la fureur du jeu n'eſt pas plus ruineuſe.
La crapule n'eſt pas plus baſſe, plus honteuſe;
Et je vous aimerois autant, ou peu s'en faut,
Yvrogne ou bien joueur, qu'atteint de ce défaut.
Son poiſon dans l'eſprit fait le même ravage;
Il trouble la raiſon, il en ôte l'uſage;
Juſqu'aux derniers excès porte nos ſens ſéduits:
La honte, les remords en ſont les triſtes fruits;
Et nous n'ouvrons nos yeux ſur nos extravagances,
Qu'après qu'ayant heurté toutes les bienſéances,
Nous perdons rang, crédit, conſidération;
Que chacun nous fait voir ſon indignation,
Et nous donne, pour prix de notre impertinence,
Le titre humiliant d'homme ſans conſéquence.

Digitized by Google

Vous êtes dans le cas ; & ma triſte amitié
Ne ſçauroit plus vous voir que d'un œil de pitié.
Eſt-il poſſible, ô Ciel ! qu'un homme de mérite,
Dont on louoit par-tout l'eſprit & la conduite,
Par l'aſcendant fatal d'un malheureux amour,
Se ſoit perdu ſi vîte, & cela ſans retour ?
Je ſuis touché des maux que vous avez à craindre ;
Je voudrois les parer, & ne puis que vous plaindre.
Adieu. Votre préſence augmente ma douleur,
Et je fuis un objet qui me perce le cœur.

Digitized by Google

SCENE XII.

LÉANDRE, *ſeul.*

JUſte Ciel ! quel reproche ! & quel trait de lumière
Sur mes égaremens en cet inſtant m'éclaire !
Où ſuis-je ? Quel réveil ! J'ai peine à concevoir
Le travers que j'ai pris ſans m'en appercevoir.
Je connois, mais trop tard, l'excès de ma folie.
Pour ſuivre vos conſeils, pour vous plaire, Julie,
J'ai terni, dans ce jour, ma réputation ;
J'ai tout ſacrifié, fortune, ami, patron ;
Et dans un tel malheur, ce qui me déſeſpere,
Je vais perdre l'eſtime & l'amour de mon pere.
Je me poignarderois, après ce que j'ai fait,
Et je cours me cacher de honte & de regret.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, *seule.*

NOs couplets sont publics, ma joie est incroyable :
Ils font dans le Village un bruit épouvantable.
On les chante par-tout. Pour les chanter aussi,
Je voudrois que Léandre à présent fût ici.
Où peut-il être allé? Mais que peut-il donc faire?
J'entends rire quelqu'un. C'est lui. Non ; c'est son frere.

Digitized by Google

SCENE II.

VALERE, JULIE.

VALERE, *éclatant de rire.*

AH! ah! Mon vieux faquin.... ah! ah! mon vieux maraud...

JULIE.

Qu'eſt-ce?

VALERE.

Vient d'être...

JULIE.

Eh! bien?

VALERE.

Ajuſté comme il faut.

JULIE.

Dulaurier?

VALERE.

Oui, lui-même.

JULIE.

Ah! j'en ſuis très-ravie.

VALERE.

C'eſt le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie.
Les gens de la Baronne ont ſur lui fait pleuvoir
Trente coups de bâton qu'il vient de recevoir.

JULIE,

La choſe eſt fort plaiſante!

Digitized by Google

VALERE.

Et j'ai la joie extrême
De l'avoir fait roſſer, ne l'ayant pu moi-même.
Je l'ai laiſſé la-bas, qui vous réjouiroit,
Par les diſcours qu'il tient, les grimaces qu'il fait.
C'eſt une choſe à voir que ſa mine burleſque:
Non, Calot n'a jamais rien fait de ſi groteſque.

JULIE.

Vous n'auriez pas, ſans moi, compoſé la chanſon.
Et vous m'avez, Monſieur, cette obligation.

VALERE.

De l'idée, il eſt vrai, je vous ſuis redevable;
Ma foi je ſouffrois trop d'être ſi raiſonnable.
La raiſon eſt un poids dont j'étois oppreſſé;
Graces à vos bontés, j'en ſuis débarraſſé.
Que je ſuis ſoulagé! La folie eſt mon centre;
Et dans mon élément il eſt tems que je rentre.

JULIE.

Ah! dans le bon chemin vous remettez le pié;
C'eſt le moyen, Monſieur, d'avoir mon amitié.
Mais Dulaurier s'approche.

VALERE.

Il a l'oreille baſſe.

JULIE.

Bon dieu! qu'il vient de faire une laide grimace!

Digitized by Google

SCENE III.

VALERE, JULIE, DULAURIER.

DULAURIER.

AH! je ſuis tout briſé. J'ai peine à faire un pas.

VALERE.

Tant de gloire l'accable. Il en gémit tout bas.

JULIE, *à Dulaurier.*

Le deſtin tôt ou tard couronne le mérite.
Vous voilà, pour le coup, je vous en félicite,
Auteur en bonne forme, & Poëte inſtallé:
De vingt coups de bâton on vous a regalé.
Il vous ſuffit, Monſieur, de ces marques brillantes;
Vous n'avez pas beſoin d'autres Lettres-Patentes.

VALERE.

Comme je dois, Monſieur, j'y prends part.

DULAURIER.

Finiſſez.
Sans être plaiſanté, morbleu! je ſouffre aſſez.
C'eſt un indigne tour que l'on vient de me faire;
Autant que de douleur j'en pleure de colere.
Ah! voilà le malheur, dans ce ſiécle maudit,
De s'être fait un nom, & d'avoir trop d'eſprit.
On vous charge d'abord des ſottiſes qu'un traître

Digitized by Google

Répand malignement, sans se faire connoître.
Vous avez beau crier : Messieurs, les vers sont plats;
Ils ne sont pas de moi ; l'on ne vous en croit pas.
De l'ouvrage bâtard vous passez pour le pere,
Et vous en recevez le douloureux salaire.

JULIE.

Pour les désavouer, les vers sont trop jolis.

VALERE.

Il est doux de se voir bâtonner à ce prix.

JULIE.

C'est un honneur qui rend votre gloire immortelle.

DULAURIER.

Oh ! d'un pareil honneur, vraiment, Mademoiselle,
Je me ferois passé. Mais, dans le fond du cœur,
J'en soupçonne, j'en sçais le véritable auteur.

VALERE.

C'est vous-même, Monsieur ; pourquoi vous en défendre ?

JULIE.

Adieu. Pour les chanter, je vais chercher Léandre,
Attendant que je fasse imprimer la chanson,
Avec vos qualités, Monsieur, & votre nom.
(*Elle sort.*)

VALERE.

Et moi j'en vais par-tout répandre des copies.

Digitized by Google

SCENE IV.

MÉLITE, DULAURIER.

MÉLITE.

QU'eſt-ce donc que ceci? Quelles étourderies!
Mais dans cette maiſon tout eſt bouleverſé!
Après l'affaire, après tout ce qui s'eſt paſſé,
Il paroît des couplets d'une inſolence extrême,
Où l'on prétend qu'Alcandre eſt maltraité lui-même;
Et c'eſt vous, vieux coquin, vous qui les avez faits?
A Léandre plutôt je le pardonnerois;
On pourroit de ſon âge excuſer l'imprudence:
Mais un vieux domeſtique avoir cette impudence!
A plus de ſoixante ans, avec des cheveux gris!
Aux petites Maiſons vous devez être mis.
Cette punition eſt pour vous une grace,
Et vous méritiez d'être aſſommé ſur la place.

DULAURIER.

Ce n'eſt pas moi, Madame, & l'on m'accuſe à tort.
Faut-il vous faire ici le ſerment le plus fort?
Que je ſois écraſé...

MÉLITE.

Taiſez-vous, miſérable;
Avec tous vos ſermens vous n'êtes pas croyable.

Digitized by Google

DULAURIER.

J'enrage. Encore un coup, ils ne ſont pas de moi.
Je puis en être cru, je ſuis de bonne foi.
Je n'ai jamais chanté que le Dieu de la Tonne,
Et je n'ai jamais fait de vers contre perſonne.
Madame, quoiqu'Auteur, j'ai de la probité,
Et même du bon-ſens, malgré la rareté.
J'abandonne l'eſprit, je renonce au génie;
Mais, vertubleu! l'honneur m'eſt plus cher que la vie:
Je l'ai bien fait paroître, & dans tout ſon quartier,
Pour un très-honnête homme, on connoît Dulaurier.
Si j'avois eu l'eſprit méchant & ſatyrique,
De Monſieur Liſimon ſerois-je Domeſtique?
M'eût-il, après vingt ans, fait une penſion?
Son fils me devroit-il ſon éducation?
A mon âge ſur-tout veut-on que je commence?
Ah! l'on verra dans peu briller mon innocence;
Et je mettrois au feu cette main que voilà,
Que Valere eſt l'Auteur de cette chanſon-là.

MÉLITE.

Ceſſez de m'étourdir de votre verbiage.
Sortez. Je ne veux pas vous ouïr davantage.

DULAURIER.

Soit. Je ſors; mais jamais je ne me dédirai.
C'eſt Valere ou Léandre, & je le prouverai.

SCENE V.

Digitized by Google

SCENE V.

MÉLITE, CLOÉ.

CLOÉ.

MAdame, en un inſtant, tout a changé de face;
Devant ſon protecteur Léandre a trouvé grace.
Il reconnoît ſa faute, & pour mieux l'effacer,
Monſieur Reiter & lui viennent de s'embraſſer;
Il s'eſt juſtifié des couplets qu'on publie,
Et ſa fortune enfin va ſe voir rétablie.

MÉLITE.

J'apprens cette nouvelle avec raviſſement.

CLOÉ.

J'en ſerois comme vous charmée en ce moment,
Si, dans le même tems, je ne venois d'apprendre,
Qu'au lieu d'être touché du retour de Léandre,
Valere eſt retombé dans ſa premiere erreur,
Et qu'il eſt des couplets le véritable Auteur.

MÉLITE.

Lui!

CLOÉ.

Par un ſort fatal, l'évènement nous prouve
Que l'un perd la raiſon, quand l'autre la retrouve;
On ne les voit jamais ſages en même tems.

Digitized by Google

MÉLITE.

Ils ne font en cela que suivre leurs penchans :
La nature en nos cœurs est toujours la plus forte,
Et quoique nous fassions, sa pente nous emporte ;
Nous revenons au point d'où nous étions partis,
Et l'art peut déguiser, non changer les esprits.

CLOÉ.

Ce qui m'irrite encor le plus contre Valere,
C'est qu'il m'ose, dit-on, mêler dans cette affaire ;
Non content d'avoir fait les couplets qu'il répand,
Et de s'en avouer l'Auteur présentement,
Il me met de moitié dans ses démarches folles,
Et dit que j'ai fait l'air, s'il a fait les paroles.
Je sçais qu'il n'a lâché ce trait qu'en badinant ;
Mais le monde malin peut le prendre autrement.

MÉLITE.

Il a tort.

CLOÉ.

C'est à moi qu'il faut que je m'en prenne,
Et c'est moins, après tout, sa faute que la mienne.
Dès qu'une femme écoute un jeune homme amoureux,
On sçait qu'elle s'expose à des retours fâcheux ;
Un ridicule sûr est le prix de son zèle,
Et les fautes qu'il fait rejaillissent sur elle.

MÉLITE.

Je conçois votre peine en cette occasion,

Digitized by Google

Ce qui fait à demi ma consolation,
C'est que Valere seul . . .,

CLOÉ.

Détrompez-vous, Madame :
S'il en est l'instrument, votre fille en est l'ame ;
Et si-tôt qu'il s'agit d'insulter la raison,
Elle marche à la tête, elle donne le ton.

MÉLITE.

Je m'en vais de ce pas m'informer de la chose,
Et je la punirai du trouble qu'elle cause.

SCENE VI.

CLOÉ *seule.*

Elle n'en fera rien, & je connois son cœur ;
Elle ne tiendra pas contre un mot de douceur.
Mais sa fille paroît, & j'apperçois Valere :
J'ai peine à contenir devant lui ma colere.

SCENE VII.

CLOÉ, JULIE, VALERE.

CLOÉ.

Vos procédés, Monsieur, sont tout-à-fait galans,

Digitized by Google

Et l'on ma fait de vous des récits fort charmans :
En jolis traits d'eſprit, votre génie abonde ;
Vous me faites l'honneur de dire dans le monde,
Qu'avec vous de concert j'ai fait l'air des couplets
Qui déchirent Alcandre & que vous avez faits.
Pour vous remercier je manque d'éloquence,
Et vous pouvez compter ſur ma reconnoiſſance.

VALERE.

Tout ce que j'en ai dit étoit pour badiner,
Vous aurez la bonté de me le pardonner.

CLOÉ.

Non, Monſieur ; ces traits-là paſſent la raillerie.

JULIE, *à part.*

S'ils pouvoient ſe brouiller, que je ſerois ravie !

VALERE.

Je n'aurois jamais cru qu'un mot dit en paſſant,
Eût été pris par vous ſi ſérieuſement.

JULIE.

Au lieu de m'en fâcher je rirois de la choſe.

CLOÉ.

Vous devez l'applaudir, vous en êtes la cauſe.

VALERE.

D'adoucir ce courroux n'eſt-il aucun moyen ?
Parlez, pour réuſſir que faut-il faire ?

CLOÉ.

Rien.
Après de tels écarts, je n'ai qu'un mot à dire,
Et je prens le parti que la raiſon m'inſpire :

Digitized by Google

Vous voilà replongé dans votre égarement,
Je ne dois plus pour vous avoir d'attachement.
Mon cœur ceſſe d'aimer qui ceſſe d'être ſage,
Et vous pouvez ailleurs adreſſer votre hommage,

JULIE, *bas à Valere.*

Je la prendrois au mot.

VALERE.

C'eſt un malheur pour moi,
Et je ſens votre perte autant que je le dois:
Mais mon eſprit enfin ne convient pas au vôtre,
Et l'on doit, pour s'aimer, être fait l'un pour l'autre.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, VALERE, CLOÉ, JULIE.

LÉANDRE, *à Julie.*

J'Ai de ma faute enfin obtenu le pardon,
Et je ſuis éclairé de toute ma raiſon.
Revenu pour toujours des erreurs imprudentes
Où m'avoit engagé vos graces ſéduiſantes,
Il ne manque plus rien à ma félicité,
Que de vous voir ſenſible à la même clarté.
Imitez-moi, ſuivez l'avis que je vous donne;
Vous avez inſulté Madame la Baronne,
Il faut aller chez elle, il faut vous excuſer.

Digitized by Google

JULIE.

Vous vous moquez de moi de me le propoſer!

LÉANDRE.

Vous la déſarmerez par cette politeſſe,
Je le ſçais.

JULIE.

Je n'aurai jamais cette baſſeſſe.

LÉANDRE.

Pour calmer vos eſprits, Madame vous dira....

JULIE.

Oh! Madame dira tout ce qu'il lui plaira.

CLOÉ.

C'eſt pourtant un conſeil....

JULIE.

Que vous trouvez très-ſage.

CLOÉ.

Oui.

JULIE.

Cela me ſuffit pour n'en pas faire uſage.

LÉANDRE.

Mon exemple du moins devroit vous y porter.

JULIE.

Je me garderai bien, Monſieur, de l'imiter.

LÉANDRE.

Gagnez cela ſur vous.

JULIE.

Il ne m'eſt pas poſſible;
Je ſens pour cette femme une haine invincible.
La propoſition me met ſeule en courroux.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Mais....

JULIE.

Ne m'en parlez plus, ou je romps avec vous.

LÉANDRE.

Penſez-y.

JULIE.

Penſez-y vous-même.

LÉANDRE.

La prudence....

JULIE.

Oh! Puiſque vous pouſſez à bout ma patience,
Puiſque vous reprenez vos premieres façons,
Et que vous profitez ſi mal de mes leçons,
Je retire mon cœur, & je vous rends le vôtre:
Allez porter, Monſieur, vos chagrins à quelqu'autre.
Nous ne ſommes plus faits pour nous entretenir,
Et votre ſombre humeur ne peut me convenir.
J'aime un Amant qui ſçait & m'amuſer & rire,
Et non pas un cenſeur qui vient me contredire.

VALERE, *à Léandre.*

Nous voilà, pour le coup, congédiés tous deux.
Si ces Dames vouloient, nous pourrions beaucoup mieux
Aſſortir nos humeurs, ſuivre la ſympathie;
Je ſens déja voler tout mon cœur vers Julie,
Le Ciel nous a formés tous deux pour être unis.

Digitized by Google

JULIE.

Oui, vous avez raiſon. Nous nous étions mépris.
(*A Léandre & à Cloé.*)
Liez auſſi vos cœurs, la partie eſt égale.
Vous pourrez faire enſemble un traité de morale.

LÉANDRE.

Vous prévenez mon choix, & ne pouviez, ſur-tout,
Me donner un conſeil qui fût plus de mon goût :
La raiſon, de vos fers, dégage enfin mon ame ;
(*Montrant Cloé.*)
Elle tourne mes vœux du côté de Madame.
A force de ſageſſe, & de ſoins & d'ardeur.
Je prétens mériter ſon eſtime & ſon cœur.
Heureux ſi du Public attirant l'indulgence,
J'effaçois tous les traits de mon impertinence,
Et que mon repentir, en ces mêmes momens,
Arrachât de ſes mains des applaudiſſemens.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE BADINAGE.

Digitized by Google

guyot de Merville, Michel

LES IMPROMPTUS DE L'AMOUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS.

Digitized by Google

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

GERONTE.

DORANTE, fils de Géronte.

LEANDRE, neveu de Géronte.

ORPHISE, } Filles de Madame Argante.
LEONOR, }

ARLEQUIN.

LISETTE, Suivante des filles de Madame Argante.

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon de Madame Argante.

Digitized by Google

LES IMPROMPTUS DE L'AMOUR, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

JE te ſuivrai par tout.

LISETTE.

Par tout je te fuirai.

ARLEQUIN.

Un mot, je t'en conjure, & je te laiſſerai.

Digitized by Google

Attens.

LISETTE.

Voilà l'appas dont toujours tu me leures :
Mais qu'en arrive-t'il ? Tu parles, tu demeures ;
Et moi-même, oubliant les sermens que j'ai faits,
Je reste, je t'écoute, & nous faisons la paix.
Oh, pour cette fois-ci, je veux être en colere,
Et de tes sots rapports te payer le salaire.
Adieu.

ARLEQUIN.

Rien qu'un mot.

LISETTE.

Point.

ARLEQUIN.

Mon cœur ! M'amour !

LISETTE.

Chansons.

ARLEQUIN.

Tu ne m'aimes donc plus ?

LISETTE.

Non.

ARLEQUIN *pleurant.*

Haye.

LISETTE.

Hem ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Tes façons
Me cauſent ... tout-à-coup ... une douleur ſi forte,
Que ... l'on ne traite point un amant de la ſorte.

LISETTE *à part.*

De quoi s'aviſe-t'il de pleurer ? Le coquin !
Me voilà priſe encore. Ah !

ARLEQUIN.

Liſette ?

LISETTE.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Le grand mal qu'une fille polie
Salue un Cavalier qui, la trouvant jolie,
L'a d'une révérence honorée en paſſant !

ARLEQUIN.

Je l'ai dit comme un fait auſſi très-innocent.

LISETTE.

Hé, ne connois-tu pas la haine extravagante
Qu'a pour les jeunes-gens notre Madame Argante,
Qui prétend qu'une fille, à l'âge de vingt ans,
Se prive tout-à-fait de l'uſage des ſens,

Digitized by Google

Et cherche les plaiſirs de l'aimable Jeuneſſe
Dans le ſein engourdi de la triſte Vieilleſſe ?

ARLEQUIN.

Mais ſon dernier époux étoit jeune.

LISETTE.

Et voilà
D'où vient le mal. Le coup part de cet époux-là.
Veuve à trente & un ans d'un mari de ſoixante,
Lorſqu'elle prit le jeune, elle en avoit quarante ;
Si bien qu'elle eut ſon tour, & fut, pour le dernier,
Tout ce qu'avoit été pour elle le premier.
Tel fut ſon ſort ; tel eſt d'ordinaire le nôtre :
On paye à l'un le mal que l'on a fait à l'autre.

ARLEQUIN.

Et mais, elle devoit (& c'eût été bien mieux)
Commencer par le jeune, & finir par le vieux.

LISETTE.

Tai-toi. J'entens du bruit.

ARLEQUIN.

Malepeſte ! C'eſt elle.

Digitized by Google

SCENE II.

Madame ARGANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

Madame ARGANTE.

MEs enfans, dans la Ville une affaire m'appelle;
Gardez bien la maiſon, & mes filles ſurtout.
Ayez ſoin d'avoir l'œil & l'oreille par tout.
C'eſt principalement à toi que je m'adreſſe,
Liſette.

LISETTE.

Vous ſavez mon zele & mon adreſſe:
Je vous les garantis, Madame, entre des mains
Qui ne les meneront que par de bons chemins.

Madame ARGANTE.

A merveille. Il viendra, pour cette même affaire,
Un ancien ami que j'attens de Méziere,
Et qui, ſuivant l'avis que j'ai reçû de lui,
Doit à Paris, ſans faute, arriver aujourd'hui.

LISETTE.

Un homme âgé, ſans doute?

Madame ARGANTE.

Agé comme....

Digitized by Google

LISETTE.

Hé bien, comme ?..

Madame ARGANTE.

Comme moi tout au plus.

ARLEQUIN.

Oh ! C'eſt donc un jeune homme.

LISETTE.

Si vos filles, pourtant, veulent le recevoir,
Je ne cours point de riſque à le leur faire voir ?

Madame ARGANTE.

Non ; & je leur ai dit d'honorer ſa viſite
De l'accueil gracieux que je ſai qu'il mérite.

LISETTE.

Vous avez fort bien fait, Madame. Ses pareils
Ne peuvent leur donner que d'excellens conſeils.
La Jeuneſſe toujours profite à les entendre.

Madame ARGANTE.

Si je tarde, qu'il ait la bonté de m'attendre.

Digitized by Google

SCENE III.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

JE vois bien que, malgré mes résolutions,
Il faudra qu'à la fin nous nous raccommodions.
Mais puis-je me fier à toi ?

ARLEQUIN.

Comme à toi-même.

LISETTE.

Il s'agit d'un secret d'une importance extrême ;
Et, si tu me trahis, je jure & te promets
Qu'avec toi sur le champ je romprai pour jamais.

ARLEQUIN.

Soit.

LISETTE.

Léonor t'en veut ; & je vais à ton zèle
Fournir le vrai moyen d'avoir ta grace d'elle.

ARLEQUIN.

Tant mieux,

LISETTE.

Ce Cavalier dont la civilité....

Digitized by Google

ARLEQUIN.

J'entens.

LISETTE.

C'eſt ſon amant.

ARLEQUIN.

Je m'en étois douté;
Et j'ai toujours bien vû, quelque choſe qu'on diſe,
Qu'elle étoit plus adroite & plus fine qu'Orphiſe.
Voilà donc en tout point mon ſoupçon éclairci.

LISETTE.

Orphiſe? Mais Orphiſe a ſon amant auſſi.

ARLEQUIN.

Elle?

LISETTE.

Certainement.

ARLEQUIN.

Je veux qu'on m'extermine;
Si je juge jamais d'une fille à la mine.

LISETTE.

Voyez le beau ſujet d'un tel étonnement!
Le nigaud!

ARLEQUIN.

Je m'y perds! Par quel enchantement
Ont-elles, dans la gêne où les retient leur mere,
Trouvé l'occaſion, & d'aimer, & de plaire?

Digitized by Google

LISETTE.

Pour plaire & pour aimer, il ne faut que des yeux.
On a beau faire, il eſt des momens & des lieux,
Où, trompant en ſecret l'Argus le plus ſauvage,
Un coup d'œil échappé venge notre eſclavage;
Et, pour quiconque alors n'a que ce ſeul ſecours,
Les regards vont ſouvent plus loin que les diſcours.

ARLEQUIN.

Se voir, ſans que jamais on s'entretienne enſemble,
Cela fait un commerce ennuyeux, ce me ſemble.

LISETTE.

Encore un coup, veux-tu mériter ton pardon?

ARLEQUIN.

Arlequin ſous tes loix ſe met à l'abandon.

LISETTE.

Quelque péril qu'en ſoi porte mon entrepriſe,
Une réflexion la preſſe & l'autoriſe.
Va, fais venir Dorante & Léandre; cours. Tien,
Voici dans ce papier leurs adreſſes.

ARLEQUIN.

Fort bien.

Adieu.

LISETTE.

Dépêche-toi.

Digitized by Google

ARLEQUIN *revenant.*

Mais si Madame Argante...

LISETTE.

Va-t'en.

ARLEQUIN *revenant encore.*

Qu'est-ce que c'est que Léandre & Dorante?

LISETTE.

Ce sont nos amoureux.

ARLEQUIN.

Ah!

LISETTE.

Ne perds point de tems.
Dis-leur qu'ils viennent vîte, & que je les attens.

SCENE IV.

LISETTE.

QUel intérêt pressant, quelle importante affaire
L'oblige de sortir contre son ordinaire?
Et quel est ce vieillard qui nous arrive encor?
Veut-elle marier Orphise, ou Léonor?
En ce cas, il est bon que contre cet orage
L'aspect de leurs amans ranime leur courage.

Digitized by Google

N'allons point cependant prévenir leurs chagrins,
En leur ouvrant les yeux sur le mal que je crains.
Je les vois. Livrons-les à la joie imprévûe,
Que doit leur inspirer une telle entrevûe.

SCENE V.

ORPHISE, LEONOR, LISETTE.

LEONOR.

VOus allez voir, ma sœur.

ORPHISE.

Lisette, juge-nous.

LEONOR.

Je m'en rapporte à toi.

LISETTE.

Comment donc! Qu'avez-vous?
Quelle est votre dispute, & sur quoi roule-t'elle?

ORPHISE.

Sur un point capital.

LEONOR.

C'est une bagatelle.

ORPHISE.

Bagatelle, ma sœur!

Digitized by Google

LISETTE.

Bagatelle en effet,
Dès qu'on n'eſt pas d'accord ſur la valeur du fait.

ORPHISE.

De notre démêlé voici quelle eſt la cauſe.

LEONOR.

Je vais au naturel te raconter la choſe.

LISETTE.

Fort bien !

ORPHISE.

Léonor veut...

LEONOR.

Orphiſe ne veut pas...

LISETTE.

Oh ! Vous avez raiſon toutes deux en ce cas.

ORPHISE.

Je me tais : l'indulgence eſt dûe à la Jeuneſſe.

LEONOR.

Je ne dis mot : uſez de votre droit d'aîneſſe.

ORPHISE.

Dites.

LEONOR.

Dites vous-même.

LISETTE *à part.*

Elles vont quereller ;

Digitized by Google

Pour parler à la fois, ou pour ne point parler.
Hé bien ?

ORPHISE.

Léonor veut...

LEONOR *à part.*

J'enrage de me taire.

ORPHISE.

Que, mettant à profit l'absence de ma mere,
Tu fasses avertir nos Amans, & qu'ici,
Ils viennent nous trouver.

LEONOR.

Mes raisons, les voici.

LISETTE.

Je les sais.

LEONOR.

Après tout, je suis prête à souscrire
Aux loix que pour Dorante il lui plaît de prescrire ;
Et ce n'est pas à moi de la gêner en rien.
Laisse-là son Amant, & fai venir le mien.

LISETTE.

Je ne le ferai point.

ORPHISE.

Là.

LEONOR.

Pourquoi donc, Lisette ?

Digitized by Google

LISETTE.

Pourquoi ? Je ne le puis ; la chose est déja faite.

LEONOR.

Bon.

ORPHISE.

Léandre viendra ?

LISETTE.

Sans doute, & qui plus est,
Dorante aussi.

ORPHISE.

Non pas, Lisette, s'il vous plaît.

LEONOR.

Vous le verrez, ma sœur. J'en suis vraiment ravie.

ORPHISE.

Je ne veux point le voir.

LEONOR *bas à Lisette.*

Elle en brûle d'envie.

ORPHISE.

Renvoyez-le, s'il vient ; je vous en avertis,
Lisette. Vous prenez de terribles partis.
A quoi m'exposez-vous ! Quelle est votre imprudence !
Osez-vous abuser de notre confidence ?
Qu'il s'en retourne, & moi, jusques à son départ,
Je vais dès ce moment m'enfermer quelque part.

LEONOR.

Digitized by Google

LEONOR.

Va, va, laiſſe-la dire; acheve ton ouvrage,
Et moi je te répons en tout de ſon ſuffrage.

(*Elles ſortent.*)

SCENE VI.

LISETTE.

JE n'ai pas là-deſſus beſoin de caution;
Et la néceſſité, l'amour, l'occaſion
Combattent contre Orphiſe en faveur de Dorante.
Notre ſexe eſt un peu d'humeur contrariante...
Mais Dorante paroît.

SCENE VII.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

LIſette, tu me vois
Tranſporté de ſurpriſe & de joie à la fois.

Digitized by Google

Dois-je croire un bonheur où je n'osois prétendre ?
Quoi, je puis sans contrainte & la voir & l'entendre !

LISETTE.

Je ne sais.

DORANTE.

Tu ne sais !

LISETTE.

A parler franchement ;
Je vous ai fait venir sans son consentement.
Elle en paroît fachée, & je crains qu'un caprice . . .

DORANTE.

Je saurai reconnoître un si rare service.
Mais viens, introdui-moi.

LISETTE.

Patience, restez.
Je veux auparavant savoir ses volontés.

SCENE VIII.

DORANTE, ET LEANDRE *ensuite.*

DORANTE.

Ciel ! Négligeroit-elle un moment favorable,
Dont la perte sera peut-être irréparable ?

Digitized by Google

Et jusques dans ces lieux n'ai-je porté mes pas,
Que pour être assuré qu'elle ne m'aime pas ? . . .
Mais que vois-je ? Léandre !

LEANDRE.

Est-ce un rêve ? Dorante !

DORANTE.

Di-moi, que cherches-tu dans la maison d'Argante ?

LEANDRE.

Et qu'y viens-tu chercher ?

DORANTE.

Rien, & toi ?

LEANDRE.

Rien non plus.

DORANTE.

Tu ments.

LEANDRE.

Tu ments aussi.

DORANTE.

C'est selon. Au surplus,
J'ai quelque chose à dire à certaine soubrette.

LEANDRE.

Lisette ? J'ai de même à parler à Lisette.

DORANTE.

M'y voilà : c'est l'Amour qui te conduit ici.

Digitized by Google

LEANDRE.

Et j'y ſuis : c'eſt l'Amour qui t'y conduit auſſi.

DORANTE.

Il eſt vrai.

LEANDRE.

Tu l'as dit.

DORANTE.

Et quelle eſt ta Maîtreſſe ?

LEANDRE.

Son nom m'eſt inconnu. L'objet de ta tendreſſe,
Ne ſais-tu pas comment on l'appelle ?

DORANTE.

Moi ? Non.
Elle m'écrit pourtant, mais ſans mettre ſon nom.

LEANDRE.

Nous éprouvons tous deux une même avanture.
Ma Maîtreſſe m'écrit auſſi ſans ſignature.

DORANTE.

Triſte conformité ! Rapport vraiment fatal !
Mon ami, n'es-tu point par hazard mon rival ?

LEANDRE.

Pourquoi ? Madame Argante a deux filles, & j'aime
La plus belle des deux.

DORANTE.

Juſtement, c'eſt la même.

Digitized by Google

C'eſt la plus belle auſſi que j'adore.

LEANDRE.

Tai toi.

Les voici ; nous verrons.

DORANTE.

La premiere eſt à moi.

LEANDRE.

Diſſipe tes frayeurs ; la ſeconde eſt la mienne.

DORANTE *à part.*

Quel homme ! A ma Maîtreſſe il compare la ſienne.

SCENE IX.

DORANTE, LEANDRE, ORPHISE, LEONOR.

DORANTE *à Orphiſe.*

JE ſuis, Mademoiſelle, au comble de mes vœux,
Si ſans vous offenſer je parois à vos yeux,
Et ſi vous agréez de ma bouche un hommage,
Dont ma main n'a tracé que la plus foible image.

ORPHISE.

Venir ſans mon aveu ! Votre amour m'eſt ſuſpect,
Dès qu'il eſt ſoutenu de ſi peu de reſpect.

Digitized by Google

LEANDRE *à Leonor.*

J'oſe attendre de vous un accueil moins ſévere.

LEONOR.

J'en pourrois dire autant ; mais je ſuis plus ſincere.

ORPHISE.

Léonor, ménagez votre ſincerité.

LEONOR.

Orphiſe, affectez donc moins de ſéverité.

LEANDRE.

Que mon ſort eſt heureux !

DORANTE.

Quoi ! trop charmante Orphiſe ;
Se peut-il qu'avec moi votre cœur ſe déguiſe ?
Ou bien abuſiez-vous de ma crédulité,
Quand de quelque retour vos lettres m'ont flatté ?

ORPHISE.

Mes lettres ?

DORANTE.

Je vous dis des choſes poſitives.

ORPHISE.

Elles ſont donc, Monſieur, bien ſignificatives ?

DORANTE.

Ah ! Je n'ai point l'orgueil, quelque ſoit mon bonheur,
D'en rapporter des traits qui me font tant d'honneur.

Digitized by Google

LEANDRE.

Une Belle en dit plus qu'elle ne ſemble en dire,
Dès qu'à celui qui l'aime elle veut bien écrire.

ORPHISE.

Sur ce point quelquefois on ſe peut abuſer.

LEONOR *à Dorante.*

Ma ſœur vous écrivoit, Monſieur, pour s'amuſer.

ORPHISE.

Léonor à railler trouve un plaiſir extrême.

LEONOR *à Dorante.*

Ne vous allarmez point; je ſais qu'elle vous aime.

ORPHISE.

Oui, je l'aime, je l'aime. Oh, c'eſt un fait conſtant.
Ma ſœur vous en répond, Monſieur; ſoyez content.

DORANTE.

Non, je ne le ſuis point, ſi votre propre bouche
N'aſſure à mon amour le ſeul bien qui me touche.
Par mon pere, il eſt vrai, mon pouvoir eſt borné;
Mais mon choix eſt trop beau pour être condamné.

LEANDRE *à Léonor.*

Pour la déterminer en faveur de Dorante,
Qu'à faire mon bonheur votre bonté conſente.
Mon pere ne vit plus. Je ſuis maître de moi,
Et je puis à mon gré diſpoſer de ma foi.

Digitized by Google

LEONOR.

Ma mere contre nous pourra tout entreprendre ;
Mais je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre.

DORANTE.

Daignez donc, belle Orphiſe, imiter votre ſœur.

LEANDRE.

Pour combler mon eſpoir, joignez-y la douceur
De voir par cet accord d'une flamme commune
Le deſtin d'un ami conforme à ma fortune,
Et de ce double hymen les favorables nœuds
Raffermir ceux du ſang qui nous unit tous deux.

ORPHISE.

Quoi ! Vous êtes parens ?

DORANTE.

Et de fort près. Son pere,
Mort depuis quelques mois, du mien étoit le frere.
Mais l'amitié nous joint plus que la parenté,
Dont le titre ſouvent eſt ſi peu reſpecté.

Digitized by Google

SCENE X.

DORANTE, LEANDRE, ORPHISE, LEONOR, ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

AH! Meſſieurs, ſerviteur. En verité, Liſette;
Vous n'y penſez pas.

LISETTE.

Quoi! Quelle faute ai-je fait?

ARLEQUIN.

J'avois laiſſé la porte entr'ouverte en ſortant,
De peur que ces Meſſieurs n'allaſſent en heurtant
Se faire remarquer de notre voiſinage,
Et nous cauſer après quelque remuménage:
Mais il falloit ſur eux la refermer d'abord.

LISETTE.

Le plaiſant contrôleur!

LEONOR.

On frappe!

ARLEQUIN.

Avois-je tort?

Digitized by Google

ORPHISE.

Cours, Liſette, & va voir qui c'eſt par la fenêtre.

(*Liſette ſort.*)

ARLEQUIN.

Sans mes ſoins on alloit nous ſurprendre peut-être.

LEONOR *à Léandre.*

Ce contre-temps m'intrigue un peu.

LEANDRE.

Raſſurez-vous.

ORPHISE *à Dorante.*

Je crains quelque embarras.

DORANTE.

Repoſez-vous ſur nous.

LISETTE *rentrant.*

Tout eſt perdu, Meſſieurs, & c'eſt Madame Argante.

LEONOR.

Hélas !

LEANDRE.

Que faire ?

ORPHISE.

O ciel !

ARLEQUIN *à Liſette.*

Madame l'intriguante,

Tirez-nous de ce pas.

Digitized by Google

LEONOR.

Quel prétexte chercher ?

ORPHISE.

Quel parti prendre ?

LISETTE.

On frappe encore.

LEANDRE.

Où nous cacher ?

DORANTE, *qui a rêvé pendant ce tems-là.*

Enfin, je l'ai trouvé.

LEONOR.

Quoi ?

ORPHISE.

Que voulez-vous dire ?

LEANDRE.

Parle.

DORANTE.

Votre embarras ceſſe, & je vous en tire.
Arlequin, cours ouvrir la porte.

ARLEQUIN.

Quelque ſot !

DORANTE.

Ne crain rien.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur...

Digitized by Google

DORANTE.

Va donc, & ne dis mot.

ARLEQUIN.

Allons.

SCENE XI.

DORANTE, LEANDRE, ORPHISE, LEONOR, LISETTE.

DORANTE.

Secondez-moi, vous tous, & tenez ferme.
Que dans ce cabinet Leandre ſe renferme,
Comme ſi dans ces lieux je l'avois pourſuivi;
Et je ſors.

LISETTE.

Juſtement.

LEANDRE.

J'entens.

LISETTE *à Léandre.*

Vîte, entrez-y.

DORANTE *à Orphiſe.*

Me laiſſez-vous partir ſans la moindre aſſûrance?

Digitized by Google

ORPHISE.

Vous pouvez ſur mon cœur fonder votre eſperance.

LEONOR *à Dorante.*

On vient ; ſongez à vous.

DORANTE *mettant l'épée à la main.*

Ceſſez de vous troubler.

SCENE XII.

Madame ARGANTE, DORANTE, LEANDRE *caché*, ORPHISE, LEONOR, ARLEQUIN, LISETTE.

Madame ARGANTE *à Arlequin.*

REpons-moi donc, pendart ; qu'as-tu ? Veux-tu parler ?

DORANTE.

Non, non, n'eſpérez pas de lui ſauver la vie.

Madame ARGANTE.

Que vois-je !

DORANTE.

Dans ſon ſang ma fureur aſſouvie...

Madame ARGANTE.

Monſieur...

Digitized by Google

DORANTE.

Me vengera de ſes brutalités...

Madame ARGANTE.

Monſieur...

DORANTE.

Et du ſecours qu'en vain vous lui prêtez.

(*Il ſort.*)

SCENE XIII.

Madame ARGANTE, LEANDRE *caché*, ORPHISE, LEONOR, ARLEQUIN, LISETTE.

Madame ARGANTE.

JE tremble de frayeur. Quelle avanture horrible!

LISETTE.

Nous avons eu, Madame, une allarme terrible.

ORPHISE.

Je ne ſais où j'en ſuis.

LEONOR.

Ah! J'en mourrai, je crois.

ARLEQUIN.

Voilà ce qui m'ôtoit l'uſage de la voix.

Digitized by Google

Madame ARGANTE.

Mais ce vacarme, enfin, que je ne puis comprendre,
D'où vient-il ?

LISETTE.

Ecoutez ; mais laiſſez-moi reprendre
Mon haleine & mes ſens.... Comme la peur abat !
Haye.

ARLEQUIN *à Madame Argante.*

Ouf ! Tâtez un peu comme le cœur me bat.

LISETTE.

J'étois dans notre cour, quand ſoudain dans la rue
J'entens du bruit. Je ſuis à la porte accourue.
De grace, pardonnez ma curioſité.
Je l'ouvre. A mes regards alors s'eſt préſenté
Un jeune homme fuyant l'homme armé d'une épée.
A cet aſpect, de crainte & de pitié frappée,
Je tombe. Je le vois entrer & s'eſquiver.
L'autre le ſuit, le cherche, & ſort ſans le trouver.

Madame ARGANTE.

Quel bonheur, mes enfans ! Voyons. Où peut-il être ?

ORPHISE.

Nous en avons eu ſoin.

LEONOR.

Vous l'allez voir paroître.
Ouvre le cabinet, Liſette ; il eſt dedans.

Digitized by Google

Madame ARGANTE.

Et toi, cours, Arlequin, de crainte d'accidens,
Voir si l'autre eſt dehors; & ferme bien la porte.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien dit. (*Il ſort.*)

SCENE XIV.

Madame ARGANTE, LEANDRE, ORPHISE, LEONOR, LISETTE.

LISETTE *à Léandre.*

MOnſieur, ſortez.

LEANDRE *dans le cabinet.*

Moi! Que je ſorte?

LISETTE.

N'appréhendez plus rien; le péril eſt paſſé.

LEANDRE *contrefaiſant le niais.*

Je chancelle en marchant; & j'ai le cœur glacé.

LISETTE.

Que le calme, à la fin, renaiſſe dans votre ame.

LEONOR.

Monſieur, voila ma mere.

LEANDRE.

Digitized by Google

LEANDRE.

En vérité, Madame,
Sans cette maiſon-ci, j'étois mort tout-à-fait.

Madame ARGANTE.

Vous l'êtes à moitié, pour le moins.

LEANDRE.

En effet.
Ah, le maudit Pays! Et quelle perfidie!

Madame ARGANTE.

Vous êtes étranger?

LEANDRE.

Et oui, de Picardie.

ORPHISE.

Arrivé depuis peu?

LEANDRE.

Depuis deux ou trois jours:
Et déja l'on m'a fait cinquante mauvais tours.

LISETTE.

Je le crois.

LEONOR.

Ce dernier eſt ſans doute le pire.

Madame ARGANTE.

Quel en eſt le ſujet?

LEANDRE.

Je m'en vais vous le dire,

Digitized by Google

Paris étant un lieu que je ne connois pas,
Ce que j'y vois par tout, m'arrête à chaque pas.
J'étois sur le Pont-neuf, sans penser à me battre,
Regardant le cheval que monte Henri Quatre,
Quand ce vilain bretteur, qui vient de nous quitter,
Près de moi doucement est venu se poster,
Tenant sa canne en l'air sur l'épaule abattue;
Et, prenant le moment que j'ai sur la statue
L'esprit tendu, l'œil fixe & les regards bornés,
Il l'abaisse, & le bout m'en tombe sur le nez.

Madame ARGANTE.

L'insolent!

ORPHISE.

Le brutal!

LEONOR.

Que le Ciel l'en punisse.

LISETTE.

Pourquoi? Peut-être aussi l'a-t'il fait sans malice.

LEANDRE.

Oh que non. Là-dessus grand bruit. Coquin! Tout beau,
Sot. Je lui prens sa canne, & la jette dans l'eau.
Il me donne un soufflet, je le lui rens; & zeste,
L'épée à la main. Point. Il la tire. La peste!
Je n'avois garde, moi. Je vous le plante là.

Digitized by Google

Je fuis, il me pourſuit ; je vole ; & me voilà.

Madame ARGANTE.

Vous vous êtes fort bien tiré de cette affaire.

LEANDRE.

Mais, au ſurplus, je rêve, & je ne ſais que faire,
Madame. Dans la rue il m'attendra, je croi ;
Et ſi je ſors de jour, hélas ! c'eſt fait de moi.

ORPHISE.

Cela pourroit bien être ; & ce ſeroit dommage,
Madame. Il me paroît, & ſi bon, & ſi ſage.

LEONOR.

Ayez pitié de lui, ma mere ; car, s'il ſort ;
Peut-être ſerez-vous la cauſe de ſa mort.

Madame ARGANTE.

Ne craignez point, Monſieur, que rendant inutile
Le bonheur d'avoir eu ma maiſon pour azile,
Je détruiſe un bienfait qui m'eſt ſi glorieux.
Vous pouvez juſqu'au ſoir demeurer en ces lieux.

LEANDRE.

Vous me donnez la vie, & me ſervez de mere.
Mais permettez encor que j'écrive à mon pere ;
Et qu'il puiſſe venir, pour me tirer d'ici.

Madame ARGANTE.

J'y conſens. Qu'on appelle Arlequin.

Digitized by Google

LISETTE.

Le voici.

SCENE XV.

Madame ARGANTE, LEANDRE, ORPHISE, LEONOR, ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

Tout va bien; & j'ai vû notre homme dans la rue
Eſſuyant ſon épée encore toute nue;
(C'eſt un Gaſcon, ſans doute,) & puis bien proprement
Il l'a dans le foureau remiſe, heureuſement.

LISETTE.

Qu'elle y reſte.

ARLEQUIN.

Et s'y rouille à jamais.

LEANDRE.

Je reſpire.

Madame ARGANTE.

Liſette, donne-lui ce qu'il faut pour écrire.
Mais de ſes yeux, au moins, écarte mes papiers.

Digitized by Google

LISETTE.

Suffit. Venez : & toi, ſui-nous.

ARLEQUIN.

Très-volontiers.

SCENE XVI.

Madame ARGANTE, ORPHISE, LEONOR.

Madame ARGANTE.

ORphiſe, il eſt venu ce tems, où ma tendreſſe
Va te payer enfin le prix de ta ſageſſe.
Mes deſirs ſont remplis, & tu touches au port.
Je veux te marier.

ORPHISE.

De vous dépend mon ſort.

Madame ARGANTE.

Celui qu'un heureux choix pour époux te deſtine,
N'eſt point de ces maris qu'une humeur libertine,
Funeſte fruit d'un âge où regnent les deſirs,
Promene inceſſamment de plaiſirs en plaiſirs;
Et qui, de leur raiſon étouffant le murmure,
Se font gloire du vice, & bravent la cenſure :

Digitized by Google

Tandis que leur moitié, dont le foible pouvoir
Vainement les rappelle aux loix de leur devoir,
Voyant ſes droits trahis & ſa flamme offenſée,
Gémit de ſa vertu ſi mal récompenſée....
Non, c'eſt un homme fait, ſage, plein de bon ſens,
Autant qu'on le doit être à cinquante-cinq ans.

ORPHISE.

Quel âge! Quel mari! Juſte Ciel, je t'implore.

Madame ARGANTE.

Celui dont il s'agit ne les a pas encore.

LEONOR.

Peut-être s'en faut-il quelques mois.

Madame ARGANTE.

Doucement.

LEONOR *à part.*

La plaiſante union!

Madame ARGANTE

Plaît-il?

LEONOR.

Quoi! Franchement,
Vous voulez, au mépris de l'uſage ordinaire,
Lui donner un époux preſque ſexagénaire?

Madame ARGANTE.

Taiſez-vous.... Ce projet ſur la raiſon fondé,
De ton propre interêt eſt d'ailleurs ſecondé;

Digitized by Google

Puiſqu'il vient, en un mot, d'hériter de ſon frere,
Plus de vingt mille écus que lui devoit ton pere.
A mes attentions lui-même il a ſouſcrit;
Et voici là-deſſus la lettre qu'il m'écrit.

» MADAME,

Dans la peine que vous cauſent les vingt mille écus que vous devez à la ſucceſſion de mon frere, le mariage d'une de vos filles avec ſon héritier, eſt un expédient admirable. Je l'approuve. Je pars; & j'irai, de demain en huit jours ſans faute, prendre avec vous, à cet égard, les arrangemens les plus propres à vous mettre l'eſprit en repos.

Tu vois par ce détail, que, pour ſortir d'affaire,
L'union concertée eſt juſte & néceſſaire.
Par ce moyen j'éteins la dette entierement,
Ou j'en reculerai du moins le payement.

ORPHISE.

Je comprens vos raiſons, Madame, & je les goûte;
Et ce projet pour nous eſt utile ſans doute.
Mais, puiſque vous mêlez ici mes intérêts,
J'en ai qui, dans le fond, me touchent de plus près;
Le repos de mes jours, le bonheur de ma vie.
Je ſuis, par la Nature, à vos loix aſſervie;

Digitized by Google

Et plus encor, malgré les droits qu'elle a sur nous,
Par ma reconnoissance & mon amour pour vous;
Voilà tout le devoir que mon état m'impose,
Je ne le trahis point, non; & si je m'oppose
Au sort où vos rigueurs veulent me condamner,
C'est que je ne saurois jamais m'imaginer,
Que l'accomplissement d'un devoir légitime
Exige, pour tout prix, qu'on en soit la victime,
Ni qu'il vous autorise à rendre infortunés,
Et l'état, & le jour que vous m'avez donnés.

Madame ARGANTE.

Quoi! Ne voulez-vous pas l'épouser?

ORPHISE.

Non, ma mere.

Madame ARGANTE.

Comment?

LEONOR.

Ni moi non plus.

Madame ARGANTE.

Vous plaît-il de vous taire?...
Mais tu ne l'as pas vû. C'est en vain t'allarmer.

LEONOR.

Faut-il voir un vieillard, pour ne le point aimer?

Madame ARGANTE.

Encor?

Digitized by Google

LEONOR.

Je réfléchis toute ſeule.

ORPHISE.

Madame,
Quoiqu'il en ſoit, jamais je ne ſerai ſa femme.
Je le dis à regret ; je voudrois faire mieux.
Je vois votre colere éclater dans vos yeux.
Vengez-vous ; employez toute votre puiſſance
A punir déſormais ma déſobéiſſance :
Mais ne m'accablez point de votre averſion.
Vous me verrez, conſtante en ma ſoumiſſion,
Qui juſqu'à ce moment ne s'eſt point démentie,
Baiſer avec reſpect la main qui me châtie ;
Et je ſouffrirai moins (je puis vous l'atteſter)
D'eſſuyer vos rigueurs, que de les mériter.

(*Elle ſort.*)

Digitized by Google

SCENE XVII.

Madame ARGANTE, LEONOR.

Madame ARGANTE.

MAis dans ſes ſentimens elle eſt bien obſtinée !
Qui peut la révolter contre cet hymenée ?
Quel étrange motif, qui ne m'eſt pas connu,
Jette dans ce travers ſon eſprit prévenu ?
N'aimeroit-elle pas ?

LEONOR.

Elle, aimer ? Quelle idée !
Une fille par vous, par Liſette obſédée !
A nul homme vivant le logis n'eſt ouvert.
Nous ſommes à Paris comme dans un deſert ;
Et, pour pouvoir lier quelque commerce en ville,
Il faudroit que l'on fût terriblement habile.
Allez, ſur cet article (& j'en jure ma foi)
Je vous la garantis auſſi neuve que moi.

Madame ARGANTE.

Son obſtination eſt donc impertinente.

Digitized by Google

SCENE XVIII.

Madame ARGANTE, DORANTE *en vieillard*, LEANDRE, ORPHISE, LEONOR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN. *

MAdame....

Madame ARGANTE.

Que veux-tu ?

ORPHISE.

Voici Monsieur Dorante,

(*montrant Léandre.*)

Le pere de Monsieur.

DORANTE.

Quels services, quel prix,
Madame, acquiteront vos bontés pour mon fils ?

Madame ARGANTE.

Je n'ai point mérité votre reconnoissance,
Monsieur. Le hazard seul a fait en mon absence
Ce que j'aurois voulu moi-même exécuter.

* *Situation des Acteurs.*

ARLEQUIN, Madame ARGANTE, DORANTE, ORPHISE, LEANDRE, LEONOR.

Digitized by Google

DORANTE.

Du moins, s'il peut ici jusqu'au soir s'arrêter,
Si moi-même à vos yeux j'ai l'honneur de paroître,
Vous me l'avez permis. Et comment reconnoître
Des graces dont nos cœurs....

Madame ARGANTE.

De si foibles bienfaits
Sont payés du plaisir de vous les avoir faits.

DORANTE.

Et vous, pour les bontés de ces deux Demoiselles,
Mon fils, avez-vous fait votre devoir près d'elles?

LEANDRE.

Oui, mon pere.

ORPHISE.

Monsieur est tout-à-fait poli.

ARLEQUIN.

Lui? C'est un Cavalier.... Ma foi.... Mais très-joli.

LEONOR.

Sans doute.

DORANTE.

Il est encore un peu neuf dans le monde.

LEANDRE.

Oh, point du tout.

DORANTE.

Plaît-il?

Digitized by Google

LEANDRE *à Léonor.*

Si mon pere me gronde ;
Défendez-moi.

LEONOR.

Je ſuis tout à vous.

Madame ARGANTE *à Dorante.*

Il vous craint.

DORANTE *à Léandre.*

Je ne vous gronde pas.

LEANDRE.

Non ?

DORANTE *à Madame Argante*

Je me vois contraint
D'avoir à ſon égard beaucoup de patience.

Madame ARGANTE.

Avec vos ſoins, Monſieur, l'âge & l'expérience
Feront ſur ſa perſonne un effet ſouverain.

DORANTE.

Qu'on a pour les enfans de peine & de chagrin !
Paſſe encor, lorſqu'en eux nos projets s'accompliſſent,
Que leur eſprit ſe forme, & leurs mœurs ſe poliſſent,
Et qu'après tant de maux, d'embarras & d'ennuis,
De nos travaux un jour nous recueillons les fruits.
Vous avez ce plaiſir ; & ces deux jeunes plantes
Sont d'un tronc ſi parfait des tiges excellentes.

Digitized by Google

Quel air modeſte & fin! Quelle aimable pudeur!
Leur vûe, en vérité, ranime mon ardeur.
C'eſt là votre aînée?

Madame ARGANTE.

Oui, Monſieur.

DORANTE.

Qu'elle a de grace!
Le beau port! Voulez-vous ſouffrir que je l'embraſſe?

Madame ARGANTE.

Vous lui faites honneur.

DORANTE *embraſſant Orphiſe.*

Que cet honneur m'eſt doux!

LEANDRE *embraſſant Léonor.*

Baiſez-moi donc auſſi.

DORANTE.

Mon fils, que faites-vous?

LEANDRE.

Je la baiſe.

DORANTE.

Attendez qu'elle vous le permette.

LEANDRE.

Bon, elle le veut bien.

Digitized by Google

SCENE XIX.

Madame ARGANTE, DORANTE, LEANDRE, ORPHISE, LEONOR, ARLEQUIN, LISETTE.

* ARLEQUIN.

(*voulant l'embraſſer.*) Ah, ah, voici Liſette. A ton tour.

LISETTE *le repouſſant.*

Es-tu fou ?

ARLEQUIN.

Chacun ſe baiſe ici; Imitons-les.

LISETTE.

Vraiment, on s'y prend bien ainſi !

ARLEQUIN *à part.*

Voilà bien des façons pour une chambriere !

LISETTE.

Madame, ce Monſieur, arrivé de Méziere, Eſt là-bas.

* *Situation des Acteurs.*

ARLEQUIN, LISETTE, Madame ARGANTE, &c.

Digitized by Google

Madame ARGANTE.

(*à Dorante.*)

Je deſcends. Pardonnez.

ORPHISE *à part.*

Quel aſſaut!

Madame ARGANTE.

Je vous laiſſe un moment, & reviens au plûtôt.

SCENE XX.

DORANTE, LEANDRE, ORPHISE, LEONOR, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

DE Meziere! Sais-tu quel homme c'eſt, Liſette? Et quel ſujet l'amene?

LISETTE.

Une affaire ſecrette.

C'eſt tout ce que j'en ſais.

ORPHISE.

Que lui demandez-vous, Dorante? C'en eſt fait; tout s'arme contre nous.

DORANTE.

Quel eſt donc ce diſcours? Que veut dire ce trouble? La ſurpriſe où je ſuis dans ce moment redouble.

ORPHISE.

Digitized by Google

ORPHISE.

Cher Dorante, un vieillard, que je ne connois pas,
Vient de Province ici m'arracher de vos bras.
Ma mere, malgré moi prétend que je l'épouse.

DORANTE.

Ah! Quel coup vous portez à mon ame jalouse!
Et, dans ce triste instant, dont je sens tout le poids;
Combien de mouvemens m'agitent à la fois!
Je suis hors de moi-même. Il va bien-tôt paroître;
Ce rival qu'en mon cœur je brule de connoître....
Mais je veux, pour le voir, reprendre un peu mes sens.

LEANDRE.

Sortons; nous reviendrons, quand il en sera tems.

LISETTE.

De tout ce qu'on fera je saurai vous instruire.

ARLEQUIN.

Dans mon appartement je m'en vais les conduire.

Digitized by Google

SCENE XXI.

Madame ARGANTE, GERONTE, ORPHISE, LEONOR, LISETTE.

ORPHISE.

MA sœur, à quel tourment il faut me préparer!

LEONOR.

Ce n'eſt rien. Tenez bon.

LISETTE.

Paix. Je les vois entrer.

Madame ARGANTE *à Géronte.* (*)

Votre ardeur envers moi ne peut être plus prompte.
Approchez-vous, Orphiſe; & dans Monſieur Géronte,
Honorez cet ami dont je vous ai parlé.

ORPHISE.

En vous voyant, Monſieur, mon cœur eſt ſi troublé....

Madame ARGANTE.

Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un époux?

GERONTE.

Ah! Madame,
Arrêtez.... Diſſipez le trouble de votre ame.

(*) *Situation des Acteurs.*
LISETTE, ORPHISE, GERONTE, Madame ARGANTE, LEONOR.

Digitized by Google

Non, belle Orphiſe, non, je ne puis, ni ne veux
Vous impoſer un joug ſi contraire à vos vœux.
Au reſte, il ne faut pas que Madame ſe choque;
Si, par le ſens obſcur d'une lettre équivoque,
J'ai flatté juſqu'ici ſon agréable erreur.

Madame ARGANTE.

Monſieur, que dites-vous?

GERONTE.

Madame, point d'aigreur:
Je ſais que dès long-tems haïſſant la jeuneſſe,
Votre cœur ſur l'hymen panche vers la vieilleſſe;
Et je compte, en feignant d'approuver vos deſſeins,
Vous avoir épargné pluſieurs jours de chagrins.

Madame ARGANTE.

Vous n'épouſerez pas Orphiſe?

GERONTE.

Non, Madame.

Madame ARGANTE.

Non?

GERONTE.

A l'âge que j'ai je prendrois une femme!
Jeune encore! Et pourquoi? Pour être un jour compris
Dans le nombre trop grand de ces triſtes maris,
Qui raſſemblent en eux, avec les maux de l'âge,
Les chagrins attachés au nœud du mariage;

Digitized by Google

Qui, ſans ceſſe accablés de mépris & d'ennui,
Le jouet d'une épouſe, & la fable d'autrui,
Dans leur ſort malheureux, dont leur femme eſt arbitre,
De tous leurs droits perdus ne gardent que le titre.

LISETTE *à part.*

L'honnête homme !

ORPHISE *à part.*

Pour moi quel bonheur !

LEONOR *à part.*

Tout va bien.

Madame ARGANTE *à Géronte.*

Mais ce que je vous dois....

GERONTE.

Vous ne me devez rien.
Ce n'eſt pas moi qui ſuis l'héritier de mon frere,
Mais ſon fils, dont l'abſence, à la mort de ſon pere,
A ſans doute cauſé l'erreur où je vous voi.

Madame ARGANTE.

Ah, qu'entens-je !

GERONTE.

Oui, Madame; & c'eſt lui dont la foi
Peut calmer votre crainte, & vous tirer de peine,
Par un nœud que j'approuve, & dont l'eſpoir m'amene.

Madame ARGANTE.

Juſte ciel !

Digitized by Google

SCENE XXII. & derniere.

Madame ARGANTE, GERONTE, DORANTE, LEANDRE, ORPHISE, LEONOR, LISETTE.

DORANTE. (*)

VOus avez trop d'occupations;
Et je vois qu'il eſt tems que nous nous retirions,
Madame. Aſſurez-vous de ma reconnoiſſance... (*à part.*)
Ciel! Mon pere!

GERONTE *à part.*

Mon fils!

DORANTE *à part.*

Evitons ſa préſence.

GERONTE. (†)

Monſieur, un moment.

(*) *Situation des Acteurs.*

LISETTE, ORPHISE, GERONTE, Madame ARGANTE, DORANTE, LEONOR, LEANDRE *derriere.*

(†) *Situation des Acteurs.*

LISETTE, GERONTE, DORANTE, ORPHISE, Madame ARGANTE, LEONOR, LEANDRE *derriere.*

Digitized by Google

DORANTE.

Quoi ?

GERONTE.

Je vois en vous les traits
D'un certain Cavalier qui m'appartient de près.

DORANTE.

Dans le monde, Monsieur, souvent on se ressemble,

GERONTE.

Je ne crois pas pourtant m'abuser, ce me semble.

DORANTE.

L'apparence n'est rien, & peut tromper les gens.

GERONTE.

Vous êtes devenu bien vieux en peu de tems.

DORANTE *embrassant Geronte.*

Ah ! Monsieur... Pardonnez, si connoissant l'affaire
Que dans cette maison vous êtes prêt à faire ;
J'ai voulu, malgré moi, me cacher à vos yeux.

GERONTE.

Vous voilà fort bien mis, & l'on ne peut pas mieux.

LEANDRE *s'avançant.* (6)

Il me tient lieu de pere, & n'a pû s'en défendre.

GERONTE.

Que veut dire ceci ?

(6) *Situation des Acteurs.*
LISETTE, LEANDRE, GERONTE, DORANTE, &c.

Digitized by Google

LEANDRE.

Monſieur...

GERONTE.

C'eſt vous, Leandre!

LEANDRE *embraſſant Geronte.*

Qu'en ce moment je ſens de plaiſir à vous voir!

GERONTE.

Mais mon étonnement ne ſe peut concevoir!
Quel ſujet vous amene ici tous deux?

LEANDRE.

La flamme
Qu'allument dans nos cœurs les filles de Madame.
Leonor, ſa cadette, eſt l'objet de mes vœux.

DORANTE.

Et ſon aînée Orphiſe a fait naître mes feux.

Madame ARGANTE *à ſes filles.*

Ce ſont là vos Amans? En voilà bien d'une autre!

DORANTE.

Mais malgré mon amour, ſi j'avois ſû le vôtre,
Je n'aurois pas...

GERONTE.

Fort bien! Vous êtes mon rival!

DORANTE.

Ah, Monſieur!

Digitized by Google

GERONTE.

C'eſt pour vous qu'on me traite ſi mal.

Madame ARGANTE.

Meſſieurs, expliquez-vous. Quel eſt donc ce myſtere ?

GERONTE.

C'en eſt un qui ne veut, pour finir, qu'un Notaire.
Vous ne connoiſſez pas ces Meſſieurs ?

Madame ARGANTE.

Nullement.
Ils ſont entrés chez moi par un évenement...

LEANDRE.

Nous vous raconterons dans peu cette avanture.

GERONTE.

Madame, quel bonheur dans cette conjoncture !
Leandre eſt mon neveu. Ne vous allarmez plus.
Il vous ſatisfera ſur les vingt mille écus,
Que votre époux jadis emprunta de mon frere.

LEANDRE *à part.*

Favorable incident !

Madame ARGANTE.

Hélas ! Tout m'eſt contraire.
(à Dorante.)
Votre neveu ! Mais vous, ſon pere prétendu...

GERONTE.

Dorante ? C'eſt mon fils.

Digitized by Google

Madame ARGANTE.

L'ai-je bien entendu ?

Lui ?

GERONTE.

Joignons doublement ma famille à la vôtre,
Et que l'hymen de l'un paſſe en faveur de l'autre.
Tuteur de mon neveu, je crois que mon appui
Doit vous déterminer à tout faire pour lui.

DORANTE.

Vous me rendez la vie, & ma joie eſt extrême.

Madame ARGANTE.

Il eſt donc déguiſé ? C'eſt donc un ſtratagême ?
Je vois clair à la fin. Valets, filles, amis,
Ils ſont tous des trompeurs, & tous mes ennemis.

GERONTE.

Nullement.

LISETTE.

Point du tout.

ORPHISE.

Non, Madame.

LEONOR.

Ma mere !

DORANTE.

Moderez ce tranſport.

Digitized by Google

LEANDRE.

Calmez votre colere.

Madame ARGANTE.

Vous avez bonne grace à vouloir m'appaiſer,
Vous qui ſi finement venez m'en impoſer,
Avec votre avanture en votre eſprit forgée,
Et votre froide mine en niais allongée !

LEANDRE.

Excuſez de l'Amour cet innocent effet.

DORANTE.

Daignez nous pardonner ce que nous avons fait.

GERONTE.

Qu'à l'interêt enfin votre raiſon ſe prete.
Que ce motif l'emporte.

Madame ARGANTE.

Ah, malheureuſe dette !

LEANDRE.

Ne vous chagrinez point, Madame. Dans ce jour
Il faut que l'amitié triomphe avec l'amour.
Rendre heureux un parent, & la ſœur de ma femme,
Eſt un point néceſſaire au bonheur de ma flamme.
Que l'hymen, comme nous, les uniſſe à jamais.
Je renonce à la dette, & je vous la remets.

Madame ARGANTE.

Vous leur feriez, Monſieur, un ſi grand ſacrifice ?

Digitized by Google

LEANDRE.

Oui, je le fais, Madame, & c'eſt ſans artifice.

Madame ARGANTE.

Vous me charmez. Je vois que dans l'occaſion
Un jeune homme peut faire une belle action.
Le ſort à ſes arrêts veut que je me ſoumette,
Et je conſens à tout.

LEANDRE.

Que ma joie eſt parfaite!

DORANTE.

Quel bonheur eſt le mien!

ORPHISE & LEONOR.

Ma chere mere!

Madame ARGANTE.

Allez,
On vous paye aujourd'hui plus que vous ne valez.

DORANTE.

Ne ſongeons qu'aux plaiſirs que ce jour nous apprête,
Madame; & permettez qu'on commence une fête
Deſtinée à remplir les précieux momens,
Que devoient en ces lieux paſſer d'heureux Amans.

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT.

On danſe.

PREMIER AIR.

EN vain par la captivité
On croit que pour toujours un cœur eſt exempté
Des tranſports que l'Amour fait naître.
Ce Dieu venge bien-tôt ſon pouvoir inſulté ;
Mais ſi du priſonnier il s'eſt rendu le maître,
C'eſt pour le mettre en liberté.

On danſe.

SECOND AIR.

On voit influer tous les ans
Les chaleurs de l'Eté ſur les fruits de l'Automne ;
Mais jamais à la fois la Nature ne donne
Les glaces de l'Hyver & les fleurs du Printems.
Il eſt un tems propice & des ſaiſons heureuſes,
Pour plaire & pour aimer.
On ne doit plus ſentir de flammes amoureuſes,
Quand on ceſſe d'en allumer.

Digitized by Google

On danſe.

VAUDEVILLE.

Quand des nœuds d'un amour parfait
Le Dieu du mariage
Joint un jeune homme bien fait
A quelque objet
Aimable & de ſon âge,
Quel aſſortiment
Charmant!
Mais s'il arrive qu'à la Belle
Une chaîne éternelle
Uniſſe un vieillard ſans raiſon,
Un griſon
Qui toujours murmure,
Ah morbleu!
C'eſt joindre le verd au bleu,
Cela jure.

Lorſqu'avec un repas exquis
Enjoûment délectable,
Jolis airs & mots choiſis
Semblent de prix
Se diſputer à table,
Quel aſſortiment
Charmant!

Digitized by Google

Mais si le Misantrope austere,
Ou la Prude sévere,
Presente à ce cadeau gaillard,
Par hazard,
Sa triste figure,
Ah morbleu !
C'est joindre le verd au bleu ;
Cela jure.

AU PARTERRE.

Lorsque le Parterre applaudit,
Que dans l'Amphithéatre
Et dans les Loges l'on rit,
Et que ce bruit
Se répand au Théatre,
Quel assortiment
Charmant !
Mais si de son siflet critique
Quelque Censeur caustique
Fait ensuite éclater plus haut
Qu'il ne faut,
La mortelle injure,
Ah morbleu !
C'est joindre le verd au bleu ;
Cela jure.

FIN.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre, *Les Impromptus de l'Amour ;* & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. Ce 23 Août 1742. CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer ou imprimer, & donner au Public, *Nouveau Recueil de Piéces du Théatre Italien ; le Diable boiteux ; Hiſtoire d'Oſman, premier du nom ; la Vérité triomphante de l'Erreur*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le Contre-ſcel des Préſentes. A ces cauſes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ; & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation ou de correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui,

Digitized by Google

à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſera remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Dagueſſeau, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingtiéme jour de Décembre, l'an de Grace mil ſept cens trente-ſept; & de notre Régne le vingt-troiſiéme. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 561. F°. 524. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 24. Décembre 1737. Signé*, S. LANGLOIS, Syndic.

Digitized by Google

Farin de Hautmer

L'IMPROMPTU
DES
HARANGERES,
OPERA-COMIQUE
DIVERTISSEMENT.

A l'occasion de la naissance de Monseigneur le Duc de BERRI.

Représenté pour la premiere fois à la Foire S. Laurent, le 5 Septembre 1754.

Le prix est de 24 s. avec la Musique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

Digitized by Google

ACTEURS.

LE COMMISSAIRE.

LUCELLE, *Filleule du Commissaire.*

L'ESPERANCE, *Amant de Lucelle.*

NICOLAS, *Cabaretier.*

MARIE BOMBEC, *Harangère.*

TROUPE D'HARANGERES.

L'AVOCAT DES HALLES.

UNE BOUQUETIERE.

UN DECROTEUR.

Une Marchande de plaisir.

Une Fille niaise.

La Scene est dans le quartier des Halles.

Digitized by Google

L'IMPROMPTU
DES
HARANGERES,
OPERA-COMIQUE
DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

LE COMMISSAIRE, NICOLAS.

LE COMMISSAIRE.

OUI, mon voisin, faites bien tout ce que je vous ai dit. Notre auguste Dauphine vient de donner un nouvel héritier à nos Maîtres, il faut signaler notre joye; donnez à boire, regalez tous ceux qui viendront chez vous.

Digitized by Google

AIR. *J'entends, c'eſt faute de valeur.*

Nous ne pouvons par trop d'éclat
Et de magnificence,
Célébrer avec tout l'état
Cette heureuſe naiſſance.

NICOLAS.

Vous avez raiſon M. le Commiſſaire.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Pour not' bon Roi quelle allegreſſe!
Vlà mordi déjà quatre enfans,
Ventre-mille, cette Princeſſe
Sçait fort bien employer ſon tems.

Auſſi laiſſez faire, j'allons vous ſeconder d'la bonne façon.

AIR. *On fait ce qu'on peut.*

Sans mett' la main à l'eſcarcelle,
Chacun peut s'ennivrer ici,
J'allons tout mettre par écuelle
En l'honneur de Monſieur d' Berri;
J'avons déjà fait not' affiche,
Liſez....

Le Commiſſaire lit ſur l'enſeigne de Nicolas.

Ici l'on boit gratis à la ſanté des Bourbons.

Digitized by Google

NICOLAS.

On nous excusera,
Si not' bon cœur en reste là,
Mais hélas! quand on n'est pas riche,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

LE COMMISSAIRE.

AIR. *Toujours va qui danse.*

Ne t'embarrasse Nicolas,
Fais à tous grande bombance,
Dans mon logis tu trouveras
De tout en abondance;
Reçois encor cet argent là,
Pour aider ta dépense.

NICOLAS.

Ta, la, la, la,
Viv' l'heureuse naissance.

LE COMMISSAIRE.

Je suis enchanté de voir que tu entres si bien dans mes sentimens, & de te connoître si bon François.

NICOLAS.

AIR. *Oh ne vous en déplaise.*

Oh sans forfanterie,
Je serois jarniguoi

Digitized by Google

Fâché que quelqu'un dans la vie
Fuſſit meilleur Français que moi.

Monſeigneur le Roi, avec Madame la Reine, & toute ſa famille, ça fait de ſi braves gens qu'on ne peut s'empêcher de s'intereſſer à l'envers d'alencontre de leux endroit... mais à propos, pendant qu'tout le monde eſt en joye, m'eſt avis not' bourgeois qu' vous devriez ſonger à baiſſer un mari à Mameſelle Lucelle votre filleule, & ſi j'étois deigne que d'être capable.

LE COMMISSAIRE.

Eh, mon pauvre Nicolas, tu ſçais que je ne demanderois pas mieux, tu es un bon enfant que je conſidére; mais elle eſt ſi fort entêtée de ſon Caporal.

NICOLAS.

Eh fi! c'eſt un garniment qui ne vaut tant ſeulement pas la voir depuis je ne ſçai combien de tems.

LE COMMISSAIRE.

Laiſſons cela. Le jour commence à tomber, la plûpart des maiſons ſont deja illûminées, je vais faire ma tournée, & je reviendrai bientôt.

Il va & revient à chaque vers.

Digitized by Google

AIR. *Vous m'entendez bien.*

Souviens-toi de ce que j'ai dit.

NICOLAS.

Allez, ne craignez rien, suffit.

LE COMMISSAIRE.

De la biere à la ronde.

NICOLAS.

Ouidà.

LE COMMISSAIRE.

Et du vin au beau monde.

NICOLAS.

Je sçavons tout ça.

Vot' serviteur... queul honnête-homme! queul digne homme! gnya mordi pas biaucoup de Commissaire de st' acabie là, mais que vois-je! eh vla not' Amoureux! ah c'est vous Monsieur de l'espérance.

SCENE II.

NICOLAS, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

AIR. *Que j'estime mon cher voisin.*

OUI c'est moi, mon cher Nicolas,
Que mon amour ramene ;
Ma Lucelle n'est-elle pas
Par-là, sors-moi de peine.

NICOLAS, *à part.*

Li dirons-je qu' oui ? nani mordi, c'est li qui me fouste Mamesselle Lucelle, je veux m'en vanger.

L'ESPERANCE.

AIR. *Si tu veux me suivre.*

Tu ne veux rien dire,
N'ose-tu m'instruire ?
Calme mon effroi,
Explique-toi.

NICOLAS, *à part.*

Queul dessein m'amorce ;
Ennivrons-le morgué,

Digitized by Google

En l' faisant boire à force,
Au Prince nouviau né.

Ça l' fra-t'enrager, & c'en sra tant mieux.

AIR. *Reçois dans ton galetas.*

Entrez dans not' cabaret.

L'ESPERANCE.

Mais parle-moi de Lucelle.

NICOLAS.

J'avons du rouge, du clairet,

Du...

L'ESPERANCE.

Réponds-moi donc,

NICOLAS.

Bagatelle.
Aujourd'hui je danſons, chantons,
Demain je vous entretiendrons. *bis.*

L'ESPERANCE.

Mais....

NICOLAS, *le pouſſe dans ſa maiſon.*

Oh pardi vous boirez, car j'y avons regardé.... bon le vla dedans, il n'en ſortira pas qu'il n' ſoit bian conditionné... queu malice je l'y fais là ! à l'heure

qu'il eſt, enluminons not' cabaret, afin qu'on le voie de plus loin

Il allume un lampion qui ſe communique à tous ceux de ſa maiſon.

AIR. *Reveillez-vous.*

Vla tout prêt, grace à mon adreſſe,
Il n' manque ici qu' Monſieur d' Berri,
Pour voir avec queule tendreſſe
Je l' cheriſſons, ſon pere & lui.

AIR. *L'occaſion fait le larron.*

Y à la ſanté d'la royale famille,
Pour boire, accourez tous voiſins, amis,
Jeunes & vieux, femme, tout comme fille:
Chacun peut s'ennivrer gratis.

SCENE III.

NICOLAS, TROUPE D'HARANGERES.

NICOLAS.

EH où allez-vous donc comme ça ſi bien parées mes Commeres?

MARIE BOMBEC.

AIR. *Y avance.*

Y à Varſailles en bonne foi,
J'allons fair' compliment au Roi.
Dans ce jour de rejouiſſance,
Y avance. *trois fois.*
J'allons l'y fair' not' réverance.

Et je danſons en attendant not' Avocat qui nous aportera une belle harangue en maniére d' compliment.

NICOLAS.

Bon ſuccès mes Commeres, en tout cas ſi vous voulez vous rafraichir, n'épargnez pas.

Il entre chez lui & les Harangeres danſent.

SCENE IV.

LES PRECEDENTES, L'AVOCAT.

MARIE BOMBEC.

AH! vous vla donc à la fin, v's avez été bien long.

Digitized by Google

L'AVOCAT.

Oh vraiment vous autres, vous croyez que cela se jette en moule.

M. BOMBEC.

Quoi ça n'est pas fait ?

L'AVOCAT.

Pardonnez-moi, voici votre affaire.

M. BOMBEC.

AIR. *La mirtanplan.*

Ce compliment s'ra-t-il beau ?
J'en somm's impatientes.

L'AVOCAT.

Il sera même nouveau.

M. BOMBEC, *contente.*

La mirtanplan, lantirelarigo.

L'AVOCAT.

Vous serez contentes.

M. BOMBEC.

Eh mais vraiment ! je croyons bien qu' ça doit être com' ça, v's êtes payé d'avance.

Digitized by Google

L'AVOCAT.

Auſſi l'ai-je fait en vers.

M. BOMBEC.

En verre ! j'aurons des verres.... Oh tenez Monſieur l'Avocat, il faut que je vous embraſſe pour ſte bonne nouvelle.... oh ! oh ! vantez-vous en qu' c'eſt après ça qu'on parlera des Dames de la halle.... des verres,... voyons vos verres, Monſieur l'Avocat.

L'AVOCAT.

Avant tout pour répondre à mon idée, il faudra..

M. BOMBEC.

Oh pour ça oui, Monſieur l'Avocat a raiſon... des verres mes Commeres !

L'AVOCAT.

Ecoutez-moi donc... il faudra vous déguiſer en Bergeres....

M. BOMBEC.

Oh ça n' ſra pas ça, je n' voulons point d' déguiſement à not' affaire, & je ſom's aſſez bien dans la Cour pour y aller toutes telles que j' ſommes.

Digitized by Google

L'AVOCAT.

AIR. *La bonne avanture.*

Il faut pour mon compliment
Cela, je vous prie,
Ce n'eſt qu'un ſimple ornement.

M. BOMBEC.

Non Monſieur abſolument;
Point de bergerie ogué;
Point de bergerie.

On nous prendroit pour des tragedies d'la commedie Italienne... mais voyons les verres, c'eſt dont il s'agit.

L'AVOCAT.

Ecoutez bien.... *Il déclame avec emphaſe.*

Prince, né pour combler les deſirs de la France,
Objet des vœux de l'univers,
Au pied de ton berceau notre chere eſperance,
Reçois de nos hameaux les hommages divers.

Nous n'avons à t'offrir au gré de notre zéle
Que des vœux empreſſés & quelque fleur nouvelle,
Vive image de nos tranſports:
Ce ſont là nos biens, nos tréſors.

Daigne donc accepter cette preuve ſincére,

Digitized by Google

De notre amour & de notre respect ;
Elle n'a rien qui puisse être suspect ;
C'est vers les immortels notre encens ordinaire,
Il n'en est point d'autre en nos bois ;
Comme nos Dieux nous honorons nos Rois.

M. BOMBEC.

C'est là tout.

L'AVOCAT.

N'êtes-vous pas satisfaites ?

M. BOMBEC.

AIR. *Monsieur la paliſſe.*

Eh, ſi Monſieur l'Avocat,
Vot' eſprit eſt en délire,
Dans un compliment ſi plat,
Gnia pas le petit mot pour rire.

AIR. *De la Tourriere.*

C'est nous voler not' argent,
Avec vos ver' d' la magniere,
C'est nous voler not' argent...

LES COMMERES.

Faiſons lui rendre promptement.

Elles le houſpillent.

Pan, pan, &c.

Digitized by Google

L'AVOCAT.

Au ſecours, au Commiſſaire!

LES COMMERES.

Pan, pan, pan, &c.

L'AVOCAT.

Moderez votre emportement.

M. BOMBEC.

C'eſt nous voler not' argent,
Avec vos ver' d'la magniere,
C'eſt nous voler not' argent.

L'AVOCAT.

Ma foi, ſauvons-nous promptement.

Il fuit.

SCENE V.

LES PRECEDENTES.

M. BOMBEC.

Ça, ça, puiſque Monſieur l'Avocat eſt une bête qui n'a pas eu l'eſprit de faire not' choſe, je m'en charge moi, & ça ira bian.

AIR.

Digitized by Google

AIR. *L'honneur dans un jeune tendron.*

A Varſaille quand j'arrivrons,
Droit au chaquiau je demandrons,
Monſieu l'gentilhomme ordinaire
Pour qui nous fass' parler au Roi,
Et pis après laiſſez-moi faire,
J' ſçaurons bien li dire pourquoi.

D'abord je commencerons ainſi,

AIR. N°. 1.

Sire, excuſez la libarté
Que prend note témérité;
Mais c'eſt qu'on s'en eſt v'nu nous dire
Lanture luron, tiralire,
Que Monſieu l' Dauphin d' ſa façon
Vs-a fait encore un biau Bourbon,
tiralire
Vs-a fait, &c.
C'eſt ſur quoi j' ſomm' v'nus tout d'abord
Vous trouver, pleines de tranſport.
Vous d'vez t'être bien content, Sire.
Lantureluron, tiralire,
D'avoir encor un gros Garçon,
Pour éterniſer l' ſang d' Bourbon.
Tiralire,
Pour éterniſer, &c.
Depuis l'an paſſé je l'attenguions,
Et tout en l'attendant, j' craignions
Qui n' li manquit queuque choſe à dire,

Digitized by Google

Lantureluron tiralire;
Mais il eſt moulé, ce dit-on,
Tel qu'il le faut pour un Bourbon.
Tiralire,
Tel qu'il, &c.

Guieu faſſe à ce gentil Enfant,
Qu'il reſſemble à ſon Pere grand,
Ça fra-t-un jour un maître Sire,
Lantureluron, tiralire,
Les François ſront toujours des bons;
Tandis qu'il gniaura des Bourbons.
Tiraliralire,
Tandis, &c.

AIR. *Lampons.*

Vla tout ce qui faut je, croi,
Pour être agriable au Roi;
J'aurions ma foi bonne grace
D'li dir des ver' à la glace.

CHŒUR DES COMMERES.

Partons, partons,
Ma Commere, partons.

Digitized by Google

SCENE VI.

L'ESPERANCE, NICOLAS.

L'ESPERANCE, *ivre.*

AIR. *Du Gourdin.*

OH ça, mon enfant, inſtruis-moi,
De tout ce que je te doi.

NICOLAS.

Le compte eſt facile à faire,
Avez-vous fait bonne chere ?

L'ESPERANCE.

Oui morbleu, vois quelle amplure !
Lure, lure, lure.
Je prétens bien payer ton vin.

NICOLAS.

Guérelinguinguin, &c.

L'ESPERANCE.

Comptons.

Digitized by Google

NICOLAS.

AIR. *Monsieur le Prévôt.*

Item : deux bouteilles de vin.

L'ESPERANCE.

Après.

NICOLAS.

Item : Un petit pain.

L'ESPERANCE.

Après.

NICOLAS.

Item : Une poularde,

Poularde de Caux,

L'ESPERANCE.

C'est fort bien.

NICOLAS.

Item : Pour fausse à la moutarde.

L'ESPERANCE.

Combien faut-il ?

NICOLAS.

Il ne faut rien.

Digitized by Google

L'ESPERANCE.

Comment rien ?

NICOLAS.

AIR. *De Calinat.*

Vous avez bû gratis à la santé du Roi.

L'ESPERANCE.

Qui moi, j'ai bû gratis, tu te moques moi;
Tien, reçois ton argent.

NICOLAS.

Je n'en veux mordi pas.

L'ESPERANCE.

Prens-le, ou tu vas sentir ce que pese mon bras.

NICOLAS, *s'éloignant.*

Oh, je ne vous crains point.

L'ESPERANCE.

AIR. *De Me. Amoux.*

Oh tu le prendras.

NICOLAS.

N' m'aprochez pas.

L'Esperance le frape.

Peste soit de l'homme !

L'ESPERANCE.

Oh tu le prendras,
Ou bien je t'assomme.

Digitized by Google

SCENE VII.

LES PRECEDENS, LE COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

QUEL est ce fracas ?

L'ESPERANCE.

Ah ! bon soir M. le Commissaire, faites-moi un peu raison de ce coquin-là.

LE COMMISSAIRE.

Comment c'est vous M. de l'Esperance ?

L'ESPERANCE.

Oui parbleu c'est moi-même, à vous faire service.

LE COMMISSAIRE.

Vous êtes fort en état... mais de quoi s'agit-il ?

L'ESPERANCE.

Comment se porte votre filleule, M. le Commissaire ?

Digitized by Google

LE COMMISSAIRE.

AIR. *J'ai la plus mechante femme.*

Eh laiſſons là, je vous prie,
Que vous vient-il d'arriver ?

L'ESPERANCE.

Pour ſa perſonne jolie
L'amour me fait endéver.

LE COMMISSAIRE.

Voulez-vous finir d'affaire
Bien vîte & ſans barguigner ?

L'ESPERANCE.

Ouidà Monſieur l'Commiſſaire,
Je ſuis tout prêt à ſigner.

LE COMMISSAIRE.

Nous ne nous entendons pas, je parle de votre différent avec Nicolas.

L'ESPERANCE.

Et moi de mon amour pour votre filleule ?

LE COMMISSAIRE.

Eh, encore un coup laiſſons là ma filleule.

L'ESPERANCE.

Oui, c'eſt bien dit, parlons de Lucelle.

Digitized by Google

LE COMNISSAIRE.

Point du tout, parlons de Nicolas.

L'ESPERANCE.

Ah! oui, oui, je m'en souviens... il m'a fait boire comme vous voyez.

LE COMMISSAIRE.

Oui, assez copieusement.

L'ESPERANCE.

Oh! pour cela je m'en plains pas, c'est un galant homme; mais voyez un peu la friponerie de ce fripon-là, M. le Commissaire; il ne veut pas prendre mon argent, c'est un guet-à-pan.

NICOLAS.

Non mordi, je n'en prendrai pas.

L'ESPERANCE.

AIR, *Que faites-vous Marguerite.*

Mais j'ai de la conscience.

NICOLAS.

Moi j'en ai beaucoup aussi.

L'ESPERANCE.

Je veux payer ma dépense.

Digitized by Google

NICOLAS.

Je ne prens rien aujourd'hui.

LE COMMISSAIRE.

Voilà un procès tout nouveau.... Venez, venez ma filleule, vous allez voir votre amoureux en bon état.

SCENE VIII. *& derniere.*

LES PRECEDENS, LUCELLE.

L'ESPERANCE.

BON pour Poulette.

AIR. *Ton allons avec Mademoiſelle.*

A vîte, que l'on m'embraſſe,
Et qu'on me ſerre bien fort.
Quoi ! vous faites la grimace ;
Par ma foi vous avez tort.
Ça vîte, &c.

LUCELLE.

Ah ! mon Parain, peut-on ſe préſenter en pareil état.

Digitized by Google

LE COMMISSAIRE.

Ne lui en veuille point de mal.

AIR. *Le fameux Diogene.*

C'eſt l'excès de ſon zéle
Qui l'a mis, ma Lucelle,
Ainſi que tu le voi.

L'ESPERANCE.

M'ennivrer fait ma gloire,
Quand je me mets à boire,
A la ſanté du Roi.

AIR. *Toujours va qui danſe.*

Eh bien comment vont nos amours ?
Dis-moi, ma chere Lucelle.

LUCELLE.

Mon tendre cœur brûle toujours
D'une flamme fidelle.

L'ESPERANCE.

Si je n'avois bu tant ſoit peu,
Tu m'entendrois, ma Chere,
Crier au feu ! au feu ! au feu !

NICOLAS.

Reméde ſalutaire.

LUCELLE.

Eſt-il bien vrai que tu me ſois toujours fidelle?

Digitized by Google

L'ESPERANCE.

AIR. *Ton joli belle Meuniere.*

Je n'aime que ta perſonne,
Tu fixes mon choix;
Je préfere à la Couronne
Des plus puiſſants Rois,
Ton joli, petit, mignone,
Ton joli minois.

LE COMMISSAIRE.

AIR. *On n'aime point dans nos forêts.*

Uniſſez-vous mes chers enfans,
Dans ce jour de réjouiſſance,
Et ſoyez doublement contens
Du plaiſir de toute la France.
Vous ne pourriez former vos nœuds,
Sous des auſpices plus heureux.
Ne ſongeons plus qu'à terminer la fête.

AIR. *Badinez, mais reſtez-en là.*

Cedés à l'ardeur de mon zéle,
Le plaiſir ici vous appelle,
Voiſins, voiſines, venez tous,
Accourez danſer avec nous.

ENTRÉE.

UNE BOUQUETIERE.

AIR. *Parez vot' Chapelle.*

Dans le jour d'aujourd'hui, mes amis,
Quoi! vos chapeaux ne ſont pas fleuris.

Digitized by Google

Quoi ! je vois vos corsets,
Mesdames, sans bouquets.
Y pensez-vous les Belles ?
Offrez ces fleurs nouvelles,
Messieurs, à leurs attraits.
Medmoiselles, Medmoiselles,
Parez vos chapeiles. *bis.*

On danse le même air, pendant lequel les hommes présentent des bouquets aux femmes.

UN DECROTEUR.

AIR. *Faites décroter vos souliers.*

Faites-vous décroter gratis,
Faraux d' Paris,
Faites-vous décroter gratis.
Au même prix.
Dans un si biau jour tout est mis
En l'honneur du nouveau Loüis.
Faites-vous, &c.

On danse le même air.

UNE MARCHANDE DE PLAISIR.

Si vous avez le loisir,
Venez, mon offre est bonne,
Tous, selon votre desir,
Prendre pour rien du plaisir.
J'en donne. trois fois

UNE FILLE NIAISE, *chante seule l'air suivant & le danse ensuite.*

AIR. *Il faut que je file.*

Tout chacun dans cette fête,

Digitized by Google

Offre un plat de ſon mêtier.
Hélas ! moi, je ſuis ſi bête,
Que je demande quartier ;
Je voudrois d'un cœur ſincére,
Au nom du nouveau Bourbon,
Pouvoir faire, faire, faire,
Tout comme les autres font.

VAUDEVILLE. No. 2.

LE COMMISSAIRE.

Triomphe, victoire, allegreſſe,
Livrons-nous à notre tendreſſe,
Goutons le bonheur de Loüis ;
Le Ciel lui donne encore un fils.
Et comble les vœux de la France;
Marquons par la reconnoiſſance,
Le beau jour qui nous eſt donné :
Chantons le Prince nouveau né.

L'ESPERANCE.

Triomphe, victoire, allegreſſe,
Plus de chagrin, plus de triſteſſe :
Livrons nos cœurs aux doux plaiſirs,
Bacchus au gré de nos deſirs,
Verſe ſes vins en abondance.
Tout chante à qui mieux mieux, tout danſe,
Et tout s'ennivre comme moi,
Au nom du petit fils du Roi.

Digitized by Google

Triomphe, victoire, allegresse;
Lucas vint hier plein de tendresse
Me demander un doux baiser,
Je ne pus le lui refuser,
Sa demande avoit une clause;
S'il eût voulu tout autre chose.
Je crois que je l'eusse donné
Au nom du Prince nouveau né.

Triomphe, victoire, allegresse,
L'autre jour avec ma Maîtresse,
Je badinois sous nos ormeaux;
Envain à soulager mes maux,
Je voulois porter la tigresse;
Elle rejettoit ma tendresse,
Et je n'en tâtis par ma foi,
Qu'au nom du petit fils Roi.

LE COMMISSAIRE, *au Parterre.*

Triomphe, victoire, allegresse,
Vous applaudirez notre Piéce,
Oui, Messieurs, j'en suis très-certain;
Non pas que je sois assez vain
Pour la croire d'un grand mérite,
Mais je fonde sa réussite
Sur le plaisir où je vous voi,
Au nom du petit fils Roi.

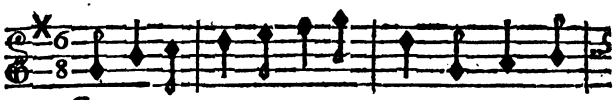
J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre *L'impromptu des Harangeres Opera-Comique* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, à Paris le 4 Septembre 1754.

CREBILLON.

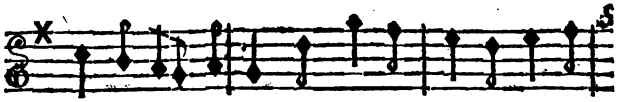
Le Privilége & l'enregistrement se trouve à la fin du nouveau Recueil des Piéces Nouvelles, qui ont été Représentées sur le Théâtre de l'Opéra Comique.

Digitized by Google

N° 1. RONDE.



SIre excu- ſés la liber- té Que prend no-

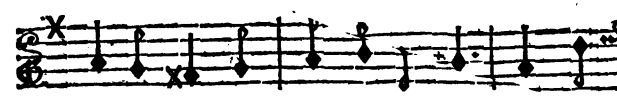


te témé- ri- té, Mais c'eſt qu'on s'en eſt v'nu nous

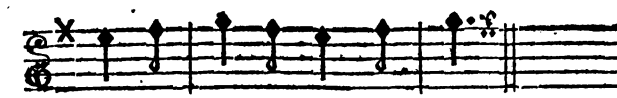
dire Lan- tu- re- lu- ron ti- ra- li- re Que

Repriſe.

Monſieu l'Dauphin d'ſa fa- çon Vſ-a fait en-



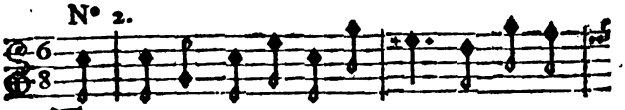
core un biau Bour- bon ti- ra- li- re Vſ-a



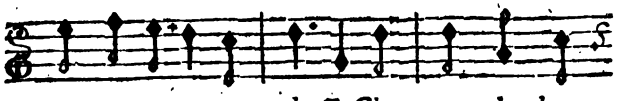
fait en- core un biau Bour- bon. *à la repriſe.*

VAUDEVILLE.

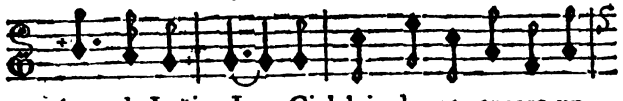
N° 2.



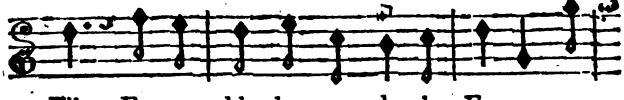
TRi- omphez, victoire, allé- gresse, Livrons



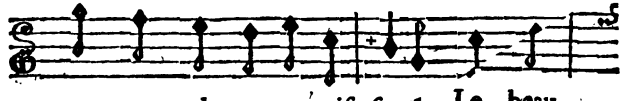
nous à notre ten- dresse, Chan- tons le bon-



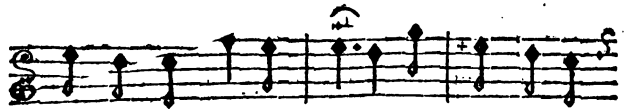
heur de Loüis ; Le Ciel lui donne encore un



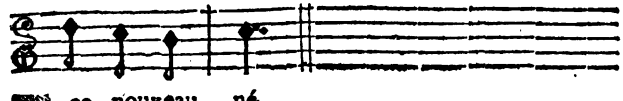
Fils, Et com- ble les vœux de la France ; mar-



quons par la re-connoiſ- ſa- Le beau



jour qui nous eſt don- né : Chantons le Prin-



ce nouveau né.

Digitized by Google

L'IMPROMPTU DU CŒUR,

OPERA-COMIQUE,

De M. VADÉ

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de la Foire Saint Germain, le Mardi 8 Février 1757.

Le prix est de 24 sols, avec la Musique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LEONORE,	Mlle. Mantel.
DAMON,	M. Roziere.
M. SCRUPULE, *Oncle de Leonore*,	M. de la Ruette.
NICAISE, *Coufin de Jerôme*,	M. Bouret.
JEROME,	M. Paran.
LOUISON,	Mlle. Baptiſte.
NANETTE,	Mlle Superville.
BABET,	Mlle. Dazincourt.
FANCHON,	Mlle.
JAVOTTE,	Mlle. le Clerc.
Un Marchand de Chanſons,	M. de Liſle.
Une Marchande de Chanſons,	Me. Paran.
Premiere Marmotte,	Mlle. Prudhomme.
Seconde Marmotte,	Mlle Luzi.

La Scene eſt dans une Place publique de Paris.

Digitized by Google

L'IMPROMPTU DU COEUR,

OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, DAMON.

DAMON.

AIR : *Sur vos pas, vos appas.*

EN ce jour
Notre amour
Ne rencontre plus d'obſtacle,
Quel miracle !

LEONORE.

Oui vos feux

Digitized by Google

Et mes vœux
D'Hymen vont ſerrer les nœuds.

DAMON.

Leonore, quel bonheur
Succede à la douleur
Qui nous perçoit le cœur!

LEONORE.

Ah! grands Dieux, quels charmes!
Après tant d'allarmes,
Tout ſert notre ardeur.

DAMON.

Me rebutant je vous vis
Craintive pour LOUIS;
Vous banniſſiez ma flâme
De votre ame.

LEONORE.

Cher Damon,
Pouvoit-on
Me parler dans ma triſteſſe,
De tendreſſe?
A ſoi peut-on ſonger
Lorſqu'un pere eſt en danger?

DAMON.

AIR: *Je n'aime point à demi.*

Votre amour pour notre Roi
M'eſt un doux préſage.

Digitized by Google

LEONORE.

Ce ſentiment eſt en ſoi :
Même il croît avec l'âge.
Tout François ainſi que moi
A le même avantage.

DAMON.

Rien n'eſt plus vrai. Sans-doute qu'en faveur du rétabliſſement d'une ſanté ſi précieuſe, M. Scrupule votre oncle ne ſuſpendra plus notre union.

LEONORE.

Je l'eſpere comme vous ; mais le voici.

SCENE II.

M. SCRUPULE, LEONORE, DAMON.

LEONORE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

MON Oncle, notre joie éclate.

DAMON.

La mienne eſt pure, & je me flatte
Que vous voudrez en ce moment.....

Digitized by Google

M. SCRUPULE.

Différons.

LEONORE.

Dieux ! quelle injuſtice !

M. SCRUPULE.

Ma niece, allons plus doucement,
Attendez un tems plus propice.

DAMON.

AIR : *De Catinat.*

Peut-il s'en préſenter de plus avantageux ?

LEONORE.

LOUIS nous eſt rendu. Comblez donc tous nos vœux.

M. SCRUPULE.

Ses jours me ſont trop chers ; je veux m'en aſſurer.

LEONORE.

Se livrer au plaiſir, c'eſt bien vous le jurer.

M. SCRUPULE.

En un mot je veux le voir & je pars pour Verſailles à deſſein de m'en convaincre ; c'eſt à mes yeux que je veux confier la tranquillité de mon cœur. Je ferai diligence.

Il ſort.

Digitized by Google

SCENE III.

LEONORE, DAMON.

DAMON.

AIR: *Du Prevôt des Marchands.*

MAIS tout doit convaincre ſon cœur.

LEONORE.

Il croit rarement au bonheur.

DAMON.

Quel retard !

LEONORE.

Je m'en plains moi-même ;
Mais en attendant ſon retour,
Allons avec un ſoin extrême
Faire illuminer cette cour ;

Et tandis que mon oncle donne des preuves de ſon zéle par ſa tendre inquiétude, manifeſtons le nôtre par les tranſports de joie que le Public ſeconde avec tant d'allegreſſe.

Digitized by Google

SCENE IV.

NICAISE, JEROME.

JEROME.

HÉ ben, Couſin ? Tu dis donc que t'es capabe, toi ?

NICAISE.

Apparemment que ſans doute que je ſuis capabe.

JEROME.

Oui ; mais cependant pourtant il y a queuqu'zun qui t'a ſoufflé ta Maîtreſſe.

NICAISE.

Oh ! mais, c'eſt que....

JEROME.

Quoi ? C'eſt que ? ....

NICAISE.

Oui, c'eſt que ... parce ... que ... Oh ! va, ça n'fait rien....

JEROME.

Tiens, t'es bête.

Digitized by Google

NICAISE.

Oh ! oui, tu t'y connois encore, toi ! C'étoit bon autrefois..... Il y a quelqu'tems, par exemple.

JEROME.

V'là qu'eſt ben arrangé ! mais s'agit pas de ç'a.

AIR. *Cependant pourtant ça m'fait ſouffrir.*

L'Couſin Clément t'a donc fait v'nir
Pour à cell'fin de t'réjouir ?

NICAISE.

Oh ! ſans vanité je m'en vante.

JEROME.

Ce ſoir je veux te m'ner partout.

NICAISE.

Eh ! ben, ſi nous allons enſemble,
Ça f'ra que nous n'nous quitt'rons pas.

JEROME.

Tu raiſonnes comme tu parles. Ah ça,

Digitized by Google

je t'avertis qu'il y aura fierement de monde.

NICAISE.

Ah ! ben, tant mieux ; moi j'aime ben quand je ſuis pluſieurs.

JEROME.

AIR : *Mais demandez-moi pourquoi je reviens.*

Quoi ! pluſieurs ?

NICAISE.

Hé ! dame oui.

JEROME.

Tais-toi
Je f'rons morgué plus de cent mille.

NICAISE.

Cent mille ! Combien qu'ça fait ?

JEROME.

Ma foi,
C'eſt environ tout plein la Ville.
Tu ſçais ben qu'la nuit on n'voit goute.

NICAISE.

Oui.

JEROME.

Comme en plein jour je verrons.

Digitized by Google

NICAISE.

Comme en plein jour ?

JEROME.

Vrament ſans doute,
A cauſe qui gn'y a des lamprons.

NICAISE.

Des lamprons ?

JEROME

Et oui, des lamprons.

NICAISE.

Oh ! pardi, va, j'en ſuis ben aiſe, moi...., mais quoiqu'c'eſt qu'des lamprons ?

JEROME.

C'eſt comme qui diroit des éclairciſſemens en magniere d'allumations.

NICAISE.

Oh ! j'entends à ç't'heure.... c'eſt-t'y pas de ces choſes-là.... qu'on appelle..., comme quand.... lorſque.... oh ! je ſçais ben ce que j'veux dire....

Digitized by Google

JEROME.

Tout juſte, tu y es. Pargué t'es ben habile.

NICAISE.

Oh ! j'ai appris à vivre à mes dépens.

JEROME.

On le voit ben.

AIR : *Il faut mon frere.*

C'eſt ben dommage
Qu'on ne t'ait pas choiſi
Pour un meſſage,
Dans ç'quart d'heure-ci,
Pour aller vers le Roi,
L'y porter not'hommage.

NICAISE.

J'm'acquitt'rois de ç't'emploi
Encor plus mieux que toi.

JEROME.

Quoi plus mieux ! eh ben voyons donc avec ton plus mieux, comment qu'tu dirois ? Suppoſons qu'c'eſt moi qui ſuis Sa Majeſté.

Digitized by Google

NICAISE.

Toi ! Oh ! pardi oui, t'en as encor ben l'air !

JEROME.

Mais je te dis comme par ſemblant.

NICAISE.

Gn'y a pas de ſemblant là-dedans. T'es mon couſin, par conſéquent ça ne ſe peut pas. Y faut raiſonner dans la vie.

JEROME.

Hé ben ; ç'a vous démont'roit t'y pas un Académiſtre ?

NICAISE.

Mais voyons comme tu dirois, toi ?

JEROME.

Moi, je dirois tout de ſuite, & ſans me faire prier. Tien, écoute.

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

Sire je viens devant vous...,

Digitized by Google

NICAISE.

Pardi ! voyez-donc le gros ſorcier, il le verroit ben, peut-être.

JEROME.

Mais queu raiſon qu'tu me fais donc là ?

NICAISE.

C'eſt que je vous prends garde à tout, moi. Mais voyons, dit toujours.

JEROME.

Sire je viens devant vous,
Au nom de toute la France,
Pour vous dir' qu'j'avons tretous
Ben ſouffert de votre ſouffrance,
Qu'ſi vous nous voyez ben porté
C'eſt parç'qu'vous êtes en bonn' ſanté. *bis.*

NICAISE.

Ah ! jarni, c'eſt bon ça.

JEROME.

Hé ben, voyons, comment qu'tu dirois, toi ?

Digitized by Google

NICAISE.

Moi, je commencerois déjà d'abord par lui ôter mon chapeau.

JEROME.

Sans doute.

NICAISE.

Hé puis je me mettrois dans la tête tout ce que les François ont dans l'ame.

JEROME.

Hé ben!

NICAISE.

Hé puis je lui dirois avec franchiſe: Sire je donnerois ma vie pour conſerver la vôtre.

JEROME *avec tranſport.*

Tiens, baiſe-moi, tu as de l'eſprit comme tout le Royaume.

NICAISE.

Oh! dame c'eſt que dans ce cas-là tout le Royaume fait bien vîte de l'eſprit avec de l'amour.

JEROME.

Si tu raiſonnois toujours comme

Digitized by Google

ça, tu ſerois le coq de not' famille.

On entend pluſieurs voix dans la couliſſe chanter.

Une taloche.

JEROME.

Ah! ah! quoiqu'c'eſt donc que ça?

SCENE V.

JEROME, NICAISE, LOUISON, BABET, FANCHON, NANETTE, JAVOTTE.

LOUISON *tenant toutes ſes compagnes par la main.*

AIR. *Noté*, N°. I.

PAR un beau ſoir m'y promenant,
Jolicœur ſous l'bras me tenant,
Un p'tit Muguet s'approche.

CHORUS.

Un p'tit Muguet s'approche.

LOUISON.

Digitized by Google

LOUISON.

Il voulut faire le genti,
Décampez, j'vous en avèrti.
Il m'dit: vous riez, Man'ſelle Louiſon.
Moi tout en riant j'vous y applique, zon,
Une taloche.

CHORUS.

Une taloche.

NICAISE.

Elle eſt méchante, dà.

JEROME.

Tais-toi.

LOUISON.

II. COUPLET.

Là-d'ſſus il m'appelle guenon;
Mon amant à ce beau p'tit nom
Met ſa pipe dans ſa poche.

CHORUS.

Met ſa pipe dans ſa poche.

LOUISON.

J'vas, lui dit-il, vous ſabouler;

Digitized by Google

Mais l'autre au lieu de s'en aller,
N'l'apelle-t-y pas vilain eſtaff;
En r'merciement il reçut, paff,
Autre taloche.

CHORUS.

Autre taloche.

NICAISE.

Le beau remerciment!

JEROME.

Veux-tu bien te taire?

LOUISON.

III. COUPLET.

Joli-cœur ne badinoit pas,
Même il alloit mettre habit bas,
Pour en v'nir aux approches,

CHORUS.

Pour en v'nir aux approches.

LOUISON.

L'autre en ſigne d'accomod'ment
Vîte gagne au pied promptement;
Et pour prix d'ſa bell' chienn' d'ardeur,
C'eſt qu'il vous eut diablement peur,
Et deux taloches.

Digitized by Google

CHORUS.

Et deux taloches.

JEROME.

Ça fait un bon arrêté de compte, ça. Courage, Mlle. Louiſon; ſerviteur, & vot' compagnie.

LOUISON.

Hé! c'eſt Jerôme, autrement dit, Bachot de la Grenouillere.

JEROME.

Oui, je nous v'là avec l'couſin Nicaiſe.

NICAISE.

Oui, & il eſt mon couſin auſſi à moi.

JEROME.

Couſin iſſu de germain.

NICAISE.

Iſſu de germain? Iſſu de Clément, peut-être *.

* *Parce que dans la Piéce de Nicaiſe il appelle toûjours M. Clément ſon oncle.*

Digitized by Google

JAVOTTE.

Tout de bon, gros gouayeux?

LOUISON.

Il viendra avec nous, car il a le visage bon enfant.

NICAISE *se reculant.*

Je ne veux pas.

JEROME.

Allons, allons, remets-toi.

NANETTE *se moquant de lui.*

AIR. *L'amour a sur la Riviere.*

Voyez donc son air d'aisance;
Monsieux veut-y m'embrasser?

NICAISE.

Pour ça non.

NANETTE.

Par complaisance
Laissez-vous donc caresser.

BABET.

Il a ben l'air à la danse,
Je veux l'prendre pour danser

Digitized by Google

NICAISE *la repoussant.*

Allons, Mamesselle, dansez avec vos pareilles, s'il vous plaît.

JEROME.

Est-ce qu'on dit ça ?

LOUISON.

Moi, je veux qu'il me donne le bras dans la foule. Je n'aurai pas peur avec lui, car y f'ra peur aux autres.

JAVOTTE.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames!*

Je l'perdrons dans la presse.

NICAISE.

Laissez-moi donc là.

JEROME.

Javotte, point d'rudesse.

NANETTE.

L'beau bijou que v'là!

JEROME *à Nicaise.*

Morgué, toi qu'as d'la politesse

Digitized by Google

D'vrois-tu fair' comm'ça ?
Hé! montre qui qu'tes.

NICAISE.

A propos, c'eſt vrai; moi je n'y penſois pas. Hé ben, voyons: qu'eſt-ce qui veut que je l'embraſſe?

LOUISON.

Là.

NANETTE.

Hé, ben! voyez.

BABET.

Comme y dit ça!

JAVOTTE.

Madame.

FANCHON.

J'ai peur.

JEROME *prenant Nicaiſe.*

Haut donc; haut donc.

NICAISE *ſe lance ſur elles. Elles prennent ce tems pour l'entourer & chanter en rond.*

TOUTES.

Gai, gai;
Comme il ſe démene!

Digitized by Google

Oui, oui,
Qu'il eſt dégourdi !
Gai, gai, comme il ſe démene !
Oui, oui,
Qu'il eſt dégourdi !

NICAISE.

Oh, j'm'en vas vous en donner. Allez.
Il les baiſe.

LOUISON.

Ma chere mere.

BABET.

La belle aubaine !

NANETTE.

Hé ben donc; hé ben donc, ce pauvre p'tit nez.

JAVOTTE.

Le beau gobet.

FANCHON.

Il ſe dégêle.

LOUISON.

Ah, que nous v'là ben raſſaſiées !

Digitized by Google

NICAISE *ſe frottant les mains.*

C'eſt que je vous ai ben-tôt fait ça, moi.

FANCHON.

Il eſt ben élevé.

NICAISE.

Hé ben, qu'eſt-ce qui en veut encore pendant que j'y ſuis?

Elles éclatent de rire.

LOUISON.

Ça vous f'roit mal.

NICAISE *les voyant rire d'auſſi bon cœur,*

Hem! Je vous rends-ti les filles gayes, moi?

JEROME.

Oh, diantre, toi, tu ſçais donner l'boüi.

On entend dans la couliſſe le refrain ſuivant.

AIR: *J'étois, j'étois malade d'amour.*

Chantons, chantons,
Cent fois répétons
Vive ce tendre pere.

JEROME.

Ah! ah! des Marchands de chanſons: Tant mieux, j'allons faire de bonnes emplettes.

Digitized by Google

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, un Marchand & une Marchande de Chanſons, accompagnés d'un violon.

JEROME.

DITES-DONC, Monſieur & Madame Crincrin, approchez, contez-nous ça tous les trois.

M. CRINCRIN.

Allons, allons, mes amis.

PREMIER COUPLET.

AIR *Noté.* N°. II.

LOUIS que le Ciel a formé
Pour regner & pour plaire,
Sera plus que jamais aimé,
C'eſt le cri de la terre.
Chantons, chantons,
Cent fois répétons,
Vive ce tendre Pere.

Digitized by Google

TOUS.

Chantons, chantons,
Cent fois répétons,
Vive ce tendre Pere.

II. COUPLET.

Si de tout ſon Peuple allarmé
La douleur fut ſincere,
Le plaiſir dont il eſt charmé
En eſt le vrai ſalaire.

Chantons, chantons, &c.

TOUS.

Chantons, chantons,
Cent fois repétons,
Vive ce tendre Pere.

III. COUPLET.

Si le Ciel exauçoit toujours
La plus juſte priere,
Il retrancheroit ſur nos jours,
Pour tripler ſa carriere.
Chantons, chantons;
Cent fois répétons,
Vive ce tendre Pere.

Digitized by Google

TOUS.

Chantons, chantons,
Cent fois répétons
Vive ce tendre Pere.

NICAISE.

Ah! jarnicoton, c'eſt genti comme tout, ça. Monſieur, donnez-moi donc un Livre.

LOUISON.

Oui, pauvre petit, il l'a ben gagné; on l'a moulé comme par exprès pour lui.

NICAISE.

Hé! qu'eſt-ce que ça vous fait, à toi?

JEROME.

AIR: *Vous fixez un aimable Amant.*

J'vas en prendre un pour nous tretous.

JAVOTTE.

Moi j'en veux un pour cheux nous.

NANETTE.

J'veux auſſi chanter ç'bon cher Maître.
Elle ſe fouille.
A propos j'n'ai pas le ſol vaillant.

Digitized by Google

FANCHON.

Moi, mon homme a pris mon argent
Pour illuminer not' fenêtre.

Mais ce qu'il y a de bon, c'eſt que v'là des blouques d'oreilles qui la danſeront, toujours.

NANETTE.

Et moi donc ma croix d'argent : ah ! ſi elle revient !

LOUISON.

Et moi ma cornette. Monſieur, attendez-nous.

CRINCRIN.

Eh non, Meſdames votre parole eſt ſuffiſante. Hé puis votre zéle pour notre Roi eſt une piéce de crédit.

TOUTES.

Monſieur, vous êtes ben honnête.

CRINCRIN.

Avancer le ſien pour un ſi beau ſujet, c'eſt de l'argent ſûr.

JEROME.

Oh ! pour ça j'en répondrois ben.

Digitized by Google

NICAISE.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Ah! tout ç'a s'ra ben-tôt payé,
Car au lieu d'venir par le Coche,
Moi tout douc'ment j'ſuis v'nu à pied;
J'ai mis la voitur' dans ma poche.

JEROME.

Comment la voiture?

NICAISE.

Oui; vingt-quatre ſols que mon oncle Clément m'a donnés pour aller dans le panier de devant à côté du Cocher, comme un enfant de famille que je ſuis.

LOUISON.

Mon enfant! vingt-quatre ſols! Et vous n'avez pas pris la poſte!

NICAISE.

Oh! non, moi je n'aime pas les chevaux.

LOUISON.

Vous n'avez donc gueres d'amour propre?

NICAISE.

Plus propre que vous, dame.....

JEROME.

AIR. *Moi qui veux m'inſtruire.*

Régale nous donc à préſent.

NICAISE.

Ah! pour ça j'm'en pique.

Montrant la Marchande de Chanſons.

Digitized by Google

Mais ſi j'li donn' tout mon argent,
J'veux toute ſa boutique,
J'veux toute ſa boutique.

Me. CRINCRIN.

Allons, voyons, beau chaland.

NICAISE *donne ſes 24 ſols, & prend toutes les chanſons qu'il diſtribue.*

Tenez, ce ſont les dragées du cœur, ça.

BABET.

Il a raiſon, ſont les confitures des bons ſujets.

NANETTE.

R'mercie, mon fils.

FANCHON.

Ben obligé, mon enfant.

LOUISON.

Merci, mon p'tit cochon de lait.

JAVOTTE.

Ben obligé, mon poulet d'yvoire.

NICAISE.

Hé! puis, v'là pour moi.

JÉROME.

Eſt-ce que tu ſçais lire?

NICAISE.

Moi? Pardi, va, que de reſte, puiſque je vous lis queuqu'fois une grande page toute entiere ſans reprendre mon vent.

JEROME.

C'eſt donc comme moi, quand je bois pinte à la ſanté d'not' Roi.

Digitized by Google

NICAISE *montrant ſes trois livrets de chanſons.*

Je garde ces trois-là, toujours.

JEROME.

Quoi ? trois ; c'eſt inutile, puiſque c'eſt la même choſe.

NICAISE.

Ça ne fait rien.

JEROME.

AIR : *Les cœurs ſe donnent troc pour troc.*

Mais c'eſt trois fois le mêm' tableau.

NICAISE.

Moi j'aim' ça.

JEROME.

Faut qu'tu t'ſatisfaſſes.

NICAISE.

Pardi, la Dam' de not' Château
Aime à ſe mirer dans trois glaces.

Et je mirerai trois fois mon amitié la dedans.

BABET.

Il n'eſt pardié pas ſi gnais qu'il le paroît au moins.

LOUISON.

Qu'eſt-ce qui diroit que ça penſe comme les honnêtes gens?

JEROME.

Oh ! la Province ſuit toujours la mode de Paris, & c'eſt une mode qui ne paſſera jamais, celle-là. Hé bien ! allons-je tretous enſemble courir.

On entend un air de vielle.

Digitized by Google

Ah ! ah ! quoi qu'c'eſt donc qu'ça, un renforcement de gaité ?

NICAISE.

Jarni, j'ſuis ben aiſe.

TOUTES.

Et nous donc ?

SCENE VII.

DEUX MARMOTTES *& les Acteurs précédens.*

FANCHON.

ARrivez, mes enfans.

NANETTE.

Ah ! les jolies petites Marmottes ? Tiens, vois donc ?

NICAISE.

Où donc ça ?

LOUISON.

Pardine, elles vous crevent les yeux.

NICAISE.

Qui, ça ?

JEROME.

Oui ça ; hé ! qui donc ?

NICAISE.

Bon ! on m'avoit dit que c'étoit fait comme des lapins, & que ça dormoit dix-huit mois de l'année.

PREMIERE

Digitized by Google

PREMIERE MARMOTTE.

Non, non, Monſieur, des Marmottes comme nous ſont, je vous aſſure, bien éveillées.

NANETTE.

Hé! ben, mes enfans, ſçavez-vous quelque choſe ſur l'air que vous jouiez tout à l'heure?

SECONDE MARMOTTE.

Oui, oui, Madame.

PREMIERE MARMOTTE.

Et qui eſt bien vrai encore.

TOUS.

Ah! voyons; écoutons.

PREMIERE MARMOTTE.

AIR: De la contredanſe de la Fontaine de Jouvence: *Non, je n'aimerai jamais que vous.*

De LOUIS la brillante ſanté
Ramene les Ris, les Jeux & la gaité,
C'eſt à qui s'y livrera le mieux,
Le vif enjouement ſe peint dans tous les yeux.

Digitized by Google

SECONDE MARMOTTE.

C'eſt ſans fadeur que notre cœur l'encenſe,
La vérité ſeule en fait tous les frais.

PREMIERE MARMOTTE.

Chacun le dit comme chacun le penſe,
Le tendre amour eſt l'encens du François.

ENSEMBLE.

De LOUIS la brillante ſanté
Ramene les Ris, les Jeux & la gaité;
C'eſt à qui s'y livrera le mieux,
Le vif enjouement ſe peint dans tous les yeux.

PREMIERE MARMOTTE.

Jouiſſons tous
D'un bien ſi doux;
En le partageant il s'augmente,
Le chagrin ſçut nous réunir;
Mais à préſent c'eſt le plaiſir:
Folâtrons.

SECONDE MARMOTTE.

Soupirons.

PREMIERE MARMOTTE.

Il faut voltiger.

SECONDE MARMOTTE.

Il faut s'engager.

Digitized by Google

PREMIERE MARMOTTE.

Prends un amant.

SECONDE MARMOTTE.

Nenni vraiment,
Je ſuis contente;
Louis vit pour nous.
Jouiſſons tous
D'un bien ſi doux,
En ſe partageant il s'augmente.
Le chagrin ſçut nous réunir;
Mais à préſent c'eſt le plaiſir.

ENSEMBLE.

De Louis la brillante ſanté
Ramene les Ris, les Jeux & la gaité;
C'eſt à qui s'y livrera le mieux,
Le vif enjouement ſe peint dans tous les yeux.

Et ſauta Catharina.

LOUISON.

Elles ſont à croquer.

BABET.

Ma foi, oui.

FANCHON.

A les entendre ſi on ne diroit pas que c'eſt ſoi-même qui chante ça.

Digitized by Google

NICAISE, *s'approchant des Marmottes.*

Moi, j'aime ben celle-là, & puis l'autre.

PREMIERE MARMOTTE.

En vérité?

NICAISE.

Comment donc qu'ça ſe prend?

JEROME.

Je te le dirai.

AIR : *Sçavez-vous? bien jeune tendron?*

On n'peut payer ça ç'que ça vaut ;
Mais j'vas donner tout ç'que j'poſſede.

PREMIERE MARMOTTE.

L'argent n'eſt pas ce qu'il nous faut,
Au zèle l'intérêt le cede ;
Nous exigeons pour tout payement
Que vous diſiez en ce moment
Bien tendrement
Vraiment,
Gaiment,
Vive l'auteur
De notre ardeur.

TOUS.

Vive l'auteur
De notre ardeur.

Digitized by Google

SCENE VIII. *& derniere.*

M. SCRUPULE, LEONORE, DAMON, *& les Acteurs précédens.*

M. SCRUPULE.

COURAGE, mes enfans.

JEROME

Allons nous-en ailleurs nous réjouir, v'là une figure sérieuse qui porteroit malheur à notre joie.

M. SCRUPULE.

Non, mon ami. J'espere même au contraire la seconder bientôt.

LEONORE.

Hé bien, mon oncle; vous voyez que nous avions raison de nous livrer au plaisir.

M. SCRUPULE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Qui maintenant je suis tranquille,

Digitized by Google

J'ai vû Louis. Il m'eſt facile
De vous unir, mes chers enfans.
L'himen de ma joie eſt la marque:
Vivez, aimez auſſi longtems
Que nous chérirons ce Monarque.

Mille ouvrages que j'ai déja vûs à ce ſujet annonçent les ſentimens de toutes les Nations pour lui.

LEONORE.

AIR : noté. N°. 3.

Qu'on eſt heureux de faire des vers!
Moi plus j'y rêve & plus je m'y perds;
Mais ce talent ne doit couter rien,
Car il me ſouvient bien
Qu'un auteur en crédit
Dit
Qu'en chantant un BOURBON
Bon,
Dans le ſacré valon
L'on
Se paſſe d'Apollon.

SECOND COUPLET.

En vain Damon me faiſant ſa cour
Dans ſes chanſons me traçoit l'amour;
Mais il en fit une pour LOUIS
De bon cœur je l'ouis,

Digitized by Google

Je lui ſçus par degré
Gré ;
Sur moi ce trait d'eſprit
Prit :
Il put de ſon ſçavoir
Voir
Quel étoit le pouvoir.

TROISIEME COUPLET.

L'objet chéri qu'il me retraçoit
L'enhardiſſoit & m'attendriſſoit,
D'avoir rendu mon cœur ſatisfait
Son zéle triomphoit ;
Non pas en écrivain
Vain
Viſoit-il au renom ?
Non.
Le plus ſimple couplet ;
Plait ;
Louis le rend complet.

JEROME.

Hé ! ben, Couſin, comment qu' tu trouves ça, toi ?

NICAISE.

Moi, j'trouve ça pas mal raiſonné ; mais c'eſt pas ben difficile.

JEROME

En dirois-tu ben autant ?

Digitized by Google

NICAISE.

Hé ! pardine, m'en défies-tu ?

JEROME.

Oui.

TOUTES.

Ah, voyons donc.

NICAISE.

Même air que le précédent.

Moi je n'ai jamais ſçu ben chanter ;
Mais quand il faut montrer qui l'on eſt,
C'eſt que je vous tire adroitement
Mon épingle du jeu.
Je ne dis qu'un ſeul mot
Qui
Prouve que je ſuis au
Fait.
Nous d'vons chérir le Roi
Car
Il nous aime tretous.

JEROME.

Pargué, v'là qu'eſt ben rimé.

NICAISE.

Qu'ça rime ſi ça veut, c'eſt vrai, toujours.

Digitized by Google

Il montre le Public. Tiens ; j'ai d'beaux & & d'bons témoins.

M. SCRUPULE.

C'eſt à merveille, mon ami.

NICAISE.

Sans doute. Hé ! ben; mais ces lamprons, quand donc que j'verrons ça ?

TOUS.

Il a raiſon.

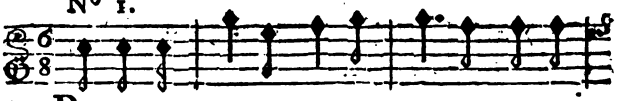
M. SCRUPULE.

Vous n'irez pas loin.

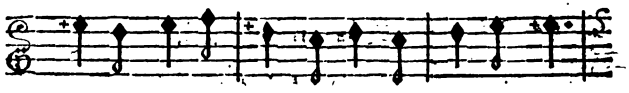
La toile ſe leve, on apperçoit d'un côté un Buffet & de l'autre un Orcheſtre public ; dans le fonds une illumination au milieu de laquelle eſt cette Inſcription en caracteres de feu : VIVE LE ROI. Tous prononcent ces mots avec tranſports. Le tout ſe termine par des danſes relatives aux differens caracteres des Acteurs.

Digitized by Google

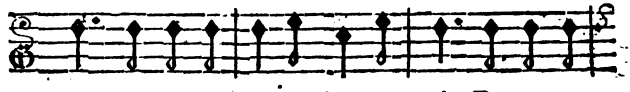
N° 1.



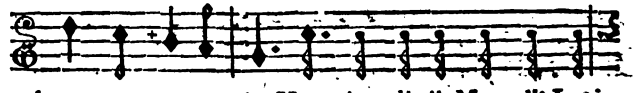
PAr un beau soir m'y promc-nant, Sous l'bras Jo-



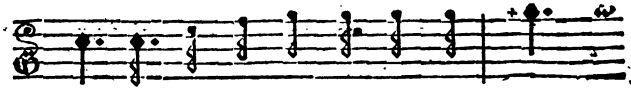
li-cœur me te- nant, Un p'tit mu-guet s'appro-



che, Il voulu faire le gen- ti, Dé campez



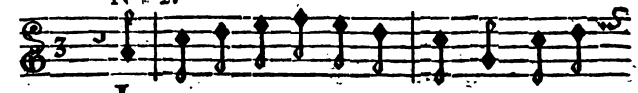
j'vous en a- ver- ti, Vous riez, dit-il, Manzell[e] Loui-



son. Moi tout en riant j'vous ap-pliqu', zon,

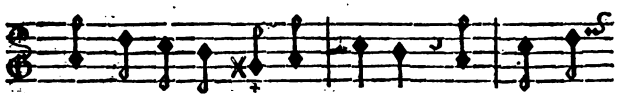
U-ne ta- lo- che.

N° 2.

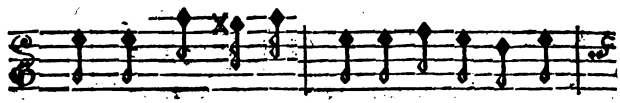


LOuis que le Ciel a for- mé Pour regner

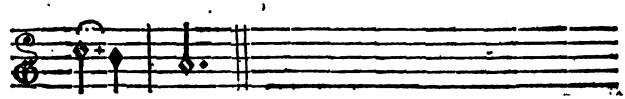
& pour plai- re, Se- ra plus que jamais ai-



mé: C'eſt le cri de la terre. Chantons, chan-

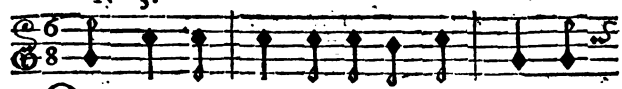


tons; Cent fois répé- tons : Vive ce tendre

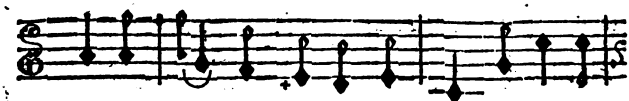


Pe- re.

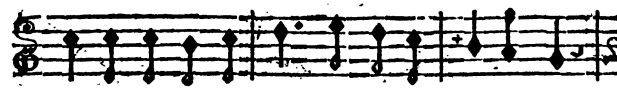
N° 3.



QU'on eſt heu- reux de fai-re des vers ! Moi

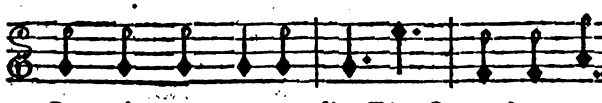


plus j'y rêve, Et plus je m'y perds; Mais ce ta-

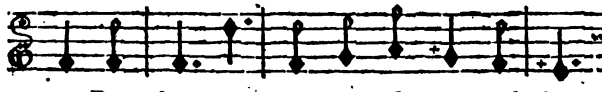


lent ne doit coûter rien, Car il me ſouvient bien

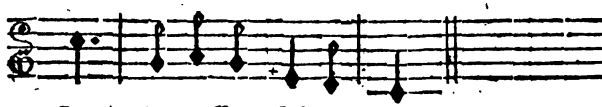
Digitized by Google



Qu'un Au- teur en cré- dit, Dit, Qu'en chantant



un Bour- bon, Bon, Dans le ſa- cré val- lon,



L'on, Se paſſe d'A-pol- lon.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *L'impromptu du cœur, Opera-comique*, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 15. Février 1757.

CREBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin du recueil des Opera-Comiques.

Digitized by Google

RECUEIL

De Nouvelles Piéces de Théâtre imprimées depuis 1747 juſqu'à ce jour.

Du Théâtre François.

De M. DE VOLTAIRE.

ALzire, Tragédie, in-8°.
Zaire, Tragédie.
Mahomet, Tragédie.
La Mort de Céſar, Tragédie.
Hérode & Mariamne, Tragédie.

Le Magnifique, Comédie, de la Motte.
La double Extravagance, Comédie.
Benjamin, ou la reconnoiſſance de Joſeph, Tragédie.
Alexandre, Tragédie nouvelle.
Les Hommes, Comédie-Ballet.

De M. PIRON, *& autres Auteurs.* in-12.

L'École des Peres, Comédie.
Califthène, Tragédie.
Les Courſes de Tempé, Paſtorale.
Guſtave, Tragédie.
La Métromanie, Comédie.
Fernand Cortès, Tragédie.
Les Souhaits, Comédie.
Vanda, Reine de Pologne, Tragédie.
Le Plaiſir, Comédie avec un Divertiſſement.
La Colonie, Comédie.
Caliſte, ou la belle Pénitente, Tragédie.
Cénie, Piéce Dramatique en 5 Actes.
Le Valet Maître, Comédie.
Varon, Tragédie.
La Métempſichoſe, Comédie.
Les Engagemens indiſcrets, Comédie.
Les Adieux du Goût, Comédie.
Les Tuteurs, Comédie.

Digitized by Google

Mérope, Tragédie.
La Folie & l'Amour.
La Gageure de Village, Comédie.
La Coquette corrigée, Comédie, 1757.

DU THÉATRE ITALIEN.

De *M. de Boissy, & autres Auteurs.*

Le Retour de la Paix, Comédie.
Le Prix du Silence, Comédie.
La Frivolité, Comédie.

L'Amante ingénieuse, Comédie.
L'Héritier généreux, Comédie.
Le Philosophe dupe de l'Amour.
Les Veuves, Comédie.

Le Miroir, Comédie.
Le Bacha de Smirne, Comédie.
Les parfaits Amans, Comédie.
La Mort de Bucephale.
L'Année Merveilleuse, Comédie.
Alceste, *Divertissement.*
Les Femmes, *Comédie-Ballet.*
Brioché, Parodie.
L'Amant déguisé, Parodie.
Le Prix des Talens, Parodie.
Les Jumeaux, Parodie.
La Pipée, Comédie.
Musique de la Pipée.

De M. *de Voisenon, & autres.*

Les Mariages assortis, Comédie.
La Coquette fixée, Comédie.
Le Réveil de Thalie, Comédie.
L'École du monde, Comédie.
Le Retour de l'Ombre de Moliere, Comédie.
La Fausse Prévention, Comédie.

La Partie de Campagne, Comédie.
La Gageure, Comédie.
Les Petits-Maîtres, Comédie.
Le Provincial à Paris, Comédie.
La Feinte supposée, Comédie.

Digitized by Google

La Fauſſe Inconſtance, Comédie.
Le Retour du Goût, Comédie.
Les Lacédemoniennes, Comédie.
Le prix de la Beauté.
La Campagne, Comédie.
L'Epouſe ſuivante, Comédie.
Les Fêtes Pariſiennes, Comédie.

Ouvrages de M. VADE.

La Pipe caſſé, Poëme.
Les quatres Bouquets Poiſſards.
Les Lettres de la Grenouilliere.

Opera-Comiques depuis 1752, du même Auteur.

La Fileuſe, *Parodie.*
Le Poirier.
Le Bouquet du ROI.
Le Suffiſant.
Les Troqueurs & le Rien, *Parodie.*
Airs choiſis des Troqueurs.
Le Recueil des Chanſons avec la Muſique.
Le Trompeur Trompé.
Il étoit tems, *Parodie.*
La nouvelle Baſtienne.
Le Divertiſſement de la Fontaine de Jouvence.
Les Troyennes de Champagne.
Jerôme & Panchonnette, *Paſtorale.*
Les trois Complimens de la Clôture.
Le Confident heureux.
Folette ou l'enfant gâté.
Nicaiſe, Opera-Comique.
Les Racoleurs, Opera-Comique.
L'Impromptu du cœur.

De M. FAVART & autres Auteurs.

L'Amour au Village.
La Fête d'Amour, Comédie.
Les jeunes Mariés.
Les Nymphes de Diane, avec la Muſique.
L'Amour Impromptu, Parodie.
Le Mariage par eſcalade, Opera-Comique.

Digitized by Google

Le Troc, *Parodie* des Troqueurs, avec toute la Muſique. 3 l. 12 ſ.
La Magie inutile.
L'heureux accord.
L'Heureux Événement.
Le Retour favorable.
La Roſe, ou les Fêtes de l'Hymen.
Le Miroir magique.
Le Roſſignol, avec la Muſique.
Le Monde Renverſé.
Le Calendrier des Vieillards.
La Coupe Enchantée.
Les Filles.
Le Plaiſir & l'Innocence.
Les Boulevards.
L'École des Tuteurs.
Zéphire & Flore.
Bertholde à la Ville, *avec les Ariettes.*
La Peruvienne.
Le Chinois poli en France.
Les Fra-Maçonnes.
L'Impromptu des Harangeres.
La Bohémienne, Parodie, avec la Muſique
Les Amans Trompés, Opera-Comique.
Les Amours Grenadiers.
Le Diable à quatre, avec les Ariettes.

Choix de Pièces plaiſantes repréſentées ſur différens Théâtres Bourgeois.

L'Eunuque, Comédie. *in*-8°.
Agathe, ou la chaſte Princeſſe, Comédie.
Sirop-au-cul, Tragédie.
Le Pot-de-Chambre caſſé, Tragédie pour rire, &c.
Madame Engueule, Parade.
Les deux Biſcuits, Tragédie.
Le Marchand de Londres, Tragédie bourgeoiſe. *in*-12.
Momus Philoſophe, Comédie.
L'Electre d'Euripide, Tragédie.
Abaillard & Héloïſe, Piéce Dramatique.
L'Orphelin, Tragédie Chinoiſe, traduite avec un Eſſai ſur le Théâtre Chinois.
La Mahonoiſe, Comédie.

Digitized by Google

L'IMPROMPTU DU SENTIMENT,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

SUIVIE

D'UN DIVERTISSEMENT

A L'OCCASION DU MARIAGE

DE M. LE COMTE D'ARTOIS;

*Par M. * * *.*

Le Prix 24 sols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.

Digitized by Google

ACTEURS.

UN DIRECTEUR de Comédie.
UN COMÉDIEN.
UNE DANSEUSE.
MERCURE.
LES TROIS PARQUES.
BROCHON, Auteur.

L'action se passe dans la Salle du Spectacle.

Digitized by Google

L'IMPROMPTU DU SENTIMENT, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE DIRECTEUR, LE COMÉDIEN, LA DANSEUSE.

LA DANSEUSE.

BON JOUR, notre cher Directeur. Vous ne me reprocherez pas de me faire attendre aujourd'hui.

LE DIRECTEUR, *brusquement.*

En effet; c'eſt un miracle de vous voir la première à une répétition.

Digitized by Google

LE COMÉDIEN.

La première? Cela vous plaît à dire. Mademoiſelle, j'en ſuis ſûr, n'avoit pas encore ôté les gants & le maſque avec lequel elle couche, que j'attendois déja ici mon nouveau rôle.

(*Le Directeur fait un geſte d'impatience.*)

LA DANSEUSE, *au Directeur.*

Je crois que vous avez de l'humeur?

LE DIRECTEUR.

C'eſt avec ſujet, ſans doute. Vous parlez fort à votre aiſe, vous autres qui n'avez pas le moindre ſouci.

LA DANSEUSE.

Ne ſeriez-vous pas content de la chambrée d'hier?

LE DIRECTEUR.

Je n'ai qu'à me louer des bontés dont le public veut bien honorer mon Spectacle; ſongez ſeulement à les mériter tous tant que vous êtes.

LE COMÉDIEN, *montrant la Danſeuſe.*

Une de ces Demoiſelles vous feroit-elle par haſard faux-bond par quelque entorſe de commande?

Digitized by Google

LE DIRECTEUR.

Je le leur conseillerois ! Oh ! elles ne sont pas encore à l'Opéra, pour se donner de pareils airs.

LA DANSEUSE.

Dites-nous donc quelle mouche vous pique ; car nous ne pouvons pas le deviner ?

LE DIRECTEUR.

Si vous êtes si curieux, lisez cette Lettre que l'on vient de m'apporter.

LE COMÉDIEN, *regardant le dessus.*

C'est, je pense, l'écriture de Monsieur Métrophile, votre Auteur favori.

LE DIRECTEUR.

Que le Diable l'emporte ! puisqu'il me manque de parole dans l'occasion la plus essentielle....

LE COMÉDIEN.

Quoi ! cette Pièce qu'il vous avoit tant prônée pour le mariage de Monseigneur le Comte d'Artois ?.... Ah ! par exemple, ce seroit un bon tour, celui-là !

LE DIRECTEUR.

Lisez, vous dis-je ; vous verrez le fond que l'on peut faire sur ses belles promesses.

Digitized by Google

LE COMÉDIEN *lit.*

« Je ſuis bien mortifié de vous annoncer, mon cher Monſieur, qu'il ne faut plus compter ſur la fête que je vous avois promiſe pour ces jours-ci ſans faute. Une femme de la premiere qualité m'a entraîné, malgré moi, à ſa campagne; j'eſpérois en être quitte pour lui lire, dans le particulier, quelque anecdote galante : mais la cohue importune qui y a été attirée par le deſir de faire ma connoiſſance, ne m'a pas laiſſé ce qui s'appelle une ſeule minute de loiſir ».

LA DANSEUSE, *faiſant tomber la lettre.*

Ah, le fat!

LE DIRECTEUR.

Il feroit mieux d'avouer qu'il n'a rien pu tirer de ſa tête ſans cervelle.

LA DANSEUSE.

Fort bien! C'eſt-à-dire, que notre divertiſſement, qui eſt en train, va reſter-là?

LE COMÉDIEN.

A quoi ſerviroit-il à préſent?

LA DANSEUSE.

Je ne m'embarraſſe pas de cela, moi; l'entrée qui m'étoit deſtinée me plaît : j'entends & je prétends la danſer.

Digitized by Google

LE DIRECTEUR.

La belle choſe, qu'un ballet qui n'eſt point amené!

LA DANSEUSE.

Qu'importe ? Nous ne ſerons pas les prémiers qui aurons danſé ſans à-propos.

LE COMÉDIEN, *au Directeur.*

Tout cela eſt bon pour le diſcours ; mais comment allez-vous faire pour ſortir d'embarras ?

LE DIRECTEUR.

Ne me le demandez-pas, car je n'en ſçais rien. Jugez ſi j'ai bien envie de rire.

LE COMÉDIEN.

Le Public s'attend ſûrement à voir cette fête, dont vous aviez déja parlé.

LE DIRECTEUR.

Voilà juſtement ce qui met le comble à ma peine. Tous les Théâtres retentiſſent de cet évènement ; il anime juſqu'aux Chanſonniers des rues : faut-il que nous ſoyons les ſeuls!... Ah ! je me déſeſpére !

Digitized by Google

SCENE II.

Les Acteurs précédens, BROCHON.

BROCHON, *avec un grand cahier débordant sa poche.*

NOus verrons ; nous verrons si je ferai encore fifflé cette fois-ci.

LE COMÉDIEN.

Eh ! c'eſt Monſieur Brochon qui nous apporte, je crois, une nouveauté.

LE DIRECTEUR.

Plût au Ciel que, ſans m'en prévenir, il eût conçu l'idée !...

BROCHON.

Sans me flatter, j'en ai eu une admirable. J'oſe dire que la critique ſera miſe en défaut.

LE DIRECTEUR.

La voix de la critique eſt bien foible, quand le cri du patriotiſme ſe fait entendre. Je vous répondrois bien du ſuccès de votre Pièce, ſi elle étoit relative à ces circonſtances qui intéreſſent....

Digitized by Google

BROCHON, *ſortant la Pièce de ſa poche.*

C'eſt ce que je me diſois. La plupart des Auteurs ne ſont redevables de leurs lauriers, qu'à l'adreſſe qu'ils ont de ſaiſir l'hiſtoire du jour. Vous allez juger à quel point je poſsède ce talent : écoutez-moi attentivement.

LE DIRECTEUR....

Aſſeyons-nous, pour faire plus commodément cette lecture. Je brûle de l'entendre.

LA DANSEUSE.

Il me prend fantaiſie d'y aſſiſter auſſi, pour la rareté du fait.

BROCHON, *d'un air doucereux.*

Moliere ne dédaignoit l'avis de perſonne ; & quand on délibère en matiere de Littérature, la voix du beau-ſexe eſt ſouvent prépondérante.

LE COMÉDIEN, *ironiquement.*

Sans doute. Mademoiſelle rectifiera nos jugemens avec tout l'eſprit qu'elle a dans les jambes.

LA DANSEUSE, *au Comédien, après un œillade à Brochon.*

Vous ſeriez peut-être bien embarraſſé de nous dire la véritable place du vôtre ; vous qui faites là le mauvais plaiſant.

Digitized by Google

LE DIRECTEUR.

Paix! (*Au Comédien.*) Songez seulement à votre rôle.... (*A la Danseuse.*).... Et vous, Mademoiselle, occupez-vous de contre-temps & d'échappés : voilà votre fait.

BROCHON, *après avoir toussé, craché.*

Le....

LE COMÉDIEN, *interrompant.*

A propos de rôle : le mien sera-t-il bien fort?

BROCHON.

N'ayez point d'inquiétude. Tout ce qui sort de ma plume, se grave de soi-même dans la mémoire.

LE COMÉDIEN.

La mienne commence à s'user.

BROCHON.

Qu'importe? Votre intelligence est encore toute neuve.... Le...

LE DIRECTEUR.

Un moment, je vous prie : votre Pièce exigera-t-elle beaucoup de dépense? Ce n'est pas que j'y regarde dans une pareille occasion; mais je suis si pressé....

Digitized by Google

BROCHON.

L'on m'accuſe, il eſt vrai, d'avoir le défaut de trop tailler dans le grand; mais laiſſez faire: vous ne regretterez pas vos avances. Le ſu.....

LA DANSEUSE, *interrompant auſſi.*

Je ne vous demande pas ſi cela finit par un beau ballet; c'eſt-là ce qui fait valoir....

LE DIRECTEUR.

Nous apprendrez-vous auſſi ce qui peut vous faire taire, Babillarde éternelle?

BROCHON, *d'un ton affecté.*

Le Suborneur.

LE COMÉDIEN.

Comment?

BROCHON, *montrant ſon intitulé.*

Le Su-bor-neur.

LE DIRECTEUR.

Quoi? C'eſt-là le titre de votre Pièce?

BROCHON.

Pouvois-je mieux choiſir? J'en appelle à l'agréable ſurpriſe où je vous vois. Oh! c'eſt mon fort, à moi, que de cauſer des ſurpriſes!

Digitized by Google

LE DIRECTEUR, *lui tournant le dos ; à part.*

La peſte ſoit de toi, & de ta chienne de ſurpriſe !

BROCHON.

Vous ſçavez pourquoi le Suborneur doit être plus couru que toute autre Pièce. Si, par préjugé, on le croit mauvais, il n'excitera pas moins la curioſité du public qui ſeroit dans l'erreur, & voudroit s'en amuſer. Eh bien ! cela s'appelle-t-il ſavoir profiter des ſottiſes d'autrui ? Qu'en penſez-vous ?

LE DIRECTEUR.

J'entage ! Je ſuis furieux !

(*Il ſe leve en frappant du pied, & va ramaſſer la Lettre jettee, pour la déchirer avec colere.*)

LE COMÉDIEN, *ſe levant auſſi bruſquement.*

Nous voilà tombés de fièvre en chaud-mal !

LA DANSEUSE, *éclatant de rire en ſe levant.*

Ha, ha, ha, ha, ha.

BROCHON.

Que veut dire ceci ? Perdez-vous la tête, tous les trois ?

LE COMÉDIEN.

Non ; c'eſt vous ſeul qui perdez votre temps.

Digitized by Google

BROCHON.

Mais, avant que de me condamner, écoutez au moins ma Pièce.

LE COMÉDIEN.

Eh ! que ne traitiez-vous le ſujet deſiré ? On s'en diſputeroit déja les rôles.

BROCHON.

Quel ſujet ? Que voulez-vous dire ?

LE DIRECTEUR.

Morbleu ! vous êtes François ; & vous pouvez faire une queſtion pareille !

BROCHON, *après une pauſe.*

Ah ! pour le coup, je vous entends. Vous penſiez que j'avois travaillé à l'occaſion du Mariage ?

LE DIRECTEUR.

Sans doute, je l'ai cru. Étonnez-vous, à préſent, ſi je vous ai mieux accueilli que jamais.

BROCHON.

Mais ſi vous vouliez quelque choſe ſur cela ; il falloit donc me le commander ?

LE DIRECTEUR.

Depuis quand l'expreſſion du ſentiment eſt-

Digitized by Google

elle un ouvrage de commande ? C'eſt le zèle le plus pur : encore une fois, c'eſt le patriotiſme qui devoit vous inſpirer.

BROCHON.

Comment donc ! vous parlez preſque comme un Auteur ; ſçavez-vous bien que vous m'échauffez l'imagination ?

LE DIRECTEUR.

Il eſt bien tems de vouloir imaginer, au moment où les autres ont peut-être exécuté !

LE COMÉDIEN.

Attendez.... il me.... vient.... une.... penſée.

LE DIRECTEUR.

Voyons-la, cette belle penſée ?

LE COMÉDIEN.

Si Monſieur nous faiſoit ſeulement..... un petit canevas de quelques ſcènes : nous pourrions demain, ou après, les jouer d'idée.

BROCHON, *ironiquement.*

Un Dialogue de votre façon ſera ſûrement magnifique.

LE COMÉDIEN.

Le clinquant de l'eſprit ne brille guère à côté

Digitized by Google

du ſentiment ; faites-en l'eſſai : vous verrez ſi, en pareille matière, nous avons beſoin d'être ſoufflés.

BROCHON.

Quand ce ne ſeroit que par curioſité, j'accepte le défi. Grâce au beau feu qui m'anime, je veux, dans ces lieux mêmes, dont l'aſpect m'inſpire & me tranſporte ; oui, j'y veux tracer un canevas intitulé..... intitulé..... l'Impromptu du Sentiment.

LA DANSEUSE.

Faites comme vous l'entendrez ; pourvu que vous ameniez.... là.... (*Elle prend l'attitude de la danſe.*) notre Temple de l'Hymen ; c'eſt tout ce qu'il faut.

LE COMÉDIEN.

Je vous laiſſe à votre enthouſiaſme. Si vous voulez que votre ouvrage vous faſſe honneur, occupez-vous, ſur-tout, de moi.

(*Il ſort.*)

LA DANSEUSE.

Adieu, Monſieur Brochon. Je ſouhaite que vous ne ſoyez pas tout-à-l'heure entraîné malgré

Digitized by Google

vous à la campagne, par une femme de qualité.

(*Elle ſort.*)

LE DIRECTEUR.

Je reviendrai voir ce que vous aurez fait. Si vous me tenez parole, vous ſerez content de moi.

BROCHON, *avec enthouſiaſme.*

Je ne veux rien. Le bonheur d'être l'interprète des vœux de la France entière, eſt la ſeule récompenſe digne d'un vrai Citoyen.

SCÈNE

Digitized by Google

SCENE III.

BROCHON, *seul.*

ALLONS, mon génie; courage! Voici une grande occasion de se signaler..... Je réussirai sûrement, car le Public, indulgent, me pardonnera mes fautes en faveur du motif; & pourvu qu'il entende parler de ce qu'il chérit, il sera content..... (*Il rêve.*) Je disois donc que ce seroit l'Impromptu du Sentiment; bien rencontré! Mais ce n'est pas le tout que de choisir un titre qui promette, il s'agit de le remplir..... (*Il s'assied.*) Voyons un peu; si je faisois.... Non, non; plus les louanges sont méritées, plus elles doivent être délicates; tâchons donc de nous rejetter du côté de l'allégorie. Si je supposois, par exemple..... Mais cette idée-là vaudroit encore moins.... (*Après une grande pause.*) Que je suis malheureux! J'ai beau rêver: je ne trouve rien qui me satisfasse..... (*Il se leve en sursaut.*) Courons chez un Libraire; la lecture de quelques Fêtes de ce genre me montera peut-être l'imagination.

Digitized by Google

SCENE IV.

BROCHON, MERCURE.

MERCURE, *tenant son caducée.*

ARrête !

BROCHON.

Quel dessein peut conduire ici le Messager des Dieux ?

MERCURE.

Le dessein de faire rougir un Auteur sans talens, sans la moindre imagination.

BROCHON.

Si vous destinez ce reproche à tous ceux qui le méritent, vous aurez bien à faire ; je vous en avertis.

MERCURE.

Entends le Peuple qui célèbre cette union que les Dieux se plaisent à contempler ; penses-tu que les expressions si vives, si touchantes de son allégresse, ne soient puisées que dans un plagiat honteux ? Quand un François médite un hom-

Digitized by Google

mage pour ſes Princes, ce n'eſt pas ſon eſprit, c'eſt encore moins celui des autres qu'il doit interroger : c'eſt ſon propre cœur ; & malheur à celui qui ne répondroit rien !

BROCHON, *s'eſſuyant les yeux.*

Vous m'attendriſſez juſqu'aux larmes.... vos réflexions ſont juſtes.... cependant.... la différence.... enfin..... Ah ! Mercure : daignez m'inſpirer, vous qui préſidez à l'Éloquence. Il ne faut pas moins qu'un Dieu pour épurer l'encens deſtiné aux Lys.

MERCURE.

Je vois que l'on peut être bien intentionné, & n'avoir qu'un zèle inſuffiſant ; je veux donc bien, en faveur de ton cœur, faire grâce à ton eſprit.

BROCHON.

Quoi ! réellement, vous me donneriez ce canevas ?....

MERCURE.

Le haſard t'en ſuggérera l'idée ; c'eſt à toi de la ſaiſir, pour en faire uſage.

BROCHON.

Et le Temple de l'Hymen, qui doit former le ſujet ?....

Digitized by Google

MERCURE.

Les Dieux ſavent tout prévoir.

BROCHON.

Que de grâces j'ai à vous rendre ! Heureux, trois & quatre fois heureux, les Mortels qui naiſſent ſous l'influence de votre étoile !

(*On entend dans l'éloignement pluſieurs femmes qui parlent avec vivacité.*)

MERCURE.

Laiſſe-moi. J'ai des raiſons pour vouloir être ſeul ici.

BROCHON, *à part, en ſortant.*

Gardons le *tacet* ſur cet aventure, juſqu'à ce que nous ſachions à quoi elle nous aura conduits.

MERCURE, *à part.*

Je crois reconnoître la voix des trois Parques ; je ne veux point qu'il ſoit témoin de leurs reproches.

Digitized by Google

SCENE V.

MERCURE, LES TROIS PARQUES.

LA PREMIÈRE, *sans voir Mercure.*

JE suis hors de moi-même.

LA SECONDE.

Je ne me possède plus.

LA TROISIÈME.

Cherchons-les dans l'Univers entier; n'ayons ni repos, ni trève, jusqu'à ce que.....

MERCURE, *à part.*

Leur courroux & leur embarras me divertissent.

LA PREMIÈRE, *presque sans ponctuation.*

Ah! Mercure: vous voilà? Eh bien? L'Olympe épouse sans doute notre injure; n'est-il pas vrai que cela crie vengeance?

MERCURE, *d'un air composé.*

Quoi?

Digitized by Google

LA SECONDE.

Vous êtes sûrement aussi à leur poursuite ; les avez-vous rencontrés ? Sont-ils punis ?

MERCURE.

Qui ?

LA TROISIÈME.

Tout cela sera abîmé, ébréché, cassé, ou pour le moins embrouillé ; n'importe, n'importe ; rendez-nous-les tels qu'ils se trouvent.

MERCURE.

Qu'avez-vous ?

LA PREMIÈRE.

Belle demande ! Il s'agit de nos attributs dérobés par la Troupe des Plaisirs : oui, oui, par eux-mêmes, bien sûrement, car on les a vus entre leurs mains. Les petits fripons ! Ne se sont-ils pas avisés aussi de prendre la faulx du tems, & de lui couper une aîle ?

LA SECONDE.

Celui qui m'aura embrouillé ma quenouille, peut être certain que je lui en donnerai comme il faut sur les oreilles.

LA TROISIÈME.

Je me promets bien de les couper à celui qui m'a pris mes ciseaux.

Digitized by Google

(*Mercure riant ſous cape, porte la main à l'une & l'autre de ſes oreilles.*)

LA PREMIÈRE.

Et moi, je tordrai le cou à celui qui tourne mon fuſeau.

MERCURE.

Voilà de terribles menaces, qui reſteront ſans effet.

LA PREMIÈRE.

Qu'eſt-ce à dire? Prétendez-vous approuver?....

MERCURE.

Les plaiſirs ſont des enfans: il faut bien qu'ils aient de quoi s'amuſer.

LA PREMIÈRE.

Joli amuſement, que d'oſer porter une main téméraire ſur des attributs qui règlent l'Univers; qui vont de pair avec le Sceptre des Rois!

MERCURE, *ironiquement.*

Des Êtres d'un certain rang, qui s'abandonnent à l'ignominie de filer, qui s'occupent ſans ceſſe de quenouille & de fuſeau, comme faiſoit jadis la Ménagère embéguinée de Philémon! En vérité, Mesdames, vous n'y penſez pas.

Digitized by Google

LA SECONDE.

Qu'entends-je ? Eſt-ce bien Mercure, qui s'exprime ainſi ?

MERCURE.

C'eſt lui-même ; n'en doutez point ; il vous conſeille de prendre au moins le ton des Petites-Maîtreſſes de l'Olympe, en donnant à des mains comme les vôtres un geſte plus à la mode.

LA TROISIÈME.

Je crois qu'il veut nous railler ?

MERCURE.

Il faut donc vous parler ſérieuſement ? Eh ! bien, ſachez que pour des raiſons à moi connues, vos attributs reſteront entre les mains des Plaiſirs.

LA PREMIÈRE.

O Jupiter ! vous l'entendez, lui qui devroit, au contraire, nous prêter ſes aîles.... Patience ; patience ; nous allons....

(*Elles font quelques pas.*)

LA SECONDE, *revenant.*

Et pour quelles raiſons, s'il vous plaît, nos attributs changeroient-ils de Maîtres ?

Digitized by Google

MERCURE.

Allez, courez porter vos plaintes à Jupiter; vous lirez ſa réponſe dans le Livre du Deſtin.

LA PREMIÈRE.

Pourquoi le Deſtin s'arroge-t-il le droit de vouloir décider de tout? Qu'il ſache que ce ſont nos caprices qui font ſes loix.

MERCURE.

Voilà préciſément ce qu'il a voulu éviter pour la durée de ces beaux nœuds que l'Amour & l'Hymen ont formés à la Cour de LOUIS. La main des Plaiſirs filera déſormais d'or & de ſoie les jours précieux que le tems doit reſpecter. Tel eſt l'ordre irrévocable du Deſtin. Ne vous en fâchez pas; il vous permet ſur le reſte de l'Univers tous les caprices que vous pourrez imaginer; à certaines exceptions près, cependant, dont j'aurai ſoin de vous informer auſſi, quand il le faudra.

LA PREMIÈRE, *ſe tordant les mains avec un ris forcé.*

Puiſque vous parlez de caprice; il m'en vient un que je crois des mieux fondés; c'eſt celui d'apoſtropher votre face équivoque, comme elle

Digitized by Google

le mérite ; je vous ſoupçonne fort de nous avoir fait un tour de votre ancien métier.

MERCURE, *d'un ton ferme.*

J'ai fait ce que j'ai dû ; & ſi c'étoit à recommencer, je me garderois bien d'y manquer !

LA PREMIÈRE.

Comment ! Nous contions bonnement notre aventure à ce Pélerin-là ; tandis que c'eſt lui-même.... Par le Styx ! il faut le déviſager.

(*Elles font toutes les trois un mouvement menaçant.*)

MERCURE.

Avez-vous envie d'être régalées comme Soſie ? Ne vous y frottez pas ; car je vous ſoſifie d'importance, toutes tant que vous êtes.

LA PREMIÈRE.

Un Dieu voleur ! Le joli titre pour vouloir nous preſcrire notre conduite ! C'eſt ſans doute votre louable expérience dans cet art, qui vous a valu l'immortalité ?

MERCURE.

Cet art a pour Sectateurs plus d'honnêtes gens que vous ne le penſez.

LA PREMIÈRE.

Ces honnêtes gens, à commencer par vous,

Digitized by Google

ne valent pas les ſerpens qui entourent votre caducée.

(*Brochon les écoute.*)

MERCURE.

Briſons là. Si quelqu'un vous entendoit, il vous prendroit pour des Furies, tandis que vous repréſentez le nombre des Grâces.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, BROCHON.

BROCHON, *courant à Mercure.*

LEs Grâces ! les trois Grâces ! Ah ! vous aviez bien raiſon : voilà de quoi me fournir des idées....

(*Il ſe promene à grands pas, agité par ſon imagination.*)

LA SECONDE PARQUE.

A qui en a cet original ? Les foux ſont-ils auſſi gagés pour rire à nos dépens ?

BROCHON, *dans ſes penſées, ſe frottant les mains.*

Elles ſont charmantes ! délicieuſes ! Je ne dé-

Digitized by Google

ſeſpère pas qu'elles ne ſervent auſſi à mon Divertiſſement.

LA TROISIÈME.

Quelle impudence !

LA PREMIÈRE.

Qui ? nous ! nous ſervir à ton Divertiſſement ! (*Elle lui donne un ſoufflet.*) Tiens, inſolent ; voilà mon agacerie.

MERCURE.

Je croyois Junon bien aigre, bien acariâtre ; mais vous l'emportez ſur elle.

BROCHON, *la main ſur ſa joue.*

Bon augure pour le ſuccès de ma Pièce ! puiſque le beau ſexe me claque d'avance.

LA PREMIÈRE.

Je t'apprendrai le reſpect que l'on doit aux Parques !

LA SECONDE, *ſe mettant entre deux.*

Laiſſez ; laiſſez ; vous ne le reconnoiſſez pas, cet Auteur famélique ; dont nous étions prêtes à couper la trame, il y a peu de tems ?

LA TROISIÈME, *ironiquement.*

Quelle perte c'eût été pour la République des Lettres !

Digitized by Google

LA SECONDE.

Sans doute que ſon accès le reprend ?

LA PREMIÈRE.

Quoi qu'il en ſoit, il ne la portera pas loin. Suivons d'abord l'objet qui nous occupe ; nous verrons après cela, ſi le Deſtin ſe mêlera auſſi de la ſérénité & de la durée de ſes jours.

BROCHON, *vivement.*

Je vous les abandonne dès ce moment, s'ils peuvent être ajoutés à ceux de LOUIS & de ſon Auguſte Famille. Tous les ſujets de ce Monatque, à compter depuis le Courtiſan juſqu'au Berger, penſent de même, & du meilleur de leur cœur.

(*Les Parques ſortent.*)

MERCURE.

Je vais prendre des meſures pour faire protéger les Plaiſirs contre leurs entrepriſes ; tes ſentimens t'aſſûrent plus que jamais de mon appui.

Digitized by Google

SCENE VII.

BROCHON, *après une grande pauſe.*

LEs trois Grâces! Oui, ſans doute, cette idée me paroît analogue à l'objet propoſé.... (*Il ſe promene en rêvant.*) Les Grâces peuvent être regardées comme ſœurs. Tant mieux! tant mieux! l'allégorie en ſera plus juſte.... (*Il s'aſſied en ſe diſpoſant à écrire*).... Çà, çà; dépêchons-nous d'eſquiſſer l'emploi de ces matériaux; & voyons d'abord quelle pièce de charpente il faut que je poſe la première: c'eſt le grand *hic*.

(*Il rêve.*)

Digitized by Google

SCENE VIII ET DERNIÈRE.

BROCHON, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR, *le considérant dans ſa rêverie, à part.*

LE voilà qui écrit. Bon : c'eſt ſigne que ſes idées ſont trouvées ; il ne s'agit plus que de les débrouiller.

BROCHON, *dans ſa rêverie.*

J'emploie encore d'autres perſonnages : mais je veux perdre mon nom, ſi je ſais lequel doit ouvrir la ſcène ! J'ai preſque envie de finir mon canevas par le commencement.

LE DIRECTEUR, *à part.*

Garre qu'il ne reſſemble à ceux où l'on ne peut diſtinguer ni tête, ni pieds.

BROCHON, *de même.*

Pourquoi m'alembiquer l'eſprit, en cherchant ſi long-temps une expoſition adroite qui prépare le reſte ? Je vais tout uniment, comme beaucoup d'autres, faire jaſer, à propos de batte,

Digitized by Google

le premier venu de mes perſonnages... Mais, non; je la tiens, cette expoſition deſirée. Oui, pour le coup, j'y ſuis.

(*Il écrit.*)

LE DIRECTEUR, *à part.*

La trouvaille eſt heureuſe. Sans cela, ç'eût été comme qui diroit :

Ma ſœur, vous ſouvient-il du feu Roi, notre père?

BROCHON, *de même.*

Ma ſeconde ſcène eſt déja diſpoſée auſſi; voyons à préſent à qui c'eſt à marcher pour la troiſième.

LE DIRECTEUR, *à part.*

Prenez garde de faire un paſſe-droit.

BROCHON, *écrivant à meſure qu'il parle.*

Scène quatrième..... Bon. Cinquième..... A merveille. Sixième.... Cela eſt ſingulier! Quand une fois on a eu le bonheur de bien engraîner, toute la machine roule d'un commun accord, comme le méchaniſme d'une montre.

LE DIRECTEUR, *à demi-voix.*

Les Pièces de Théâtre ſont des eſpèces de montres,

Digitized by Google

montres, dont le grand reſſort eſt ſouvent d'une trempe bien mauvaiſe. Auſſi en voit-on beaucoup qui retournent chez l'Horloger pour y reſter.

BROCHON, *écrivant toujours.*

Hein ? Plaît-il ?

LE DIRECTEUR, *haut.*

Je craignois de vous interrompre; il me paroît que vous allez bon train.

BROCHON, *ſe levant.*

Je vous en réponds. Notre canevas pourra ſe diſtribuer tout-à-l'heure.

LE DIRECTEUR.

Vous le finirez après le dîner; venez : on va ſervir.

BROCHON.

Écoutez, auparavant, l'extrait de mon plan.

LE DIRECTEUR.

J'écoute. Eſt-ce toujours l'Impromptu du Sentiment ?

BROCHON.

Je ferai mon poſſible, pour conſerver un titre

Digitized by Google

qui ſemble puiſé dans tous les cœurs; ſi cependant je ne pouvois pas le remplir, je le changerois, ou bien je n'en mettrois point du tout; n'y a-t-il pas déja une *Comédie ſans titre?*

LE DIRECTEUR.

Sans doute. On eſt revenu aujourd'hui de toutes ces misères-là; ainſi, Comédie ſans titre, ou titre ſans Comédie, cela ne doit plus nous arrêter. Au fait, au fait.

BROCHON.

J'y vais. Figurez-vous que, depuis un certain tems, les trois Grâces étoient diſperſées.

LE DIRECTEUR.

Adieu notre titre. Je ne vois pas comment vous pourrez....

BROCHON.

Ah! laiſſez-moi dire, je vous en prie.

LE DIRECTEUR.

Allons, ſoit. Voilà donc les Grâces diſperſées; tâchez de les retrouver; car, pour moi....

BROCHON.

Je m'en charge : & cela ne ſera pas difficile;

Digitized by Google

deux d'entr'elles ont fixé leur ſéjour près des bords de la Seine.

LE DIRECTEUR.

Ho ! ho ! Je ne m'attendois pas à ce ricochet. Il ne faut point être grand ſorcier pour deviner qui ſont ces deux Grâces que vous voulez dire... Eh bien ? Et la troiſième ?

BROCHON, *d'un air tranſporté.*

Elle eſt arrivée pour joindre les deux autres.

LE DIRECTEUR.

Bravo ! Voilà une application dont je ſuis aſſez content.

BROCHON, *riant.*

Commencez-vous à entrevoir la juſteſſe de l'allégorie ?

LE DIRECTEUR.

C'eſt plutôt une vérité qui ſaute aux yeux. Cependant, ſi j'oſe vous parler franchement, il y a dans cette comparaiſon-là quelque choſe qui me paroît clocher.

BROCHON.

Je vous entends ; vous voudriez des êtres plus

Digitized by Google

distingués, plus parfaits que les Grâces, pour représenter trois Princesses, dont les vertus, les qualités de l'esprit & du cœur....

LE DIRECTEUR.

Vous y êtes. C'est justement cela que je voulois dire.

BROCHON.

Oh! vraiment; si vous le prenez à la rigueur, l'Olympe entier, passé en revue, ne nous offrira pas un seul personnage qui puisse nous convenir. Il faut un peu aider à la lettre; où en seroient les pauvres Auteurs, si l'on y regardoit de si près? Jupiter même ne seroit pas comparable à LOUIS.

LE DIRECTEUR.

Revenons à notre illustre Voyageuse. Votre imagination ne jugeroit-elle pas à propos de supposer que l'on a député à sa rencontre l'Amitié? Il me semble que cela formeroit le tableau figuré de ce qui se passoit dans l'intérieur de la Famille Royale; cela caractériseroit aussi deux tendres Sœurs, qui étoient empressées...

BROCHON.

Vous avez raison. Je ferai quelque part une couture, pour attacher ce morceau à ma Pièce.

Digitized by Google

LE DIRECTEUR.

Vous trouvez donc mon idée.....

BROCHON.

Très-juste. Cependant, il me resteroit encore à peindre, dans cette députation allégorique, la vive impatience de l'Amour & de l'Hymen; l'empressement respectueux que témoignoient les Peuples, pour rendre leurs hommages. Il vaut donc mieux, au lieu de la simple Amitié, personnifier le Sentiment.

LE DIRECTEUR.

Il est vrai que cela vous raccrocheroit un peu aux branches de votre titre.

BROCHON.

Oui; & le Sentiment, pris dans son sens général, signifiera tout en même tems.

LE DIRECTEUR.

Une pensée en fait naître une autre. Convenez que je vous ai donné là un bon coup d'épaule?

BROCHON.

Vous n'êtes pas le seul; &, puisqu'il est tems

Digitized by Google

de l'avouer, le Dieu Mercure m'a aidé bien davantage.

LE DIRECTEUR.

Comment dites-vous ? Mercure.....

BROCHON.

Je vous dis qu'il m'a donné l'idée de ce canevas, que je n'aurois jamais pu trouver ſans ſon ſecours.

LE DIRECTEUR.

En voici bien d'une autre ! (*D'un air ironique.*) Où étiez-vous, s'il vous plaît, quand il vous a fait cet honneur ?

BROCHON.

J'étois ici, dans la même place où nous voilà.

LE DIRECTEUR, *riant.*

Comment ! Depuis que je vous ai laiſſé.....

BROCHON.

Oui, Monſieur le ricanneur, oui ; depuis que vous m'avez laiſſé ici, j'ai eu un entretien avec Mercure ; vous avez beau me faire de grands yeux : la choſe eſt pourtant comme cela.

LE DIRECTEUR, *éclatant de rire.*

Ha, ha, ha, ha ; je vous offrois ma ſoupe :

Digitized by Google

mais votre cerveau détraqué auroit, je crois, plutôt besoin d'un bon grain d'ellébore.

BROCHON.

Il n'eſt pas ici queſtion de grain, ni de farine; mais plutôt d'une vérité qui annonce peut-être des décrets au-deſſus des Mortels; quelle preuve en voulez-vous ? Parlez.

LE DIRECTEUR.

Pauvre garçon ! Il me fait pitié ! C'eſt dommage; car il avoit d'aſſez bons intervalles.

BROCHON.

O Mercure ! il me regarde comme un inſenſé, quand je lui parle de ton appui; ſi mon eſpoir eſt fondé, fais qu'à l'inſtant même il ſoit convaincu par ſes propres yeux.

(*La ſcène change, & repréſente le Temple de l'Hymen. Dans l'enfoncement du théâtre, paroît un Autel. L'Amour & l'Hymen s'y donnent la main, tandis que, de l'autre, ils enflamment deux cœurs, en réuniſſant leurs flambeaux.*

L'Autel eſt environné par la Troupe des Plaiſirs. Au moment du changement de décoration, tous ces perſonnages ſe trouvent en attitude, & ils y reſtent juſqu'au commencement du Ballet.)

Digitized by Google

LE DIRECTEUR.

Ciel ! Que vois-je ? Un pouvoir inconnu me tranſporte-t-il en effet dans le Temple de l'Hymen ?

BROCHON, *à demi-voix.*

Vous ſeriez bien plus étonné, ſi les actions des Dieux alloient ſervir d'exemple, pour l'illuſion que vous méditez ; qu'en diriez-vous ?

LE DIRECTEUR, *de même.*

Je dirois que les Dieux penſent comme les hommes : ils ſe mettroient en quatre, quand il s'agit des BOURBONS.

(*Ils ſe mettent hors de la vue des Spectateurs.*)

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT.

PERSONNAGES.

L'HYMEN.
L'AMOUR.
LE GÉNIE DE LA FRANCE.
LES PLAISIRS.
LES TROIS PARQUES.
LE TEMS.
BERGERS ET BERGERES.

PREMIÈRE ENTRÉE.

LA Troupe des Plaiſirs ayant formé quelques danſes avec l'Amour & l'Hymen, ceux-ci vont inviter les Bergers d'alentour à prendre part à la Fête. Les Plaiſirs, qui reprennent leurs occupations, ſe partagent en trois grouppes.

Le premier arrache le lin de la quenouille des Parques, le brûle ſur l'Autel, au feu des flambeaux qui y ſont reſtés, & garnit cette quenouille avec un tiſſu d'or & de ſoie.

Le ſecond grouppe des Plaiſirs cherche les moyens d'aggrandir le fuſeau, & s'exerce à le tourner.

Digitized by Google

LE DIRECT[illegible] la fauſſe dé-

Ciel ! Que vois-je ? Un [illegible]
tranſporte-t-il en effet dans [illegible]
men ?

[illegible]RÉE.

BROCHO[illegible]

Vous ſeriez bien p[illegible] [illegible]s les trois Par-
des Dieux alloient ſe[illegible] [illegible]es ſentimens
ſion que vous médi[illegible] [illegible]nt agités, en
[illegible]eur ont été
LE DIR[illegible] [illegible]es Plaiſirs,
[illegible]irs qui ont
[illegible]nt arrêtés. Au
Je dirois que [illegible] [illegible]ets du reſſen-
hommes : ils ſe [illegible]noncé par un
s'agit des Bou[illegible] [illegible]uage, & poſe
(*Ils ſe mettent* [illegible] [illegible]onſeigneur le
[illegible]rois, orné
[illegible] Ce Génie
[illegible]on que les
[illegible]s maintenir
[illegible], il diſ-

[illegible] pardon-
[illegible] les attri-
[illegible] eſt faite
[illegible]nité qui
[illegible]nnages.
[illegible]es Par-
[illegible]s en-
[illegible]ems

Digitized by Google

[redacted]

[redacted]

[redacted]

Le troiſième s'efforce à rompre la faulx du Tems, & le ciſeau des Parques.

SECONDE ENTRÉE.

PAs de quatre entre le Tems & les trois Parques. Ces Perſonnages expriment les ſentimens de colere & d'inquiétude dont ils ſont agités, en cherchant en vain les attributs qui leur ont été dérobés. Ils apperçoivent la Troupe des Plaiſirs, & les pourſuivent. Ceux des Plaiſirs qui ont entre leurs mains les attributs, ſont arrêtés. Au moment qu'ils vont éprouver les effets du reſſentiment, le Génie de la France, annoncé par un coup de tonnerre, deſcend ſur un nuage, & poſe au-deſſus de l'Autel l'écuſſon de Monſeigneur le Comte & de Madame la Comteſſe d'ARTOIS, orné de chiffres & d'emblêmes analogues. Ce Génie témoigne, par un geſte, la protection que les Dieux accordent aux Plaiſirs, pour les maintenir dans leurs nouveaux droits; après quoi, il diſparoît.

Non-ſeulement le Tems & les Parques pardonnent aux Plaiſirs; mais ils leur rendent les attributs, en témoignant que cette ceſſion eſt faite pour toujours. Une danſe exprime l'intimité qui règne dès ce moment entre tous les Perſonnages.

La danſe finie, les Plaiſirs endorment les Parques d'un côté; tandis que, de l'autre, ils enchaînent, avec des guirlandes de fleurs, le Tems qui a lui-même briſé ſa faulx.

Digitized by Google

TROISIÈME ENTRÉE.

L'Amour & l'Hymen conduiſent une troupe de Bergers & de Bergères, qui viennent prendre part au Divertiſſement.

UN BERGER.

Air : *Allons danſer ſous ces ormeaux.*

Célébrons tous ce jour heureux,
Par des chanſons qu'Écho répète ;
Qui pourroit n'être pas joyeux,
Lorſque le Ciel comble nos vœux ?

L'Amour nous invite à la fête :
Les Bergers ſont ſes favoris ;
Pour appeller les Jeux, les Ris,
Il faut le ſon de la muſette.

CHŒUR DE BERGERS ET DE BERGERES.

Célébrons tous, &c.

(*On danſe.*)

LE BERGER SILVANDRE.

Air : *L'Amour me fait mourir.*

Tandis que tout reſpire
Dans ces lieux le plaiſir,
Je gémis ! je ſoupire !
Dois-je toujours languir ?
Chloé me fait, lon lan la,
Chloé me fait mourir.

Digitized by Google

L'HYMEN, *à Chloé.*

AIR : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Les liens que l'Hymen donne,
Sont des nœuds remplis d'attraits.

(Chloé hoche la tête.)

Les roſes dont il couronne,
Ne ſe flétriſſent jamais.

(Chloé fait encore un ſigne d'incertitude.)

Çà, Chloé, qu'il vous uniſſe.
Craignez-vous des repentirs ?

(Il montre l'Autel.)

S'unir ſous un tel auſpice,
C'eſt épouſer les plaiſirs.

(Silvandre, par ſes geſtes, engage l'Amour à parler auſſi pour lui.)

L'AMOUR, *à Chloé, en la conſidérant.*

AIR : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Avec tant d'agrément,
L'on eſt ſûre de plaire.
Votre Amant eſt ſincère,
Croyez-en ſon ſerment.
L'Amour en eſt garant.

CHLOÉ.

AIR : *Hélas ! comment donc faire ?*

J'avois pris pour ſyſtême
De ne point m'engager.

Digitized by Google

SILVANDRE.

Quelle rigueur extrême !

L'AMOUR, *à Silvandre.*

Il n'y faut plus ſonger.

CHLOÉ.

Mais, comment ſe défendre,
Et comment dire non,
Lorſqu'un Amant ſait prendre
L'Amour pour caution ?

(*L'Hymen & l'Amour uniſſent Silvandre & Chloé.*)

(*On danſe.*)

VAUDEVILLE.

LE BERGER SILVANDRE.

AIR : *Je ſuis un pauvre Maréchal.*

APRÈS un ſiècle de tourment,
Un inſtant de contentement
Avec uſure dédommage ;
Bergers, retenez ma leçon :
Pour vaincre un rigoureux Tendron,
Mettez la conſtance en uſage ;
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud,
Bon courage :
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

Digitized by Google

CHLOÉ.

SECOND COUPLET.

La raiſon nous dit tous les jours,
Fuyez les garçons, les Amours:
C'eſt le moyen de reſter ſage;
Mais le cœur nous parle autrement.
Tôt ou tard il vient un moment
Où l'on écoute ſon langage.
Tôt, tôt, tôt,
Il bat chaud.
Bon courage:
L'Amour acheve ſon ouvrage.

UNE PARQUE, *ſe réveillant.*

TROISIÈME COUPLET.

Pour filer aux BOURBONS chéris
Des jours embellis par les Ris,
Plaiſirs, mettez-vous en haleine,
Et ne vous repoſez jamais;
O! combien il eſt de François
Qui vous ſeconderoient ſans peine!
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud,
Bon courage:
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

L'AMOUR.

QUATRIÈME COUPLET.

Pour bien filer, il faut mouiller.
Plaiſirs, n'allez pas l'oublier;
Une faute auſſi ridicule
Jamais ne ſe pardonneroit.

Digitized by Google

Lorſque pour Omphale il filoit,
C'étoit la maxime d'Hercule.
Tôt, tôt, tôt,
Battant chaud,
Bon courage,
Il avoit bien cœur à l'ouvrage.

LE TEMS.

CINQUIÈME COUPLET.

Rien ne peut réſiſter au Tems;
Il détruit tous les monumens:
Mais il fait conſiſter ſa gloire
A reſpecter ceux de LOUIS.
Ses bienfaits, dans les cœurs écrits,
Vivront au Temple de Mémoire.
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud,
Bon courage:
Tous ſes Sujets font cet ouvrage.

(Danſe générale.)

Fin du Divertiſſement.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, & approuvé pour être imprimé. A Paris, ce 12 Novembre 1773.

MARIN.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, à la charge d'enrégiſtrer à la Chambre Syndicale. Le 14 Novembre 1773.

DE SARTINE.

De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de CONDÉ, & le Duc de BOURBON, rue des Mathurins.

Digitized by Google

L'INCONSTANT FIXÉ,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

Mêlée d'Ariettes.

PAR M. GAMNIRIDE.

Imprimée en Août 1764.

Le prix est de 24 sols.

A PARIS,

Chez CLAUDE HERISSANT, Imprimeur-Libraire; rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

CEtte Piéce eſt l'amuſement d'une perſonne qui s'eſt fait un jeu de peindre d'après nature les inconſéquences de ſon cœur dans ſa jeuneſſe. Ses amis ſçavent que, preſſé par eux de la donner aux Italiens, il l'a fait préſenter indirectement dans l'intention, ſi elle étoit reçue, d'en abandonner tout le profit à celle des Actrices, dont la voix enchantereſſe en eût aſſuré le ſuccès : il n'entendoit pas même ſe ſervir du privilége d'avoir ſes entrées ; mais il eſt diſpenſé du plaiſir qu'il ſe promettoit de rendre cet hommage aux talens de cette Actrice par le refus que les Italiens ont fait de la Piéce. Si le Public, à la déciſion duquel il la ſoumet en la faiſant imprimer, ne voit point avec indifférence un genre de ſentimens diſtingués, mais traité dans le goût des Ouvrages du jour ; ſi la Piéce lui plaît autant à la lecture, qu'elle a captivé les ſuffrages des perſonnes les plus capables d'en juger ; s'il ſent tout le prix qu'une Muſique brillante auroit ajouté de plus au jeu des Acteurs ; s'il va même juſqu'à regretter qu'on l'ait privé d'un Spectacle qui pouvoit intéreſſer le cœur & l'eſprit, il eſt juſte de le prévenir que la proſcription n'a pas été abſolument générale ; afin qu'il ne décide pas ſur le refus qu'on a fait de cette Piéce, de la capacité d'un Tribunal juge & partie, aux lumiéres duquel, pour l'émulation des Auteurs, *ces ſortes d'Ouvrages ſont ſoumis.*

Digitized by Google

NOMS DES PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE VALCÉ.
Mde CLEVILLE, riche veuve.
FANY, Niéce de Mde Cleville.
ISETTE, fille d'une Fermiére, & filleule de Mde Cleville.
FRONTIN, Valet de Chambre du Marquis.
BRIFORT, } Piqueurs.
LUCAS, }
D'AUTRES PIQUEURS.

La Scène eſt dans une terre près d'une forêt.

Le Théâtre repréſente un ſallon à jour, à travers duquel on voit un jardin, & dans le fond une perſpective.

APPROBATION.

*J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, l'*Inconſtant fixé, *Piéce en Proſe & en Vers, & dont les Ariettes annoncent un talent décidé pour ce genre de Poëſie. A Paris, ce 7 Septembre 1764.*

MARIN.

Le Privilége ſe trouve au Recueil des Piéces de Théâtre.

L'INCONSTANT.

Digitized by Google

L'INCONSTANT FIXÉ,

COMEDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE VALCE', FRONTIN.

FRONTIN.

QUoi! Monſieur, vous auriez la cruauté d'abandonner la Comteſſe pour la fille d'une fermiére, un enfant de quinze ans?

VALCÉ.

ARIETTE.

La jeune Iſette,
Qu'elle eſt bien faite!
Elle a des yeux
Qui parlent mieux
Que l'éloquence la plus tendre:
Quand elle chante, il faut l'entendre.

Digitized by Google

Quels ſons,
Quelles cadences;
Quelles nuances
Dans les tons!
Sa voix enflâme,
Elle eſt tout ame;
A ce portrait
On reconnoît
La jeune Iſette, &c.

Elle eſt au-deſſus de ſon âge & de ſon état; eſprit, graces, beauté ſont les moindres des qualités qu'elle poſſede. Enfin j'en ſuis fou.

FRONTIN.

Pour huit jours... & ſi Madame Cleville, dans la terre de laquelle nous ſommes avec tant d'agrément, s'en apperçoit... C'eſt une ſi bonne veuve, ſi riche, qu'elle mérite ma foi bien les ſoins que vous lui rendez depuis quinze jours.

VALCÉ.

Tu plaiſantes: il y a plus de deux mois.

FRONTIN.

Oh! Monſieur, avec votre permiſſion, j'ai preuve en poche: vous changez ſi ſouvent de maîtreſſes, que je ſuis obligé de m'arranger des Soubrettes comme elles ſe trouvent. Voici mon agenda.... Attendez... Du 3, Monſieur le Marquis de Valcé avec Madame.... Ce n'eſt pas cela... Du 5, Mademoiſelle.... Ah, ce n'eſt pas cela non plus... Du 15, la Comteſſe (vous voyez bien qu'il n'y a pas un mois.) Du 16, Madame Cleville, Marthon pour moi le 18: il eſt clair que vous ne les avez pas aimées trois ſemaines.

Digitized by Google

VALCÉ.

Et depuis quand Frontin tient-il regiſtre des femmes à qui je m'attache ?

FRONTIN.

Bon : je n'aurois pas le temps de vous ſervir, ſi je m'occupois à le tenir en regle. C'eſt une note des derniéres, pour ſçavoir à peu près le temps que je reſte avec les femmes de chambre. Je vous admire, Monſieur le Marquis : vous comptez donc pour rien les paroles d'honneur que vous leur donnez ?

VALCÉ.

Mais quand je les donne, je compte les tenir. Eſt-ce ma faute, ſi lorſque j'aime une femme, il s'en préſente une plus jolie ?

ARIETTE.

A de beaux yeux rien ne réſiſte,
Ils dégagent de tout ſerment ;
L'amour n'exiſte
Que dans le changement.
A de beaux yeux rien ne réſiſte.
Oh ! vous, qui comme moi,
Par de fauſſes tendreſſes,
Avec ſi peu de foi
Trompez tant de maîtreſſes,
Si l'on vous demande pourquoi,
Répondez avec moi :
A de beaux yeux rien ne réſiſte, &c.

Songe donc que le rôle d'un jeune homme qui n'aime qu'une ſeule femme, annonce combien il a le cœur rétréci, les paſſions lentes, & le talent de plaire borné.... Mais je la vois. Sors vite.

Digitized by Google

FRONTIN.

Quel vertige vous prend?... C'eſt... c'eſt elle-même, vous avez le coup d'œil juſte; je vous cede la place.

SCENE II.

LE MARQUIS DE VALCE', ISETTE *une petite corbeille ſous le bras.*

C'Eſt vous, charmante Iſette! Avouez que vous ne me cherchiez pas ici. Mais que faites-vous de cette corbeille? C'eſt un prétexte: il n'y a rien dedans qu'un bouquet. Voulez-vous me le donner?

ISETTE.

Non, non, il eſt fait pour Colin
Ce bouquet cueilli de ma main,
Une immortelle
En eſt tout l'ornement:
Et dans ce choix conſtant
Ma flâme ſe peint telle,
Qu'elle eſt pour ſon amant.
Non, non, &c.

Un jour de fête,
Nos Bergers réunis
Se diſputoient pour prix
Celui de ſa conquête;
Mais je leur répondis:
Non, non, il eſt fait pour Colin
Ce bouquet cueilli de ma main.

Digitized by Google

VALCÉ.

Ah ! qu'il eſt heureux ce Colin ! Mais quel charme pouvez-vous lui trouver ? Comment a-t-il pu vous plaire ? Ma chere Iſette, ſi vous ſçaviez à quel point je vous aime, tous les Colins de la terre vous ſeroient bien indifférens.

ISETTE.

Ah ! mon cher Monſieur, ſi vous ſçaviez auſſi comme je n'en crois pas un mot.

ARIETTE.

Dans le Village
On vous connoît, Meſſieurs ;
Votre langage
Eſt peu fait pour nos cœurs :
A Paris vous aimez pour plaire
Et pour charmer ;
Dans nos hameaux c'eſt le contraire,
Nous voulons plaire pour aimer.

VALCÉ.

Quelle fauſſe peinture on vous a fait de nos cœurs ! Vous avez de l'eſprit, écoutez-moi. Ne convenez-vous pas que c'eſt dans les Villes que les hommes prennent cette éducation qui leur apprend à être polis, aimables, à plaire au premier coup d'œil par les ajuſtemens & les graces de leurs corps ? Eh bien !

ARIETTE.

Dans le Village
Que vous vantez tant
Et ſi tendrement,
Quel eſt l'Amant
Dont les traits, le viſage
L'eſprit & le langage,

Digitized by Google

La taille, l'agrément
Puiſſent charmer autant ?
Dans le Village
Que vous vantez tant
Et ſi tendrement, &c.

S'il faut plaire chez vous, comme vo[illegible], pour aimer, c'eſt donc à la Ville que nous poſſédons ce talent mille fois au-deſſus de celui de vos Amants de Village. Convenez tout naturellement que j'ai l'art de vous déplaire.

ISETTE.

Vous n'avez pas celui de deviner.

VALCÉ.

Qu'entend-je ? Pourrai-je me flatter, aimable Iſette ? . . ? Quoi ! je ſerois aſſez heureux . . . . . Je ne me ſens pas de plaiſir . . . Et Colin ?

ISETTE.

Colin . . . . . ne m'intéreſſe que bien foiblement.

VALCÉ.

Mais ce bouquet dont vous lui donnez la préférence ſur tous les Bergers ?

ISETTE.

Mais . . . ce n'eſt qu'une chanſon dont je me ſuis reſſouvenue.

VALCÉ.

Vous n'aimez donc pas Colin ?

ISETTE.

Celui qui m'a ſçu cha[illegible],
N'a jamais porté la houlette :
Si pour lui j'avois été faite,
Souvent au ſon de ma muſette
J'aimerois à le nommer :

Digitized by Google

Mais il ignore
Encore
Le goût que j'ai pour lui.
Oui, oui,
Celui qui m'a ſçu charmer,
N'a jamais porté la houlette:
Si pour lui j'avois été faite,
Souvent au ſon de ma muſette
J'aimerois à le nommer.

Ce n'eſt pas vous au moins.

VALCÉ.

Ah! je lis mon bonheur dans tes yeux, chere Iſette. Le ſort t'a fait naître mille fois au-deſſous de l'état que tu méritois; & ſi tu veux...

(*Il l'embraſſe.*)

DUO.

ISETTE.
Ah, Marquis, finiſſez:
Si vous recommencez,
Je me fâcherai,
Oui je l'appellerai;
C'eſt aſſez,
Finiſſez;
Je me fâcherai,
Oui j'appellerai.

VALCÉ.
Quelle ſévérité!
En vérité,
Vous vous fâcheriez,
Vous appelleriez?
Se courroucer
Pour un baiſer!
C'eſt badiner
Que de s'embraſſer.

ISETTE.

Oh! j'apperçois Mde Cleville: que va-t-elle penſer de me trouver ſeule avec vous?... Oui, Monſieur, je vais dire à ma mere de vous envoyer des bouquets.

Digitized by Google

SCENE III.

LE MARQUIS DE VALCÉ, Mde CLEVILLE, ISETTE.

TRIO.

Mde CLEVILLE.

AH ! des bouquets,
Oui, ma petite,
J'en veux des frais ;
Vas-y bien vîte,
Apporte-les
Tout frais
Exprès.

LE M. de VALCÉ.

VA donc exprès
Va, ma petite,
De beaux & frais ;
Mais va donc vîte,
Apporte-les
Tout frais
Exprès.

ISETTE.

J'Y vais exprès,
Votre petite
En a de prêts,
J'y vais bien vîte :
Ils seront frais
Tout faits
Exprès.

SCENE IV.

LE MARQUIS DE VALCÉ, Mde CLEVILLE.

Mde CLEVILLE.

VOus vous amusiez avec Isette ; cependant vous sçavez que j'ai des vuës pour la marier : mais tout vous plaît, tout vous arrange.

VALCÉ.

Je vous jure, je vous proteste, charmante Cleville.

Mde CLEVILLE.

Digitized by Google

Mde CLEVILLE.

Serments
D'Amants,
C'eſt rire,
C'eſt dire:
Je ments.
Sont-ils jamais
Comme nous vrais?

DUO.

Mde CLEVILLE.

Sont-ils jamais
Comme nous vrais?
Ah! croyez-les:
Toutes les femmes
Sont de leurs flâmes
Les jouets,
Oui les jouets.
Mais pour s'en venger,
Il faut changer.
Ah! croyez-les:
Sont-ils jamais
Comme nous vrais?

VALCÉ.

Plus que jamais
Ils ſont tous vrais,
Ah! croyez-les:
Toutes les femmes
Sont de leurs flâmes
Les objets,
Oui les objets.
C'eſt nous outrager
Que de changer.
Ah! croyez-les:
Ils ſont tous vrais
Plus que jamais.

Mde CLEVILLE.

Juſqu'à préſent, Marquis, vous m'en aviez impoſé; mais je commence à vous connoître. Votre fureur eſt de plaire à toutes les femmes....

VALCÉ.

Elle eſt auſſi de n'aimer que vous.

Mde CLEVILLE.

Quand vous me voyez.

ROMANCE.

Si comme vous
J'avois un cœur volage,
Peut-être en ſeriez-vous jaloux,
Et vous m'aimeriez davantage.

Digitized by Google

C'eſt ſouvent par cet art
Qu'une Bergère
A ſçu captiver le regard
D'un Amant qui n'aimoit qu'à plaire.

Ah! je ſçais à préſent,
Lui diſoit-elle,
Je ſçais d'un Berger inconſtant
Le ſecret d'en faire un fidéle.

Si j'avois comme vous
Un cœur volage, &c.

VALCÉ.

Vous m'enchantez. Avouez auſſi que vous avez le ſecret de la Bergère: malgré les inconſtances de mes yeux, mon cœur reviendra toujours à vous.

Mde CLEVILLE.

J'en déſeſpere, Marquis; & de la trempe dont vous êtes, il n'y aura jamais que le mariage qui pourra vous fixer.

VALCÉ.

AIR.

Le mariage
Eſt l'eſclavage
Du cœur & de la liberté.

Mde CLEVILLE.

En vérité?

VALCÉ.

En vérité.

Mde CLEVILLE.

C'eſt, ſans doute, par plaiſanterie que vous vous en défendez.

Digitized by Google

VALCÉ.

Non : je vous parle vrai ; je vous aime, & je mettrois mon bonheur à devenir votre époux : mais vous me connoiſſez ; & ſi vous alliez devenir jalouſe....

Mde CLEVILLE.

Paix. Ma niéce doit arriver à chaque inſtant de Paris pour notre partie de chaſſe : vous l'avez aimée, n'allez pas me compromettre avec elle. Je vous laiſſe pour aller donner mes ordres, afin que tout ſoit prêt à l'arrivée de Fany. Marquis, de la diſcrétion avec la niéce, & s'il ſe peut, de la conſtance avec la tante.

SCENE V.

LE MARQUIS DE VALCÉ.

LEs femmes me déſolent avec leurs ſermens éternels ſur la conſtance qu'elles obſervent à peu près comme nous. Elles entendent bien mal leurs plaiſirs ; car au vrai, le changement des cœurs eſt de l'intérêt de la moitié du ſexe.

ARIETTE.

Elégantes & belles,
Qui dans vos humeurs chanſonnez
Les Amans infideles,
De ces caprices revenez :
Vous ne ſçavez ce que vous faites.
Si les Amans
Etoient conſtans,
Que deviendroient tant de coquettes ?

Digitized by Google

SCENE VI.

VALCE', FRONTIN.

FRONTIN.

BOnne nouvelle, Monsieur! je suis tout essoufflé pour vous l'apporter. La niéce de Madame Cleville, Mademoiselle Fany, arrive à l'instant de Paris; elle est dans un habit d'Amazone. Oh! ma foi, plus belle que jamais... oui...

VALCÉ.

T'a-t-elle vu?

FRONTIN.

Non: je l'ai seulement saluée, pour qu'elle ne me prît pas pour un autre.

VALCÉ.

Fany, dis-tu, plus belle que jamais; je ne tiendrai pas au charme de la revoir. De quel œil pourrois-je l'aborder après mon infidélité? Eh bien, tu ne croirois pas que je sens déja renaître toute ma tendresse pour elle.

ARIETTE.

A l'inconstance,
Amour, accorde tes bontés:
On ne t'encense
Qu'à force d'infidélités.
Si de Fany je vois les charmes,
Adieu ma liberté:
Je crains ses larmes
Bien plus que sa beauté.

Digitized by Google

N'asservis point mon ame
A n'aimer qu'une femme,
Ou je n'ai plus de foi dans ta divinité.
A l'inconstance, &c.

Non, je ne donnerai point cette amertume à ma chere Iſette de l'abandonner pour une autre. Si Fany vient à me plaire, elle partagera mon cœur avec Iſette, toutes deux & Madame Cleville, les ſeules au monde auxquelles je veux me tenir.... me fixer. Non, je ne le pourrai jamais.... Cependant la pauvre Comteſſe.....

FRONTIN.

Quatre à la fois! Tenez, Monſieur, voilà, je crois, le remede.

VALCÉ.

Quoi donc?

FRONTIN.

Cela m'a l'air d'une Lettre de congé, au ton impudent avec lequel le laquais de la Comteſſe me l'a donné.

VALCÉ.

Que ne diſois-tu cela tout de ſuite; donne donc.... Elle aura ſoupçonné les attentions que j'avois hier pour Madame Cleville.... Voyons.

» Vous pouvez vous diſpenſer, Monſieur, de » me parler encore des ſentimens que vous in- » ſpirent toutes les femmes que vous voyez. » Déchirez ce billet.

Je ne veux pas lui laiſſer la ſatisfaction de dire qu'elle m'a gagné de primauté: je la crois chez Madame Cleville. Viens.

Digitized by Google

SCENE VII.

FRONTIN.

OH! ma foi, c'eſt un homme unique que mon maître. La Comteſſe qu'il adoroit, lui donne un congé dont il ſe conſole dans la minute; & pendant qu'il aime de bonne foi Madame Cleville, la tête lui tourne pour Iſette. Je parierois que ſi le premier coup d'œil eſt pour Fany, voilà mon homme plus ſot d'elle que jamais.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE VALCE'.

ARIETTE.

QUe ſervent les projets
D'aſſervir mille belles,
Sans être épris jamais
D'aucune d'elles?

Un inſtant les détruit:
Tôt ou tard, à tout âge,
L'Amour enfin réduit
Le cœur le plus volage.

Plus il a ſçu charmer,
Plus ce Dieu l'humilie.
Hélas! s'il faut aimer
Une fois dans ſa vie,
Que ſervent les projets, &c.

Je l'ai revue cette adorable Fany que j'allois braver : qu'elle eſt belle!... (*Frontin arrive.*) Ah! Frontin, tu vois l'homme du monde le plus revenu de ſes inconſtances.... Qu'as-tu donc? de l'humeur.

Digitized by Google

SCÈNE II.

VALCÉ, FRONTIN.

FRONTIN.

C'Eſt vrai, c'eſt vrai.

VALCÉ.

Encore ne peut-on ſçavoir?.....

FRONTIN *déclamant.*

Vous voyez devant vous un Prince déplorable.

VALCÉ.

Des lamentations! Eh bien, qu'eſt-ce? Marthon a-t-elle ſuivi l'exemple de la Comteſſe? t'a-t-elle congédié?

FRONTIN.

Non, Monſieur, c'eſt une paſſion bien plus cruelle; mais j'abuſerois de vos bontés de vous entretenir....

VALCÉ.

Non, non; dis-moi.

FRONTIN.

Vous ſçavez bien que Mademoiſelle Fany a amené avec elle ſon ancienne femme de chambre que j'avois aimée.... A peine l'ai-je regardée, qu'elle m'a rappellé toute la tendreſſe que j'avois autrefois pour elle: je n'attendois que l'inſtant d'être ſeul pour lui faire cet aveu. Marthon que j'ai rencontrée, m'en a fait paſſer l'idée; & je me reproche de ne pas plus penſer à l'autre que ſi je ne l'avois jamais vue. Voilà ce qui me rend le plus à plaindre des hommes.

VALCÉ.

Digitized by Google

VALCÉ.

Eſt-ce une impertinence que tu viens me faire ici ?

FRONTIN.

Moi, Monſieur, que le Ciel me puniſſe ſi j'oſois... Mais pourquoi donc, s'il vous plaît ?

VALCÉ.

Vraiment ; c'eſt que pendant que tu te trouvois dans cet état avec Marthon, je jouois ici le même rôle avec Fany.

FRONTIN.

Il y a bien de l'analogie dans nos façons de penſer. Eh bien, Monſieur, ſuccombons à nos deſtinées ; n'aimons qu'une femme chacun.

VALCÉ.

Il faut donc me réſoudre à ne plus penſer à cette Iſette qui faiſoit, il n'y a qu'un moment, le charme de ma vie..... Mais que dis-tu de Madame de Cleville ? Songe-tu qu'en refuſant ce mariage je perds trente mille livres de rentes ? D'ailleurs cette veuve eſt aimable ; elle a même, dès qu'elle me parle, un aſcendant ſur moi. Réponds donc.... quel parti prendre ?

FRONTIN.

Ma foi, c'eſt bien embarraſſant : vous devriez tirer à croix ou pille laquelle des trois vous choiſirez.

VALCÉ.

Bourreau, ſi je ne me retenois... Sors d'ici ; laiſſe-moi ſeul..... Non, ne me quitte pas dans cet état.

FRONTIN (*à part.*)

Il en tient cette fois très-ſérieuſement.

(*Il s'en va.*)

Digitized by Google

SCENE III.

VALCÉ.

JE ſuis dans la plus cruelle ſituation qu'un mortel puiſſe éprouver. Iſette me plaît, Madame Cleville me feroit ma fortune, Fany m'enchante, & je n'ai plus qu'elle devant les yeux. Les femmes ſont bien injuſtes, elles m'aiment toutes trois, à ce qu'elles me diſent, je le crois; elles ſont ſur cet article plus ſincéres que nous. Eh bien, je parie que ſi je leur propoſois de s'entendre pour que je les aimaſſe toutes trois à la fois, elles n'y conſentiroient pas. Mais je ſuis bien dupe d'aller contre ma deſtinée, & de vouloir, malgré mon caractere, ne m'attacher qu'à trois perſonnes.

ARIETTE.

Rien n'eſt pour rien
Dans la nature.
Un inconſtant eſt la figure
Du temps qui mene tout à bien:
L'Amant qui change,
Eſt pour la vanité
De la Coquette qui ſe venge
D'une infidélité.
Si la jeuneſſe
A les plaiſirs,
Il reſte les deſirs
A la vieilleſſe.

Rien n'eſt pour rien, &c.

(*Mde Cleville entre.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

VALCE', Mde CLEVILLE.

Mde CLEVILLE.

EST-ce là votre dernier mot ?

VALCÉ.

C'eſt celui de l'Auteur de la chanſon.

Mde CLEVILLE.

On chante volontiers des paroles qui s'accordent à notre façon de penſer.

ARIETTE.

Oh ! dupes que nous ſommes,
Voilà les hommes :
Etre amoureux
De mille Belles,
Sans reſſentir pour elles
Les moindres feux ;
Dans vos Maîtreſſes
N'aimer que vous,
De leurs foibleſſes
Etre jaloux :
A les ſéduire
Mettre vos vœux,
Et dans leurs yeux
Apprendre à lire
Ce que leur bouche n'oſoit dire
Pour les tromper encore mieux.

Oh ! dupes que nous ſommes,
Voilà les hommes,
Voilà les hommes.

Digitized by Google

VALCÉ.

Quelle volubilité, Madame ! Eh dites-moi, je vous prie, à quel propos me faites-vous cette ſcène ?

Mde CLEVILLE.

Que cela vous va bien de faire l'innocent ! Marquis, je n'ai qu'un mot à vous dire : vous n'avez pu revoir ma niéce avec indifférence, rien ne m'eſt échappé dans votre entrevue. Je ne vous cache pas que je vous aime malgré moi ; mais ſi vous ne vous décidez pas à mon ſujet, il faut nous ſéparer.

VALCÉ.

Tout à l'heure..... Vous riez.

Mde CLEVILLE.

Je parle très-ſérieuſement.

VALCÉ.

En ce cas là, Madame, je ſuis trop galant homme pour ne pas vous rendre les tendres billets..... (*Il fouille dans ſa poche.*)

Mde CLEVILLE.

Eſt-ce que vous les avez ſur vous.... & mon portrait ?

VALCÉ.

Voici vos billets..... & votre portrait.

(*Il le baiſe en le lui rendant.*)

Mde CLEVILLE.

Donnez.... donnez.... mais ce n'eſt pas là le mien.

VALCÉ.

Je me trompe, c'eſt celui-ci.

Mde CLEVILLE.

Que vois-je ! c'eſt celui de la Comteſſe.

VALCÉ.

J'aime autant vuider mes poches.

Digitized by Google

Mde CLEVILLE.

Une demi-douzaine seulement ! Quel cœur banal ! Voyons, voyons..... mais le mien n'est pas là.

VALCÉ.

Eh voilà, Madame, ce qui devroit me justifier à vos yeux.

AIR.

C'est dans mon cœur que trait pour trait,
Dans tout ne voyant que vous-même,
Je conserve votre portrait,
Pour vous apprendre comme j'aime.

Mde CLEVILLE.

Je n'ai que trop la foiblesse de le croire.

DUO.

C'est dans mon cœur, &c.

VALCÉ.

Oui, Madame, je ne veux plus exister que pour vous. J'accepterai votre main, & je vais rompre pour jamais avec toutes celles que j'aimois, plus par amour propre que par tendresse.

Mde CLEVILLE.

Me voilà donc enfin assurée.... Ah ! Marquis ... Mais j'apperçois Frontin, gardez mes Lettres. Au retour de la chasse nous ferons part à Fany de notre mariage : tenez-vous prêt, je ne vous donne que le temps de m'habiller.

Digitized by Google

SCENE V.

VALCE', FRONTIN.

VALCÉ.

TU vas être bien content. A la ſuite d'une explication que je viens d'avoir avec Madame Cleville, je lui ai donné ma parole de l'épouſer.

FRONTIN.

Ah! je reſpire.... Enfin nous voilà donc aſſurés de trente mille livres de rente. Mais le contrat eſt-il paſſé?

VALCÉ.

Eſt-ce que ma parole n'en vaut pas un?

FRONTIN.

Paroles d'Amants, & d'Amants qui ne ſe piquent pas...

VALCÉ.

Eh bien!

FRONTIN.

Eh bien... c'eſt comme ſi l'on ne tenoit rien.

VALCÉ.

Ai-je bien réellement promis de l'épouſer?... Pourquoi non? une jeune veuve, riche; ma foi je ne me croyois pas capable de cette fermeté.

ARIETTE.

Moi qui des Belles
Séduiſis tous les cœurs,
Moi qui des plus cruelles
Surmontai les rigueurs;

Digitized by Google

Ma deſtinée
Seroit-elle à jamais
D'acquiter par un hymenée
Les engagements que j'ai faits?
Moi qui de tant, &c.

Ma foi, cela demande réflexion.

FRONTIN (*d'un air effaré.*)

Monſieur.... adieu les rentes.

VALCÉ.

Comment?

FRONTIN.

J'apperçois Fany; ſi vous ne fuyez, tout eſt rompu.... Venez donc.

VALCÉ.

Au contraire, je veux reſter. Il convient toujours de mettre les bons procédés de ſon côté: un mot d'explication me rendra ſon eſtime; je ne la reverrai qu'avec des yeux très-indifférens. Laiſſe-moi la ſurprendre.

SCENE VI.

VALCE' *au fond du Théâtre*, FANY *en Amazone.*

FANY.

QUe je revois ces lieux avec plaiſir! Ce ſallon me rappelle le brillant écho qui répond à ce jardin; il me le rappelle. Eh? pourquoi me faire illuſion? pourquoi ne pas convenir que je viens exprès lui faire répéter un nom que je ne puis oublier?

Digitized by Google

ARIETTE.

Cher écho, je t'implore,
Toi que ma voix
Appella tant de fois:
Si mes accens encore
Ont du pouvoir sur toi,
Répéte-moi, répéte-moi
Le nom de l'ingrat que j'adore.
Cher Amant!

L'ECHO.

Cher Amant!

FANY.

Comme il répéte distinctement.

ARIETTE.

Couvre mes yeux de ton bandeau;
Amour, sers moi contre toi-même;
Eteins aujourd'hui ton flambeau
Pour me cacher l'objet que j'aime.
Depuis qu'il a sçu me charmer,
L'infidéle me brave;
Ou rend-le mon esclave,
Ou cesse de m'enflammer;
Si pour le bonheur de ma vie
Tu veux que je l'oublie.
Couvre mes yeux de ton bandeau:
Amour, sers-moi contre toi-même;
Eteins aujourd'hui ton flambeau
Pour me cacher l'objet que j'aime.

VALCÉ (*du fond du Théâtre.*)

L'objet que j'aime.

FANY.

Digitized by Google

LLE
RUDE,

DIE
CTE,

Digitized by Google

ISETTE.

Non, laissez-moi.

FANY.

Elle est charmante. Que dit-elle ? Vous la connoissez donc ?

VALCÉ.

C'est la filleule de votre tante qui l'aime beaucoup, & veut la marier.

ISETTE.

Oh ! Monsieur, cela n'est pas pressé.... Avec qui, s'il vous plaît ?

VALCÉ.

Regardez-moi.

ISETTE.

Non, laissez-moi.

TRIO.

VALCÉ.

Regarde-moi,
Je crois à toi
De bonne foi ;
(C'est malgré moi)
Sans plaisanter,
Ne peux-tu m'écouter ?
Parle-moi donc,
Tu boudes tout de bon.
Paix, paix, réponds :
Nous badinons,
Nous badinons.

ISETTE.

Non, laissez-moi,
Je sçais pourquoi :
De bonne foi,
Je suis à moi
Sans plaisanter.
Mais à quoi bon
vous écouter ?
Je m'en tiens à ce que je vois ;
On ne m'attrape pas deux fois.
C'est tout de bon ;
Non, non, non, non.

FANY.

Mais laissez-la :
Cet enfant va
S'en prendre à moi.
Aussi pourquoi
La plaisanter ?
C'est la déconcerter :
Vous l'obstinez,
De grace finissez :
Devant moi, tout de bon,
Finissez donc.

ISETTE.

Adieu, Monsieur.

FANY.

Non, non, restez. Le Marquis vous a-t-il désobligée ? Parlez-moi sérieusement ?

Digitized by Google

VALCÉ.

Nous boudons; cela ne durera pas.

ISETTE.

Cela durera toujours.

ARIETTE.

Nous autres filles du village,
Quand nous disons,
J'aime, nous le pensons;
Et notre cœur est notre gage:
Mais quand bien clairement
Sous nos yeux un Amant
Nous fait sa dupe,
Et d'une autre s'occupe,
Malgré ses pleurs, ses regrets,
Nous ne revenons jamais.

FANY.

Jamais?

VALCÉ.

Jamais?

ISETTE.

Jamais.

(*Ensemble.*)

VALCÉ. FANY. ISETTE.

Vous ne revenez jamais? Nous ne revenons jamais.

ISETTE.

Oh! pour cette fois-ci je m'en vais: vous m'en feriez dire plus que je ne veux.

(*Elle s'en va.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

VALCE', FANY.

FANY.

ELle eſt vive, jolie.... Mais à votre air embarraſſé, au ſien même, il eſt aiſé de s'appercevoir.... Ah! Valcé, dans le temps que vous me demandiez pardon....

Qu'ai-je entendu! C'eſt donc ainſi
Que vous m'aimiez?

VALCÉ.

Chere Fany,
Ecoutez-moi.

DUO.

FANY.

Non, non,
De mon pardon
C'eſt là le prix:
Il me préfere
Une Bergere,
Et par mépris
Il ſemble
Qu'exprès il nous raſſemble
Toutes les deux,
Pour me jouer encor mieux.

VALCÉ.

Quoi! tout de bon
Vous croyez donc
Qu'une Bergere
Ait pu me plaire?
Sur ce ſoupçon,
Il vous ſemble
Qu'exprès je vous raſſemble
Toutes les deux,
Pour vous jouer encor mieux.

FANY.

Iſette, toute jeune qu'elle eſt, vous a jugé mieux que moi. Vous lui juriez ſans doute une tendreſſe.... mais je rougis d'entrer en explication. Adieu, Monſieur, je vous promets de vous oublier pour jamais.

Digitized by Google

DUO.

VALCE.	FANY.
Si vous ne restez pas,	Ne me retenez pas;
Dans mon transport je vais	Laissez-moi, je m'en vas
De mon trépas.... *	Tout de ce pas.
Ne me retenez pas...	Que faites-vous? hélas!

(* *Il met la main sur la garde de son épée. Elle l'arrête.*

FANY.

Quel excès de fureur & d'inconséquence!

VALCE.

Je ne me connois plus. Eh bien, décidez de mon sort. Isette me plaisoit, je vous ai vue; c'est une erreur d'un moment. Mais apprenez que je puis vous sacrifier une fortune brillante; qu'à l'instant je vais me dégager; que.... Je vous en apporterai la preuve: déchirez-la, si vous osez. (*Il s'en va.*)

FANY.

Vous êtes extrême en tout: attendez donc.

SCENE IX.

FANY.

Il part comme un étourdi. Dans quel état il me laisse! Quoi, je n'ai pu prendre assez sur moi pour me décider? Il va, dit-il, se dégager. Est-il possible que le plus inconstant des hommes me paroisse le plus aimable? Si j'avois été d'abord plus reservée; si j'avois sçu prendre sur moi de lui cacher des sentimens qu'il croyoit peut-être éteints: mais que dis-je?

Digitized by Google

ARIETTE.

Pour cacher sa tendresse
A l'Amant qui nous blesse,
En vain prend-on l'air sérieux;
C'est une vaine ruse:
On porte dans ses yeux
L'aveu qu'on lui refuse.

Malgré son inconstance,
On pleure son absence.
S'il revient, un ton sérieux
N'est qu'une vaine ruse:
On porte dans ses yeux
L'aveu qu'on lui refuse.

Mais comment s'en défendre,
Lorsque d'une voix tendre
Il presse de le rendre heureux?
Que sert alors la ruse?
On porte dans ses yeux
L'aveu qu'on lui refuse.

SCENE X.

FANY, ISETTE.

ISETTE.

Mademoiselle, Mademoiselle, que je suis bien aise! Venez donc vîte.

FANY.

Qu'est-ce qui vous fait tant de plaisir, ma belle enfant?

ISETTE.

Ma marreine, qui veut me mener avec elle à

Digitized by Google

la chaſſe du cerf. Ah ! que je vais courir. Elle m'envoie vous dire de venir promptement, & qu'elle eſt prête à partir. M. le Marquis lui donne la main.

FANY.

Elle m'enchante par ſon eſprit & ſa vivacité. Ecoutez, parlez-moi vrai. Le Marquis ne vous a-t-il pas dit ſouvent qu'il vous aimoit ? J'ai mes raiſons pour le ſçavoir ?

ISETTE.

Me permettez-vous de vous répondre ce que je penſe.

ARIETTE.

En amour, comme en autre choſe,
Très-rarement
On ſe repent
D'avoir tenu ſa bouche cloſe :
Mais on a ſouvent du dépit
De ce qu'on dit
En amour, comme en autre choſe.

FANY.

C'eſt s'en tirer avec eſprit ; j'entends : vous me charmez par vos réponſes. Iſette, je veux être de moitié dans tout ce que ma tante veut faire pour votre établiſſement.

ISETTE.

Vous êtes bien bonne. Eſt-ce nous-mêmes qui prendrons le cerf ? Entendez-vous le bruit des cors ? (*On entend le bruit des cors.*)

Digitized by Google

SCENE XI.

FANY, ISETTE, BRIFORT (*son cors en bandouliere,*) LUCAS.

BRIFORT.

A La chaſſe, à la chaſſe, à la chaſſe.

QUATUOR.

A la chaſſe, à la chaſſe, à la chaſſe.

BRIFORT.

Que chacun y prenne ſa place
Au rendez-vous,
Depêchons-nous :
Du cerf obſervons bien la trace.
Déjà les cors
Par leurs accords
Excitent notre audace.
A la chaſſe, à la chaſſe, à la chaſſe.

QUATUOR.

A la chaſſe, à la chaſſe, à la chaſſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Digitized by Google

ACTE III.

Le Théâtre représente une Forêt ; l'ouverture commence par un orage ; on entend le bruit du tonnerre.

SCENE PREMIERE.

BRIFORT, LUCAS.

DUO.

AH ! quels éclairs !
Quand le tonnerre
Perce les airs
Et vole sur la terre,
Il ravage tout.
Quel coup ! quel coup !
(*Il tonne.*)

LUCAS.

Ah ! quels éclairs
Percent les airs !
Je crains l'orage,
Il me fait toujours peur.

BRIFORT.

Tiens, prends courage ;
Ayons du cœur ;
Un bon Chasseur
N'a jamais peur.

Digitized by Google

(*Enſemble.*)

Prenons courage,
Ayons du cœur :
Un bon Chaſſeur
N'a jamais peur
De l'orage.

BRIFORT.

Allons, allons, Lucas, contre fortune bon cœur. Eſt-ce que tu n'es pas fait au mauvais temps ?

LUCAS.

Oui : mais, Brifort, je ne me fais point au tonnerre ; c'eſt ma bête noire depuis qu'il m'a fondu ma tabatiére d'argent dans ma poche.

BRIFORT.

Sans te bleſſer ?

LUCAS.

Il me raſa tout le tour de la tête, & deſcendit par mes talons.

BRIFORT.

Ah !... ah !... ah !... tu plaiſantes.

LUCAS.

Oui.... c'eſt depuis ce temps-là que je porte perruque..... hem !

BRIFORT.

Qu'as-tu donc ?

LUCAS.

Je crains toujours pareille aventure.

ARIETTE.

J'entends
Les vents
Souffler avec furie.
Quels ſifflemens !

Digitized by Google

De leurs mugiſſemens
La forêt eſt remplie:
Ah! s'il vient de la pluie,
Je ne vois rien ici
Pour nous mettre à l'abri.

BRIFORT.

Tu t'effrayes pour rien.

Ayons du cœur:
Un bon Chaſſeur
N'a jamais peur,
Il ne craint pas
Le fracas
Ni les éclats
Du tonnerre
Qui gronde & tombe à terre;
Il n'en craint pas
Le fracas
Ni les éclats.
(*Enſemble.*)
Il n'en craint pas
Le fracas
Ni les éclats.

LUCAS.

Tu m'aguérirois à la longue. Oh! bon, le temps s'éclaircit, je n'aurai cette fois-ci que la peur; l'orage paſſe à l'autre bout de la forêt. La maudite chaſſe! A peine étions-nous partis du rendez-vous, que le mauvais temps nous a diſperſés, chacun a tiré de ſon côté: pour moi qui joue toujours de malheur, je venois de dégringoler la colline lorſque je t'ai rencontré.

BRIFORT.

Ma foi, mon pauvre Lucas, tu ne me parois guéres propre pour le métier que tu veux prendre.

Digitized by Google

LUCAS.

Dame, je n'ai jamais chaſſé qu'à la baſſe cour ; & pour mon coup d'eſſai il me ſemble que ce n'eſt pas mal débuter.

BRIFORT.

Que de commencer par avoir peur. Mais tu ne vois rien, c'eſt une chaſſe pour rire que celle-ci : imagine-toi que chez les grands Seigneurs il faut autant d'attirail, de ſuite & de fatigues que pour prendre une place de guerre.

ARIETTE.

Quand de ravages
Nous rempliſſons les forêts,
Qu'il faut d'apprêts !
Des équipages,
Des chiens & des Piqueurs,
Des chevaux, des Coureurs,
Des Chaſſeurs
De tous étages,
Des cors, trum, trum, holo, lo, lo, lo,
Taioo, taioo,
Briffaut, Briffaut,
Haut à haut,
Hary, Hary,
. . . . . .
. . . . . .
Hallaly, Hallaly.
Ah ! ſi la chaſſe a des attraits,
Des attraits, des attraits,
Qu'il faut exprès
De peines & d'apprêts !

LUCAS.

En ce cas-là j'y renonce. J'aime mieux travailler aux vignes, & vivre tranquille auprès de

Digitized by Google

ma femme, que de m'échiner pour le plaisir des autres : encore ma femme n'est-elle pas toujours servie la première.

AIR.

Quand ma bouteille
Est à sa fin,
J'aime Catin
Plus que la treille :
Mais paroît-il du vin,
C'est ma bouteille
Qui devient ma Catin:
Vive la treille,
C'est ma bouteille
Qui devient ma Catin.

BRIFORT.

Vraiment, c'est une vie de paresseux dont bien des gens s'accommoderoient : mais pendant que nous jasons l'orage se dissipe; il est temps de rejoindre nos Chasseurs. Passe par ici, moi de ce côté-là. Au soleil couchant le premier venu attendra l'autre à ce rendez-vous...

SCENE II.

LE MARQUIS DE VALCÉ, FANY.

VALCÉ.

Appuyez-vous sur mon bras: que voulez-vous, c'est un coup du hazard; l'orage nous a séparés l'un & l'autre du gros de la chasse. Votre cheval

Digitized by Google

vous a jettée par terre : heureuſement que vous n'êtes point bleſſée.

FANY.

Non, je ne me reſſens pas de cette chute ; mais je ſuis déſolée. Que penſera ma tante de ce que je ne l'ai point ſuivie quand l'orage a commencé ?

VALCÉ.

Elle a dû penſer qu'il vous étoit arrivé quelque accident. Vous n'êtes point en état d'aller à pied : il faut qu'ils ſe rendent tous ici, attendons-les : aſſeyez-vous ſur cette roche .... Bon .... Fany, que le hazard m'a bien ſervi ! Sentez-vous comme moi tout le prix de ce moment, où ſeuls au milieu des bois je puis retracer à vos yeux le feu qui s'eſt rallumé dans mon cœur à votre vue ?

FANY.

Ah ! Valcé, vous m'en diſiez autant autrefois, lorſque deſtinée à devenir votre épouſe vous m'avez ſi cruellement oubliée.

VALCÉ.

Vous me décidez par ce doute outrageant à vous donner la preuve la plus réelle de toute ma tendreſſe : liſez..... liſez.

FANY *lit.*

» Je promets à Fany de n'aimer qu'elle, & » de n'en avoir jamais d'autre pour femme.

VALCÉ.

Ah ! ce gage me rend toute à vous, il permet à mon cœur de vous avouer ſa foibleſſe : mais, cher Valcé, pour ne plus craindre votre inconſtance, j'exige de vous la parole la plus ſacrée.

Digitized by Google

Jure ici que jamais tu n'aimeras que moi,
Ta foi.

VALCÉ.

Ma foi,
Je jure que jamais je n'aimerai que toi.

(*Enſemble.*)

Ma foi,
Je jure que jamais je n'aimerai que toi.

FANY.

Dis que Valcé qui m'en aſſure,
Eſt libre & maître de ſon cœur;
Que nulle autre dans la nature
Que moi ſeule fait ton bonheur.
Jure-le donc.

VALCÉ.

Je te le jure.

FANY.

Eh bien, va, je me rends.
C'eſt l'amour qui m'enyvre:
A ta foi je me livre:
Ajoute à nos accens,
Que tu prends
Le ciel, la terre
A témoins des ſermens
Que ta bouche profere.

VALCÉ.

J'atteſte l'univers... ces bois...

Digitized by Google

Oui, j'atteſte tes charmes.

FANY.

Que tu n'aimes que moi ?

VALCÉ.

Que je n'aime que toi.

FANY.

Que.....

VALCÉ.

Non, tu me déſarmes.

Ta confiance arrache la vérité du fond de mon cœur : je n'ai pas le front d'être parjure.

FANY *avec ſurpriſe.*

Que veux-tu dire ?

VALCÉ.

Que je ſuis un perfide. Apprends que Valcé, qui te proteſte depuis ce matin de n'aimer que toi ſeule, en diſoit autant à la Comteſſe, à Iſette, à ta tante même ; qu'il a trompé juſqu'ici toutes les femmes, & toi la premiére.

FANY *vivement.*

Oh Ciel !..... Eh ! que penſes-tu dans ce moment ?

SCENE III.

VALCE', FANY, [Mde CLEVILLE, ISETTE *au fond du Théâtre.*] *Suite.*

VALCÉ *aux pieds de Fany.*

JE t'adore.

FANY.

Sçais-tu comme on traite avec les ames qui connoiſſent

Digitized by Google

connoiſſent les remors ?.... Leve-toi : tu m'es plus cher que jamais. J'entends le bruit des cors : ma tante n'eſt pas loin....

Mde CLEVILLE.

Non, non, reſtez comme vous êtes.

VALCÉ. FANY.

Ah !

Mde CLEVILLE *à ſes gens.*

Que ma caleche nous attende à la demi-lune ; allez..... Marquis, c'eſt en vérité fort galant de me laiſſer ſeule.... Et vous, Mademoiſelle ?

FANY.

Ma tante, nous nous ſommes égarés pendant l'orage : j'ai tombé de cheval, &c....

Mde CLEVILLE.

Oui, oui, je vous entends. Quelle perfidie ! je ne reviens pas de ma ſurpriſe.... Comment, Valcé, après les proteſtations, les ſermens..... Mais non, rien ne devroit me ſurprendre de votre part ; c'eſt dans votre caractere.

VALCÉ.

Madame, épargnons-nous les reproches. Imaginez-vous que Fany a fait un miracle ſur mon exiſtence, en éxigeant un ſerment qui m'a fait tomber à ſes pieds & m'a fixé pour jamais. Je vous connois : vous ne tiendrez pas, bonne comme vous êtes, au plaiſir de pardonner & de faire des heureux, en conſentant à notre mariage.

Digitized by Google

ISETTE *à part.*

J'ai le cœur si sensible, qu'il m'attendrit malgré son infidélité.

FANY.

Ah! ma chere tante.

TRIO.

Mde CLEVILLE.

Non, non, jamais,
Après
De pareils traits.
Jamais
Vous ne serez unis
Que contre mon
avis.

FANY. VALCE'.

Ma chere tante,
Soyez contente
De nos respects :
A nos regrets
Vous ne tiendrez
jamais,
Jamais.
A nos souhaits
Vous ne tiendrez
jamais.

Moi votre tante,
Que j'y consente ;
C'est plaisanter,
C'est m'insulter.
Non, non, jamais,
Après
De pareils traits.
Jamais
Vous ne serez unis
Que contre mon
avis.

ISETTE.

Ecoutez-les,
A leurs souhaits
Vous ne tiendrez
jamais,
Jamais.
Ecoutez-les,
Vous n'y tiendrez
jamais.

VALCÉ.

Je sens combien vous devez être irritée contre moi ; mais vous le sçavez, Fany m'est chere depuis long-temps : malgré mes inconstances, elle a toujours regné sur mon cœur.

FANY.

Votre sérieux m'alarme, ma chere tante.

Digitized by Google

DUO.

FANY. VALCÉ.

Qui nous égalera dans l'excès de nos feux ?
Brûlés tous deux
D'une éternelle flâme,
Nous n'avons plus qu'une même ame,
Qu'un regard dans les mêmes yeux.
Qui nous égalera dans l'excès de nos feux ?
Nous séparer, c'eſt nous ôter la vie.
Faut-il à vos genoux....

Mde CLEVILLE.

Vous m'avez attendrie :
Mes enfans, levez-vous.

Marquis, je me rends juſtice ; vous deviez à ma niéce votre cœur & votre main. Je vous crois de bonne foi : ſi pendant notre ſéjour à ma terre vous avez pour elle les mêmes ſentimens, comptez ſur votre mariage en arrivant à Paris.

VALCÉ.

Ah ! Madame, que de graces éternelles !
(*à Fany.*)

ARIETTE.

Après l'orage
Le beau temps ſuit,
Le jour ſuccede à la nuit,
L'amant fidele au volage,
A la triſteſſe la gaieté.
Du papillon j'étois l'image,
Je le ſerai de la fidélité.

Mde CLEVILLE.

Ma niéce, vous le voulez : ne vous en prenez jamais à moi, ſi vous n'êtes pas toujours heureuſe.

Digitized by Google

DUO.

VALCÉ. FANY.

FANY.

M'aimerez-vous toujours?

VALCÉ.

Toujours.

(*Enſemble.*)

Dans nos amours
Toujours
Plus tendres, plus fidéles,
Ne formons de chaînes nouvelles
Que pour être toujours
Plus tendres, plus fidéles
Dans nos amours.

Mde CLEVILLE.

Qui prouve trop, ne prouve rien:
N'allez pas, charmante jeuneſſe,
Mettre à l'épreuve la tendreſſe
Des Amans qui vous aiment bien:
Notre eſſai n'eſt pas un oracle.
Car ſi l'Inconſtant d'aujourd'hui
Après vingt non a dit un oui,
C'eſt un miracle,
Il faut crier miracle.

(*Chorus.*)

Notre eſſai n'eſt pas un oracle.
Car ſi l'Inconſtant d'aujourd'hui
Après vingt non a dit un oui,
C'eſt un miracle,
Il faut crier miracle.

FIN.

Digitized by Google

ISABELLE
ET GERTRUDE,
OU
LES SYLPHES SUPPOSÉS;
COMÉDIE
EN UN ACTE;
MESLÉE D'ARIETTES;

Par M. FAVART.

La Muſique eſt de M. BLAISE;

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSIEUR

DE VOISENON,

L'UN DES QUARANTE

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

O Mon ami! le meilleur des amis! ce n'eſt point à l'ancienneté de votre famille, ni à vos diſtinctions que je rends hommage: c'eſt à vous-même; c'eſt à votre cœur, ſupérieur encore à votre eſprit; c'eſt à cette amitié pure & ſolide qui fait mon bonheur, & que je préfere à tout, à la gloire même.

FAVART.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

JE n'ai garde de m'attribuer le mérite de cet Ouvrage: je n'en dois le succès qu'à l'immortel Auteur* qui m'en a fourni l'idée. Une seule éteincelle de son génie suffit pour animer; c'est le feu créateur.

J'ai la même obligation à M. de Marmontel. Tout ce qu'on a trouvé de plus piquant dans *Soliman* & dans *Annette*, n'appartient qu'à lui. *Il a fait naître les fleurs; j'ai eu le bonheur de les cueillir.*

* *M. de Voltaire.*

ACTEURS.

DUPRÉ.

DORLIS.

Madame GERTRUDE.

ISABELLE.

Madame FURET.

AMBROISE *Jardinier, qui ne paroît point.*

La Scène est dans la Maison de Madame Gertrude.

Digitized by Google

ISABELLE ET GERTRUDE, COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Jardin agréable ; mais qui a l'air d'une Solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des allées. A droite, eſt un Pavillon d'Architecture ſur une terraſſe à laquelle on monte par cinq ou ſix degrés. Les portes ſont vitrées, mais garnies de rideaux épais ; ces portes, qui comprennent toute la façade du Pavillon, laiſſent voir, lorſqu'elles ſont ouvertes, l'intérieur du Sallon meublé avec élégance ; on y découvre une Toilette & deux ſiéges. Il y a une porte ſecrette qui répond à un petit ſentier couvert de Myrthes, de Jaſmin & de Roſes. Le Ciel eſt ſans nuages, & la Lune, qui eſt dans ſon plein, paroît au-deſſus des arbres, & éclaire tout le Jardin.

SCENE PREMIERE.

On joue une ouverture, pendant laquelle on voit Dupré, couvert d'un manteau avec une lanterne ſourde à la main, monter par le petit eſcalier dérobé, & entrer avec myſtere dans le Pavillon, qui paroît éclairé un inſtant après.

DORLIS.

LE cœur me bat de crainte & de joie : de quel côté tourner ?.... Si je ſçavois le réduit qu'elle

Digitized by Google

habite .... ſi je ſçavois .... je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Raſſurons-nous. Quoiqu'il ſoit encore de bonne heure, tout le monde doit être déja retiré dans une maiſon auſſi réglée que celle ci. Tout doit dormir, excepté un cœur ſenſible, agité d'une douce inquiétude.

ARIETTE: N°. 1.

O nuit, charmante nuit! ſois propice à l'Amour;
Et tu ſeras, pour moi, plus belle qu'un beau jour.
Dormez, dormez, cœurs inſenſibles,
Et laiſſez-nous jouir des plus heureux momens.
O nuit! ſous tes ombres paiſibles,
Aſſoupis les Jaloux, éveille les Amans;
Attire en ce lieu ſolitaire
L'objet de mes plus chers deſirs:
Cache l'Amour & ſes plaiſirs
Sous le voile épais du myſtere.
Mon cœur languit dans la ſouffrance.
Quels maux on éprouve en aimant!
Mais je préfere mon tourment
Au néant de l'indifférence.

O nuit! &c.

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres: ſi j'y montois pour découvrir....

(Il monte ſur un arbre.)

Digitized by Google

SCENE II.

DORLIS, DUPRÉ.

DUPRÉ, *dans le Pavillon, ouvre les portes, regarde une Pendule, & dit :*

IL n'eſt que neuf heures & demie. Il n'eſt pas ſi tard que je penſois.

DORLIS, *ſur l'arbre.*

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRÉ.

Elle ne viendra pas d'une demi-heure : à quoi m'occuper en l'attendant? Voilà un livre à côté de ce pot de rouge : *les Penſées de Sénèque.* La morale s'accorde toujours avec le deſir de plaire.

DORLIS.

Deſcendons.

DUPRÉ.

Quel eſt cet autre ouvert & marqué par une mouche de velours? *l'Androgyne de Platon, ou maximes intellectuelles qui prouvent que le véritable amour conſiſte ſimplement dans l'union des ames.* Au diable ſoit l'ouvrage; il n'a rien de ſolide. *Notes ſur le Comte de Gabalis, où l'on traite de la réalité & de l'apparition des ſubſtances Aériennes.* On reconnoît toujours les gens au choix de leurs Livres.

DORLIS, *à part.*

Je vois ici de la lumiere.

DUPRÉ, *à part.*

J'entends du bruit.

Digitized by Google

DORLIS, *à part.*

C'eſt un homme.

DUPRÉ.

C'eſt-elle : venez, venez donc, Madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude !

(*Dorlis, en voulant ſe ſauver, renverſe une chaiſe de jardin.*)

DUPRÉ.

Qui va là ? Que vois-je ? c'eſt Dorlis.

DORLIS.

C'eſt vous, mon oncle Dupré ?

DUPRÉ.

Que viens-tu faire ici ?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle ?

DUPRÉ.

Commence par me répondre. (*A part.*) Vient-il pour m'eſpionner ?

DORLIS.

Madame Gertrude eſt-elle là ?

DUPRÉ, *avec émotion.*

Non ; pourquoi ?

DORLIS.

Ah ! mon cher oncle, je me confie à vous ; ne lui dites pas que j'aime ſa fille.

DUPRÉ, *à part.*

Il me raſſure. (*Haut.*) Tu aimes ſa fille ? Ah ! je ſçavois, je ſçavois bien ; & c'eſt pour te ſurprendre que je viens ici tous les ſoirs.

DORLIS.

Tous les ſoirs ? pour me ſurprendre ? Allons, allons

Digitized by Google

mon oncle, cela ne ſe peut pas. Je n'ai paint de confidens, vous n'êtes pas devin, & c'eſt la premiere fois que je me haſarde....

DUPRÉ.

Comment as-tu pu t'introduire?

DORLIS.

Après avoir eſſayé inutilement pluſieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureuſement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'eſt rencontrée toute juſte, toute juſte.

DUPRÉ.

C'eſt une des clefs de ma Bibliotheque; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre bibliotheque?

DUPRÉ.

Rends-la moi tout-à-l'heure.

DORLIS.

La voilà, mon oncle; mais...

DUPRÉ.

Allons, allons, va-t-en; mais, non, non; reſte. (*A part.*) J'ai encore le tems de l'interroger... (*Haut.*) Iſabelle eſt-elle d'intelligence?

DORLIS.

Non. Je ne lui ai jamais parlé: vous ſçavez qu'elle ne ſort point ſans ſa mere, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRÉ.

Il eſt vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Iſabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon oncle.

Digitized by Google

DUPRÉ.

Tu n'es qu'un petit ſot.

DORLIS.

Ménagez le terme. On n'eſt point ſot à vingt ans.

DUPRÉ.

Et tu crois qu'Iſabelle? ....

DORLIS.

AIR.

De ſa modeſte Mere
Elle a ſaiſi le goût.
L'œil perçant du myſtere
Ne voit rien, & voit tout.
Ses timides prunelles
Se gliſſant de côté,
Lancent des étincelles
De pure volupté.

DUPRÉ.

Hon, hon.

DORLIS.

Doucement tourmentée
De ſes quinze ou ſeize ans,
Tendrement agitée
De ſes tranſports naiſſans;
Ne penſant point encore;
Mais cherchant à penſer;
D'un deſir qu'elle ignore
Elle ſe ſent preſſer.

DUPRÉ.

Hé bien?

DORLIS.

Lorſque je ſuis près d'elle,
Je la vois qui rougit.
Son embarras décele
Que le penchant agit.

Digitized by Google

N'eſt-il donc pas poſſible
Qu'elle approuve mon feu?
Pour une ame ſenſible,
Rougir eſt un aveu.

DUPRÉ.

Oui-dà!

DORLIS.

Quand les yeux ſe répondent,
Ce langage eſt bien ſûr.
Quand leurs traits ſe confondent,
Il n'eſt plus rien d'obſcur.
Nos paupieres baiſſées,
Nos regards n'en font qu'un;
Ames, cœurs & penſées,
Alors tout eſt commun.

DUPRÉ.

Il a raiſon... (*Haut.*) Mais qu'eſperes-tu?

ARIETTE.

Téméraire!
Tu n'y penſes pas.
Hélas! hélas!
Que vas-tu faire?
Reſpecte d'innocens appas.
Téméraire!
Tu n'y penſes pas.
Hélas! hélas!
Quel eſpoir te conduit?
Tu vas affliger une Mere,
Une Mere ſi chere!
De tous ſes ſoins veux-tu ravir le fruit?
Pourquoi troubler la paix d'une famille?
Tu fuis dans l'air
Un éclair
Qui brille;

Digitized by Google

Et tu ne vois pas,
Hélas!
Des abîmes ſous tes pas.
Téméraire! tu n'y penſes pas.

DORLIS.

Calmez-vous. Mes vues ſont légitimes, & l'amour le plus ſûr, le plus conſtant...

DUPRÉ.

A quoi ton amour te ſervira-t-il? Madame Gertrude deſtine ſa fille à une retraite perpétuelle.

DORLIS.

Ah! quel dommage! Et vous ſouffririez?... Vous qui avez tant de pouvoir ſur l'eſprit de Madame Gertrude!

DUPRÉ.

Moi! que veux-tu dire?

DORLIS.

Eh! là, là. J'aime, & je me connois en Amans: vous n'êtes pas ici pour rien.

DUPRÉ.

Tu penſes que l'honnête Madame Gertrude?....

DORLIS.

Les femmes honnêtes ſont plus ſenſibles que les autres.

DUPRÉ.

Tu parles comme ces Libertins qui ne croient jamais à la vertu des femmes. Madame Gertrude a-t-elle deſſein de plaire? Vois avec quelle ſimplicité elle eſt miſe.

DORLIS.

ARIETTE. Nº. 2.

Oui, oui; le fard de la beauté
Eſt la décence & la ſimplicité.

Digitized by Google

L'art eſt de cacher l'art ; c'eſt le moyen de plaire,
C'eſt le point néceſſaire.
Il faut la voir
Cette Dame Gertrude ;
C'eſt un miroir
Pour une Prude.
Il faut la voir
Avec ſon grand mouchoir
Noir.
Il ſe pliſſe ou s'étend ſous ſes mains vertueuſes ;
S'ajuſte, s'arrondit, prend des formes heureuſes,
Et ménage des jours, des jours de volupté,
Le blanc, le noir... l'œil en eſt enchanté.
Ainſi l'on voit, dans un bocage ſombre,
Les rayons du Soleil ſe jouer avec l'ombre.

Oui, oui ; le fard de la beauté
Eſt la décence & la ſimplicité.

DUPRÉ.

Tais-toi, petit coquin ; tu en ſçais trop, & je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher. Oui, j'aime, il eſt vrai, Madame Gertrude : je crois en être aimé de même, ſans qu'elle le ſçache. Mais tiens, je n'en ſuis pas plus heureux : c'eſt une eſpece de Philoſophe femelle de trente-ſix à trente-ſept ans, qui croit déja qu'il n'eſt plus permis d'aimer à ſon âge ; une Prude qui n'eſt point médiſante ; une Femme encore aimable, qui ne parle que morale & vertu, & qui a une averſion pour tous les hommes.

DORLIS.

Je ne le crois pas, puiſqu'elle n'en a point pour vous.

Digitized by Google

DUPRÉ.

Elle se borne aux plaisirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS.

Voilà en effet une femme bien singuliere! ma foi, mon oncle ; si j'étois à votre place...

DUPRÉ.

Laisse faire ; je ne désespere pas d'être bientôt son mari : va-t-en ; nos intérêts sont communs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dessein de te faire épouser Isabelle ; c'est un parti qui te convient, tu lui conviens de même : mais laisse-moi agir ; ne te mêle de rien, & sois sage.

DORLIS.

Oh! oui, sage, sage tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais comment vous arrangez-vous pour votre compte avec Madame Furet? On dit que....

DUPRÉ.

Tà tà, on dit! je m'en embarrasse peu.

DORLIS.

Prenez-y garde, c'est l'espion du quartier : elle est de bonne guette cette femme-là.

QUINQUE.

Me. FURET.	AMBROISE, *sans être vû.*	DUPRÉ.	DORLIS.	Me. GERTRUDE.
Holà, holà!	Qui va là? qui va là.	On frappe.	On sonne.	N'ouvre à personne.
Holà, holà!	On y va, on y va.			
Ne tardez pas.	Je suis là-bas.	Quel embarras!	Quel embarras!	N'ouvre donc pas.

(Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans le cabinet, tire les rideaux & cache la lumiere.)

Digitized by Google

SCENE III.

Me. GERTRUDE, Me. FURET.

Madame GERTRUDE.

C'Est vous, Madame Furet ! vous allarmez toute ma maiſon. Qui vous amene ſi tard ?

Madame FURET.

Si tard ! il n'eſt pas encore dix heures ; c'eſt le tems de la promenade, & nous avons juſqu'à minuit.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que vient-elle faire ici ? (*Haut.*) Je vous demande pardon ; mais nous nous retirons de très-bonne heure, & vous avez bien vu que mon vieux Jardinier a été obligé de ſe relever pour vous ouvrir la porte.

Madame FURET.

J'en ſuis bien fachée pour votre vieux Jardinier ; mais il eſt des cas...

Madame GERTRUDE.

Quoi ? quelque nouvelle hiſtoire ſcandaleuſe ?

Madame FURET.

Très-ſcandaleuſe, je vous en aſſûre.

Madame GERTRUDE.

Eh ! Madame, pourquoi s'embarraſſer des affaires d'autrui ? N'avons-nous pas aſſez des nôtres ?

Digitized by Google

Madame FURET.

ARIETTE.

Eh! non, non, non, Dame Gertrude,
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
Vous ne pouvez vous diſpenſer
De ſeconder l'exactitude
Dont j'ai toujours fait mon étude.
Eh! non, non, non, Dame Gertrude,
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
De ce devoir vous diſpenſer.

Car c'eſt enfin
Pour le bien du Prochain,
Que je vais, que je vien,
Que je cours, que j'agis, que je veille.
Je viens d'apprendre, à l'inſtant,
Un ſecret important:
Je vais vous le dire à l'oreille,
Tout bas, tout bas.
N'en parlez pas.

RÉCITATIF.

Pour ſuivre un Amant téméraire,
Une jeune Penſionnaire
A ſauté les murs du Couvent;
On l'a priſe avec ſon Galant.

DUO.

Madame GERTRUDE.

J'entends, j'entends; il faut ſe taire.

Madame FURET.

Fort bien, fort bien. Ne diſons rien.
Quand nous ſçaurons tout le myſtere,
Nous ferons éclater l'affaire.
Le ſcandale eſt toujours un bien.

Madame

Digitized by Google

Madame GERTRUDE.

Il faut toujours, toujours se taire:
Vous n'avez point d'humanité.

Madame FURET.

Nous ferons éclater l'affaire;
Vous n'avez point de charité.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Il va venir, il est peut-être déja venu. Quel embarras!

Madame FURET.

Allons, allons, ranimez votre zele; on a amené ici tantôt devant Monsieur Dupré, Juge de la prevôté, le jeune homme & la jeune fille; on dit qu'elle est du lieu. Courons nous informer....

Madame GERTRUDE.

Eh! que vous importe? ce n'est pas votre fille.

Madame FURET.

Ma fille! non, Dieu merci; je n'ai pas attendu qu'elle eût l'âge de raison pour la mettre en lieu sûr; elle est élevée avec la plus grande sévérité; il y a douze ans que je ne l'ai vue, mais je sçais qu'elle est bien.

Madame GERTRUDE.

Ce n'est pas ma fille non plus, je prends soin moi-même d'Isabelle, ainsi... bon soir, Madame.

Madame FURET.

Comment! bon soir...

Madame GERTRUDE.

Je ne m'inquiette que de ce qui me regarde.

Madame FURET.

Mais, depuis quelque tems, vous êtes bien indulgente, & si je ne vous connoissois pas, j'aurois

Digitized by Google

des soupçons. Des femmes vertueuses comme nous ne sont jamais indulgentes, à moins qu'elles n'aient besoin d'indulgence pour elles-mêmes; vous m'entendez?

Madame GERTRUDE, *à part.*

Voilà une dangereuse créature! (*Haut.*) & moi, si je ne vous connoissois pas, je croirois que vous n'êtes à l'affût des défauts d'autrui que pour trouver des excuses à vos propres foiblesses, mais à Dieu ne plaise.

Madame FURET.

Je n'ai rien à me reprocher.

Madame GERTRUDE.

Ni moi non plus.

Madame FURET.

Vous êtes dans de faux principes, ce n'est pas de soi qu'il faut s'occuper; il faut s'oublier, se sacrifier, pour le bien général. Eh! tout seroit perverti, s'il n'y avoit pas des ames assez courageuses pour démasquer le vice. C'est par-là que l'on opere de bonnes actions.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Je suis sur les épines.

Madame FURET.

Par exemple, Damon, ce jeune libertin; c'est moi qui l'ai fait déshériter, pour lui ôter les moyens d'être vicieux, & par mes conseils on a donné tous ses biens à d'honnêtes personnes qui ne cesseront de faire des vœux pour son amendement.

Madame GERTRUDE.

Ah! quelle horreur!

Madame FURET.

Oui, c'étoit une horreur; & cette Madame Dou-

Digitized by Google

cet, qui jouoit la prude, n'ai-je pas découvert qu'elle étoit....

Madame GERTRUDE.

C'en eſt aſſez, permettez que je vous quitte.

Madame FURET.

Je ne vous quitterai point que nous ne ſoyons au fait de l'aventure de la jeune Penſionnaire. Courons de ce pas chez Monſieur Dupré; il ne me cachera rien, car il doit m'épouſer.

Madame GERTRUDE.

Vous épouſer! (*A part.*) je ſuis anéantie!

Madame FURET.

D'où vient cette ſurpriſe? ſi vous avez juré de ne jamais vous marier, moi je n'ai juré de rien. Eh! croiez-moi, vous ne feriez peut-être pas ſi mal de vous remarier, car....

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire avec votre car? Une femme prudente ne ſe marie pas deux fois.

Madame FURET.

Une femme raiſonnable ſe marie quand elle en trouve l'occaſion; c'eſt ce que j'ai bien deſſein de faire, quand ce ne ſeroit que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Madame GERTRUDE.

Je ne puis. Un étourdiſſement.... une foibleſſe....

Madame FURET.

Une foibleſſe! je ne vous abandonne point, je paſſerai la nuit près de vous.

Madame GERTRUDE.

Cela... cela ſe paſſe; allons, je ſuis prête à vous ſuivre, puiſque vous le voulez: (*A part.*) c'eſt le moyen de m'en défaire.

Digitized by Google

Madame FURET.

Mais non, ne vous riſquez point; c'eſt peut-être le ſerein qui vous incommode. Entrons dans ce Pavillon.

Madame GERTRUDE.

(*Madame Gertrude retient bruſquement Madame Furet qui eſt prête à monter dans le Pavillon.*)

Eh! non, non. Je me ſens mieux. (*A part.*) Ah! la maudite femme!

Madame FURET.

Que dites-vous?

Madame GERTRUDE.

Rien, rien: ma bonne amie, partons.

Madame FURET.

Prenons le plus court, paſſons par la fauſſe porte de votre jardin.

Madame GERTRUDE.

Je n'ai garde. (*A part.*) C'eſt par-là qu'il vient; elle le rencontreroit peut-être. (*Haut.*) Traverſons plutôt la grande rue.

Madame FURET.

Pourquoi?

Madame GERTRUDE.

C'eſt que cette porte eſt voiſine du bois. On dit qu'il rôde là toute la nuit des gens mal intentionnés.

Madame FURET.

Vous avez raiſon. J'oubliois de vous dire que l'on a vu pluſieurs fois un homme eſſayer des clefs à cette porte-là.

Madame GERTRUDE.

O Ciel! ſçait-on qui c'eſt?

Madame FURET.

Je le ſçaurai bientôt, j'ai mes eſpions: comme je

Digitized by Google

dois être dans peu la femme de Monſieur Dupré, je lui épargne déjà le ſoin de veiller ſur les Habitans. Remerciez-moi de la peine que je prends pour vous..... embraſſez-moi donc.

Madame GERTRUDE.

De tout mon cœur. (*A part.*) Ah! ſi je pouvois, ſans bleſſer ma conſcience!

Madame FURET, *à part.*

Si je pouvois trouver l'occaſion de l'humilier! (*Haut.*) Allez ſoyez tranquille.

ARIETTE.

Rien n'échape à ma vigilance.
Vous devez calmer votre eſprit.
Je ſçais tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit,
Tout ce qu'on penſe.
Je pénetre tout les ſecrets:
J'aurai ſoin de vos intérêts.

Madame GERTRUDE.

Eh! non, non; je vous en diſpenſe.

Madame FURET.

Vous êtes d'une nonchalance....
Mais.....
Rien n'échape à ma vigilance, &c.

(*Elles ſortent.*)

SCENE IV.

DORLIS, DUPRÉ.

DORLIS.

MON oncle, mon oncle, elles ſont parties.

DUPRÉ.

Te voilà encore?

DORLIS.

Elles ſont parties.

Digitized by Google

DUPRÉ.

Elle en aura pour quatre heures avec cette babillarde.

DORLIS.

Tant mieux, tant mieux : nous voilà maîtres de la maison ; je pourrai lui parler, n'est-il pas vrai?

DUPRÉ.

Point du tout : Isabelle est enfermée ; & quand elle ne le seroit pas, crois-tu que sa mere.....

DORLIS.

Ah ! quelle cruelle mere !

DUPRÉ.

Elle a raison.

ARIETTE. N°. 3.

On ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.
Un moment dès qu'on l'abandonne,
De petits Séducteurs un nombre l'environne,
Leur essain à l'entour bourdonne.
Ils n'attendent que l'instant
De surprendre un cœur innocent ;
On les voit mépriser un bien qu'elle regrette,
Quand ils sont satisfaits.
Ainsi je répète
Qu'on ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.

DORLIS.

Avec votre permission, mon cher oncle, que je voye s'il ne me sera pas possible de lui dire un mot.

DUPRÉ.

Ecoute : nous nous brouillerons très-sérieusement, si tu ne te retires.

Digitized by Google

DORLIS.

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillerons pas, vous êtes trop prudent pour cela. Si j'aime Iſabelle, vous aimez Madame Gertrude; & comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts ſont communs; vous avez mon ſecret, j'ai le vôtre.

DUPRÉ.

Ne fais donc point d'éclat.

DORLIS.

Non, non. Quand il faudra m'en aller, je m'en irai tout doucement: je n'ai fait que pouſſer la porte.

(Dorlis ſe retire dès qu'il entend Madame Gertrude.)

SCENE V.

DUPRÉ, Madame GERTRUDE.

Madame GERTRUDE.

AMBROISE, je vous chaſſerai, ſi vous oſez encore ouvrir à quelqu'un ſans mon ordre.

DUPRÉ.

Ah! ma chere Madame, que vous m'avez donné d'inquiétude!

Madame GERTRUDE.

Laiſſez-moi, Monſieur.

ARIETTE.

Rompons enſemble.
Tout ſe raſſemble
Pour me troubler,
Pour m'accabler.
Je ſuis à plaindre,
J'ai tout à craindre;

Digitized by Google

Mais je vous vois
Pour la derniere fois.
Rompons enſemble, &c.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
A donc pu
Allarmer, effrayer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

Ah ! que les gens
Sont bien méchans !
Je n'ai point cru
Le ſiecle ſi corrompu.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
Peut ſi fort allarmer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

En vain j'ai donc prétendu
Mériter, remporter le prix de la vertu.

DORLIS, *dans l'éloignement.*

La bonne occaſion ! Tentons fortune pendant qu'ils ſont là.

DUPRÉ.

Que je ſçache du moins....

Madame GERTRUDE.

Laiſſez-moi, vous dis-je ; vous n'êtes plus digne de mon eſtime.

DUPRÉ.

Qu'avez-vous à me reprocher ?

Madame GERTRUDE.

Rien, Monſieur.

DUPRÉ.

Mais encore ?

Madame GERTRUDE.

Eh ! bien, tout, Monſieur, tout. Allez trouver

Digitized by Google

Madame Furet ; elle eſt chez vous, elle vous attend.

DUPRÉ.

Madame Furet!

Madame GERTRUDE.

Après tout, que m'importe? Vous êtes votre maître. Epouſez-la, Monſieur, épouſez-la.

DUPRÉ.

Le Ciel m'en garde!

Madame GERTRUDE.

Ne lui avez-vous pas promis?

DUPRÉ.

Rien. C'eſt un projet qu'elle s'eſt formé & que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change, & l'empêcher de ſoupçonner notre liaiſon innocente.

Madame GERTRUDE.

L'intention ſeroit pardonnable: (*en s'adouciſſant.*) me dites vous vrai?

DUPRÉ.

Je vous le proteſte.

Madame GERTRUDE

Vous me raſſurez pour vous; mais je ne ſuis pas tranquille pour moi-même. Cette femme épie nos actions.

DUPRÉ.

N'appréhendez rien.

Madame GERTRUDE.

ARIETTE.

Femme curieuſe,
Femme envieuſe,
Aigre, bigote,
Cagote;

Digitized by Google

Oh! c'eſt, en vérité,
Trois fléaux pour l'Humanité.
Agiſſante
Par oiſiveté;
Médiſante
Par vanité;
Méchante
Par charité.

Oh! c'eſt, en vérité,
Trois fléaux pour l'Humanité.

DUPRÉ.

Bon! bon! ma prudence mettroit en défaut cent Cerberes comme Madame Furet.

Madame GERTRUDE.

Je ſuis dans une agitation qui m'ôte la force de me ſoutenir.

DUPRÉ.

Venez vous repoſer dans votre Pavillon.

(*Elle monte dans ſon Pavillon; Dupré lui donne un ſiége, elle s'aſſied, ôte ſa coëffe nonchalamment & ſoupire. Dupré prend la lumiere qu'il avoit cachée, la remet ſur la table, avance une chaiſe pour lui, & ſe place à côté de Madame Gertrude.*)

SCENE VI.

DORLIS, *ſeul.*

JE cherche en vain. De ce côté je ne vois que des murs. Ne nous rebutons point; voyons encore par ici.

Digitized by Google

SCENE VII.

Madame GERTRUDE, DUPRÉ.

Madame GERTRUDE.

ET ſincérement vous n'avez point d'idées de mariage?

DUPRÉ.

Mais, Madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois; aſſez ſouvent.

Madame GERTRUDE.

Qui peut vous inſpirer ces idées?

DUPRÉ.

Si c'étoit vous, Madame.

Madame GERTRUDE.

Et vous prétendriez..... vous n'y ſongez pas. Si vous m'épouſiez.... vous auriez des volontés. Je n'en aurois plus; l'hymen engage, & je ne ſerois plus digne de la perfection où j'aſpire.

DUPRÉ.

En ſeriez-vous moins heureuſe?

Madame GERTRUDE.

Eh! que diroient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent perſonne?

DUPRÉ.

Tout ce qu'elles voudroient.

Digitized by Google

ARIETTE.

Sans soucis, vivre pour soi,
Jouir de soi-même,
Faire du tems un bon emploi,
Etre heureux, voilà ma loi;
C'est un bon système.
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Quand du tems je fais bon emploi,
Et quand je jouis de moi-même?
Que sotte
Dévote,
Bigotte,
Jabotte,
Médise,
Mépise,
S'épuise
En aigreur;
Jamais je n'écoute
Sa vaine clameur.
Tranquille, je goûte
Le repos du cœur.
Jouir de soi-même,
Voilà le système
Qui fait mon bonheur.
Oui, c'est le système
Qui fait le bonheur,
Qui fait le bonheur.

Madame GERTRUDE.

Je vous croyois une ame plus dégagée....

Digitized by Google

DUPRÉ.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame ; mais....

ARIETTE. N°. 5.

En vous voyant, il ne m'eſt pas poſſible
De réſiſter à l'attrait du plaiſir ;
Si la Nature a fait mon cœur ſenſible,
Eſt-ce de moi que dépend un deſir ?
Un mot flatteur qui ſort de votre bouche,
Un doux regard de ces yeux ſéduiſans,
Et cette main, cette main que je touche....

(Madame Gertrude, après s'être laiſſé toucher la main, la retire.)

Ah ! tout en vous doit excuſer les ſiens.

Madame GERTRUDE.

Monſieur Dupré, il eſt dangereux de raiſonner ſur ces ſortes de matieres ; laiſſons cela.

DUPRÉ.

Et vous-même, Madame, êtes-vous exempte des impreſſions ?...

Madame GERTRUDE.

Moi !

DUPRÉ.

Vous reſpirez le parfum d'une roſe,
Et des oiſeaux le chant ſçait vous ravir.
Sur votre ſein cette gaze eſt moins cloſe
Quand vous ſentez l'haleine du zéphyr.
Cueillez un fruit, c'eſt votre goût qu'il flatte ;
Levez les yeux, vous admirez le jour :
Sur tous les ſens vous êtes délicate,
Et votre cœur ſe refuſe à l'amour !

Digitized by Google

Madame GERTRUDE.

Vous me tenez un langage bien étonnant!

DUPRÉ.

Bien naturel, & quand on eſt auſſi aimable que vous....

Madame GERTRUDE.

Ah! à mon âge, on ne l'eſt plus, on ne l'eſt plus.

DUPRÉ.

On ne l'eſt plus!...

Madame GERTRUDE.

Laiſſons cela. Pour rectifier vos idées, liſez, je vous prie, les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entierement, nous ceſſerons de nous voir.

DUPRÉ.

Ceſſer de nous voir! ah! liſons, liſons.

SCENE VIII.

ISABELLE, Madame GERTRUDE, DUPRÉ.

ISABELLE.

ARIETTE.

QUEL air pur! le Ciel eſt tranquille;
La paix regne dans cet aſyle.
Quel air pur! le Ciel eſt tranquille;
Mais, hélas!
Mon cœur ne l'eſt pas.

Digitized by Google

Madame GERTRUDE, *à Dupré.*

Qu'en dites-vous ?

DUPRÉ.

Tout confirme votre ſyſtême, & je vois bien qu'il faut que je me corrige. (*Il prend la main de Madame Gertrude.*)

Madame GERTRUDE.

A la bonne heure; mais que faites-vous donc ?

DUPRÉ.

Rien, rien; je me corrige.

Madame GERTRUDE.

Vous baiſez ma main, Monſieur!

DUPRÉ.

Point du tout: c'eſt pour m'accoutumer à triompher de moi-même, & c'eſt votre ame qui reçoit mon hommage.

Madame GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

ISABELLE.

Ma mere eſt ici avec quelqu'un !

DUPRÉ.

Et ces yeux ſi doux, que vous avez la bonté de fixer ſur les miens; ces yeux, où je crois voir la pureté du Ciel, ce n'eſt pas eux que j'admire; c'eſt encore votre ame, c'eſt cette candeur, cette vertu!

Madame GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

DUPRÉ.

Malgré la douleur de votre veuvage, vous êtes encore....

Madame GERTRUDE, *en ſoupirant.*

Ne me parlez pas de cela. Mon veuvage! ah!

Digitized by Google

ISABELLE.

Ma mere ſoupire, elle a du chagrin.

DUPRÉ.

Me trouvez-vous encore ſi coupable ?

Madame GERTRUDE.

Non ; & puiſque vous penſez enfin comme je le deſire ; Dupré, mon cher Dupré, vous faites mon bonheur.

ISABELLE.

Ma mere eſt heureuſe ; que je ſuis contente !

SCENE IX.

DORLIS, ISABELLE, Me. GERTRUDE, DUPRÉ.

DORLIS.

TOUTES mes recherches ſont inutiles : mais, c'eſt elle, c'eſt elle-même ; quel bonheur ! St, ſt ! (*Il tire Iſabelle par la robe ; elle fait un cri.*)

ISABELLE.

Ahi ! (*Dorlis s'enfuit.*)

Madame GERTRUDE.

(*A Dupré.*) Diſparoiſſez pour un moment.

(*Dupré ſe ſauve par la fauſſe porte du Pavillon.*)

SCENE

SCENE X.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QUE faites-vous ici, ma fille ?

ISABELLE.

Ma mere, je ne pouvois dormir, je me suis relevée, j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte, je suis descendue dans le jardin pour prendre le frais.

Madame GERTRUDE.

[*à part.*] J'ai oublié de la fermer; c'est cette Madame Furet qui en est cause, elle m'a tourné la tête. [*Haut.*] Vous êtes descendue sans ma permission ?

ISABELLE.

Vous n'étiez pas là, ma mere.

Madame GERTRUDE.

Et vous m'écoutiez ?

ISABELLE.

Oui; ma mere; j'ai vû de la lumiere dans votre Pavillon, je me suis approchée, je vous ai entendu soupirer; cela m'a fait de la peine : & puis vous avez dit que vous étiez heureuse; cela m'a fait plaisir : & puis, comme j'allois m'approcher encore, il m'a semblé que quelqu'un me tiroit par ma robe, & cela m'a fait peur.

Madame GERTRUDE.

Vous êtes une petite visionnaire; avez-vous vû quelqu'un avec moi ?

Digitized by Google

ISABELLE.

Non, mais on vous parloit.

Madame GERTRUDE.

On me parloit ! & que me disoit-on ?

ISABELLE.

Je n'ai pas compris.

Madame GERTRUDE.

Allez, allez ; remontez à votre chambre.

ISABELLE.

Ah ! ma mere ; restons encore un moment : je vous prie de me dire une chose.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Quel est donc ce Dupré qui rend les gens heureux ? Est-ce Monsieur Dupré, le Juge de la Prévôté ?

Madame GERTRUDE.

Quelle idée ! l'avez-vous vû ?

ISABELLE.

Non ; mais j'ai cru reconnoître sa voix.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que lui dirai-je ? Heureusement elle est simple, & je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE.

A quoi pensez-vous donc, ma mere ?

Madame GERTRUDE.

Je songe à l'importance du secret que j'ai à vous révéler ; c'est un mystère que je dois cacher à tout autre. Faites-moi serment....

ISABELLE.

Il est tout fait ; la volonté de ma mere est un serment pour moi.

Digitized by Google

Madame GERTRUDE.

La voix que vous avez entendue eſt celle de Monſieur Dupré, ſans être la ſienne.

ISABELLE.

Je ne comprends pas.

Madame GERTRUDE.

N'avez vous pas lû le Livre que je vous ai donné ?

ISABELLE.

Ah ! oui ; le Comte de Gabalis qui dit qu'il y a des Sylphes, des Eſprits Aëriens, des Intelligences, cela m'a amuſée ; mais eſt-ce que tout cela eſt vrai ?

Madame GERTRUDE.

Oui, ma fille. Quand on a toujours eû une conduite ſans reproche, quand la vertu ſeule a toujours dirigé nos actions & nos moindres penſées, ô ma chere fille ! notre ame alors s'éleve au deſſus d'elle-même; elle s'épure & devient digne d'un commerce intellectuel avec des Intelligences ſupérieures à notre être, qui nous conſolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE.

Ah ! ma mere, j'ai grand beſoin auſſi de conſolation.

Madame GERTRUDE.

Vous ! eh ! que vous manque-t-il ?

ISABELLE.

Rien.

Madame GERTRUDE.

Deſirez-vous quelque choſe ?

ISABELLE.

Je crois que oui.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

Digitized by Google

ISABELLE.

Je n'en ſçais rien, mais...

ARIETTE.

Un ſecret ennui me dévore,
Quand je m'abandonne au ſommeil;
Et le matin, à mon réveil,
Je ſuis plus inquiette encore.
Je ne ſçais d'où vient ma langueur;
Mais je ſoupire,
Mais je deſire.
Si rien ne ſatisfait mon cœur,
Maman, Maman, quel eſt donc le bonheur?

Madame GERTRUDE.

Ma fille, éloignez ces idées; ce ſont des piéges des mauvais Génies.

ISABELLE.

Des mauvais Génies! vous me faites trembler. Il eſt bien mieux de s'entretenir, comme vous, avec des Sylphes, des Eſprits purs; mais je n'imagine pas comment des Eſprits parlent.

Madame GERTRUDE.

Ils empruntent les organes des hommes, & nous apparoiſſent ordinairement ſous une figure qui nous eſt familiere, comme celle d'un parent, d'un ami.

ISABELLE.

Comme celle de Monſieur Dupré?

Madame GERTRUDE.

Oui, oui.

Digitized by Google

ISABELLE.

Et que dit Monſieur Dupré, quand on lui prend ſa figure ?

Madame GERTRUDE.

Il n'en ſçait rien, ce n'eſt qu'une apparence.

ISABELLE.

Mais vous m'avez dit que l'on devoit fuir juſqu'à l'apparence des hommes, & cette apparence...

Madame GERTRUDE.

Il n'y a rien à craindre quand on eſt ſage.

ISABELLE.

Ah ! ma bonne maman, que vous me faites aimer la vertu ! Mais ſi je ſuis bien ſage, bien ſage, aurai-je auſſi une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Je l'eſpère, & pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un ſi rare avantage, vous irez demain au Couvent. Oui ; c'eſt-là, ma chere enfant, que l'on trouve un abri ſûr contre le ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux.

ARIETTE notée, N°. 6.

Comme une roſe,
La naïve pudeur,
Quand on l'expoſe,
Perd bientôt ſa fraîcheur.
Ah ! pour flétrir l'éclat d'une ſi rare fleur,
Il faut ſi peu de choſe !
Conſerve donc l'honneur
Comme une roſe.

Digitized by Google

ISABELLE.

Mais au Couvent, il y a donc auſſi des Eſprits Aëriens qui font le bonheur des filles ?

Madame GERTRUDE.

Oui.

ISABELLE.

Et comment cela donc ?

Madame GERTRUDE.

Ils apparoiſſent en ſonge.

ISABELLE.

Il faudra donc que je dorme toujours ? mais vous ne dormiez pas vous, quand, tout-à-l'heure...

Madame GERTRUDE.

Laiſſons cela, ma fille. Il eſt tems de vous retirer.

ISABELLE.

J'ai encore une choſe à vous demander ; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on ſçache le bonheur que vous avez ? Cela exciteroit les ames à la vertu.

Madame GERTRUDE.

Non. Je ne ferois qu'exciter l'envie, & comme tout le monde n'eſt point digne de la faveur que je reçois, je dois en faire un myſtere pour n'humilier perſonne.

ISABELLE.

Ah ! que c'eſt bien dit, maman ! je vais méditer là-deſſus juſqu'à demain.

Madame GERTRUDE.

C'eſt fort bien ; mais laiſſez-moi, j'ai encore quelques lectures à faire.

Digitized by Google

ISABELLE.

Vous veillez toujours trop tard, votre ſanté m'inquiette ; retirons-nous enſemble.

Madame GERTRUDE.

Soit. [*à part.*] Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille ! je prends mon parti ; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chere que tout.

ISABELLE.

Mais, qu'eſt-ce que vous avez donc ? vous parlez toujours toute ſeule.

Madame GERTRUDE.

Paix ! je n'ai pas encore fait ma ronde, je vais voir ſi tout eſt bien fermé ; attendez-moi là, & ne quittez point que je ne vous appelle, ou que je ne revienne vous chercher.

SCENE XI.

ISABELLE, DORLIS.

ISABELLE.

(*Iſabelle réfléchit ; & pendant ce tems, Dorlis paroît & ſuit des yeux Madame Gertrude ; enſuite il revient & ſe cache derriere un arbre.*)

HÉLAS ! que n'ai-je aſſez de vertu pour mériter comme ma mere ! .... Je me perds dans mes réflexions.

DORLIS.

Elle ſe promene dans le fond du jardin ! profitons de l'occaſion.

Digitized by Google

ARIETTE.

Iſabelle, Iſabelle !

ISABELLE.

Qui m'appelle ? qui m'appelle ?

DORLIS.

O ma chere Iſabelle !
Ne craignez rien d'un cœur fidele.

ISABELLE.

Que ces accens me ſemblent doux !

DORLIS.

Ne craignez rien d'un cœur fidele,
Il ne reſpire,
Il ne ſoupire
Que pour vous.

ISABELLE, *à part.*

Flatteuſe eſpérance !
(*Haut.*) Offrez-vous à mes yeux.

DORLIS, *paroiſſant.*

Momens délicieux !

ISABELLE, *étonnée.*

C'eſt Dorlis ou ſon apparence.
Je ne ſçais ſi c'eſt une erreur ;
Mais ces traits ſont chers à mon cœur.

DORLIS.

Approuvez ma ſincere ardeur ;
Ces inſtans ſont chers à mon cœur.

ISABELLE.

Je ſuis toute tremblante.

Digitized by Google

DORLIS.

Raſſurez vous, l'amour qui m'anime....

ISABELLE.

L'amour qui vous anime! L'amour, eſt-ce une Intelligence? Ne me trompez point.

DORLIS.

Moi vous tromper! ô Ciel! Oui, c'eſt l'Intelligence la plus pure... Oui, c'eſt l'Amour lui-même qui remplit mon cœur, qui pénètre mes ſens, qui entraîne vers vous toutes mes penſées, tous mes deſirs, & qui s'empare enfin pour vous ſeule de toutes les facultés de mon ame.

ISABELLE, *à part.*

C'en eſt une, c'en eſt une; je n'en puis plus douter. [*Haut.*] & c'eſt pour moi, pour moi ſeule.... que je ſuis heureuſe!

DORLIS.

Heureuſe! je ſuis donc bien plus heureux moi-même. Permettez qu'à vos genoux....

ISABELLE.

Arrêtez, vous me confondez; c'eſt moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis-je donc aſſez ſage, aſſez vertueuſe, pour....

DORLIS.

Aſſez ſage, aſſez vertueuſe, que trop peut-être.... Mais non, l'innocence impoſe, réprime l'audace.... Et qui ſeroit capable.... Ma chere Iſabelle, conſervez toujours ces précieuſes qualités qui vous rendent auſſi reſpectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté, c'eſt peu de choſe; ma vertu, [*en ſou-*

Digitized by Google

pirant.] c'eſt tout ; & j'ai bien deſſein de la conſerver auſſi toujours, puiſqu'elle vous plaît tant ; cependant, j'ai des ſcrupules.

DORLIS.

Quoi ?

ISABELLE.

Ma mere m'a dit qu'il ne falloit point avoir d'idées terreſtres. J'en ai eû, j'en ai encore, à ce que je crois : vous en jugerez, car je ne m'y connois pas.

DORLIS, *allarmé.*

Comment ?

ISABELLE.

Mais oui, ce jeune Dorlis dont vous m'offrez les traits... Tenez, je ne l'ai jamais vû ſans une certaine émotion. Je n'ai jamais ceſſé de penſer à lui. Ne ſont-ce pas là des idées terreſtres ?

DORLIS.

Ah !

ISABELLE.

Ne vous fâchez pas ; je vous avoue tout.

DORLIS.

Me fâcher ! Au contraire, vous me comblez de joie : Dorlis & moi ce n'eſt qu'un.

ISABELLE.

J'entends : [*à part.*] c'eſt lui ſans être lui, nous y voilà. [*Haut.*] Vous m'avez devinée, vous ne pouviez prendre une forme qui me plût davantage.

DORLIS, *à part.*

Je n'y comprends rien ; mais elle m'enchante.

ISABELLE.

Vous venez donc pour me conſoler dans les amertumes de la vie ?

Digitized by Google

DORLIS.

Vous avez des chagrins ?

ISABELLE.

Je n'en ai plus, je vous vois. A propos, réjouiſſons-nous, j'entre demain au Couvent ; c'eſt-là que l'on eſt plus vertueuſe, n'eſt-ce pas ?

DORLIS, *allarmé.*

Vous allez demain au Couvent !

ISABELLE.

Demain pour toujours ; je ne ſuis fâchée que d'une choſe, c'eſt de quitter ma mere que j'aime bien ; mais vous ne m'abandonnerez pas dans mes chagrins, votre image me ſuivra par-tout, vous m'apparoîtrez dans mes ſonges, ou comme vous voudrez, pourvû que cela n'humilie perſonne.

DORLIS, *à part.*

Je m'y perds. On abuſe de ſa crédulité. [*Haut.*] Non, vous n'irez pas au Couvent ; & ſi vous m'aimez....

ISABELLE.

Si je vous aime ! je ne ſuis pas ingrate ; maman me gronderoit, ſi je ne vous aimois pas.

DORLIS.

Vous m'aimez, votre mere approuve... vous irez au Couvent... tout cela ſe contredit. On vous trompe... & vous conſentiriez....

ISABELLE.

Si ma mere le veut, il faut que je lui obéiſſe ; & pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas lui déplaire. Me conſeilleriez-vous ?....

DORLIS, *après un moment de réflexion.*

Non ; mais vous ne lui déſobéirez pas. Je ſais des moyens ſûrs pour lui faire changer de réſolution : vous & moi nous ſerons unis.

Digitized by Google

ISABELLE.

Nous le ſommes déjà.

DORLIS.

Nous le ſerons davantage.

ISABELLE.

Tant mieux ; venez donc la perſuader vous-même ; elle ſera bien aiſe de ſavoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

DORLIS.

Il n'eſt pas tems encore ; il me ſuffit pour le préſent de connoître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

ARIETTE.

DUO.

ISABELLE.	DORLIS.
Il tient ma main, il la baiſe, il la ſerre.	
Où ſuis-je ? O ciel ! mon eſprit enchanté !	Rien n'eſt égal à cette volupté.
Venez, venez. O ma mere ! ma mere !	Il n'eſt pas néceſſaire.
Soyez témoin de ma félicité.	Ne troublez point notre félicité.
Je n'ai rien de caché pour elle :	
C'eſt mon exemple, mon modele.	
Ma mere ne veut que mon bien.	Je veux auſſi le vôtre.
Eh bien ! eh bien !	
Il tient ma main, il la baiſe, il la ſerre, &c.	

Digitized by Google

[*Madame Gertrude paroît ; Dorlis ſe ſauve dans le fond du Theâtre pour n'être point vû de Madame Gertrude ; il rencontre Dupré, qui l'emmene en lui diſant :*]

Qu'as-tu fait ? nous n'avons plus d'eſpérance. Suis-moi.

SCÈNE XII.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QU'AVEZ-VOUS, ma chere enfant ?

ISABELLE.

Ah ! ma mere, permettez que je vous embraſſe. Votre fille eſt digne de vous.

Madame GERTRUDE.

J'en ſuis bien-aiſe, ma fille.

ISABELLE.

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu ! mais votre ſage exemple m'a mieux inſtruite que toutes vos leçons, que tous vos conſeils.

Madame GERTRUDE.

Vous m'enchantez : mais quelle agitation !...

ISABELLE.

Je ne me ſens pas de joie. Oh ! pour le coup, vous n'aurez plus rien à me reprocher : vous ne ſavez pas, ma mere, vous ne ſavez pas ; j'ai auſſi une Intelligence, moi !

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

L'Amour, l'Amour eſt une Intelligence ; n'eſt-il pas vrai ?

Digitized by Google

Madame GERTRUDE.

L'Amour, dites-vous ?

ISABELLE.

ARIETTE.

Aimer, sentir, penser, connoître,
Sur-tout aimer ;
C'est prendre un être,
C'est s'animer.

Madame GERTRUDE.

Vous m'épouvantez ; expliquez donc ce mystere.

ISABELLE.

Il est là. Où êtes-vous ? revenez donc, voilà ma mere.

SCENE XIII.

DUPRÉ, DORLIS, Madame FURET, Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame FURET.

JE vous avois bien dit, Madame ; vous avez laissé votre porte ouverte, il est entré un voleur ici ; cherchez, Messieurs, cherchez.

DUPRÉ.

Doucement, Messieurs : vous devez nous connoître, retirez-vous. (*A Dorlis.*) Reste là toi. (*Dorlis s'arrête au fond du théâtre.*)

Madame FURET.

C'est Monsieur Dupré !

Digitized by Google

Madame GERTRUDE.

Je ſuis confondue. (*A Iſabelle.*) Allez à votre chambre.

ISABELLE.

J'ai trop peur.

Madame GERTUDE.

Partez.

[*Iſabelle, en ſe retirant, rencontre Dorlis, & s'arrête avec lui au fond du théâtre.*]

DUPRÉ, *a Madame Gertrude.*

Ne craignez rien, Madame.

Madame FURET.

Je ne m'attendois pas à vous trouver ici à pareille heure.

DUPRÉ.

Il eſt permis de venir voir ſa femme.

Madame FURET.

Votre femme?

Madame GERTRUDE.

Votre femme?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Ne dites mot. [*A Madame Furet.*] Oui, ma femme ou peu s'en faut. C'eſt demain que nous célébrons notre mariage.

Madame GERTRUDE.

Y penſez-vous?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Paix donc! voulez-vous vous perdre de réputation?

Madame FURET.

Je n'en reviens point: n'eſt-ce pas moi que vous deviez épouſer?

DUPRÉ.

Vous étiez dans l'erreur; c'eſt Madame.

Digitized by Google

Madame FURET.

Vous me trompiez donc ?

DUPRÉ.

Sans doute ; il eſt encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Madame FURET.

Ah ! traître ! j'étouffe de colere !

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Madame FURET.

Et vous, Madame, qui ne vouliez jamais vous remarier ?

Madame GERTRUDE.

On peut ſuivre le conſeil que vous m'avez donné tantôt ; &, de plus, on ſe trouve quelquefois obligée par des circonſtances...

Madame FURET.

Des circonſtances ! fort bien ! Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille ! la voilà avec un jeune homme.

DUPRÉ.

Il n'y a rien d'étonnant. [*A Dorlis & à Iſabelle.*] Approchez : mon neveu épouſe Iſabelle.

Madame GERTRUDE.

Il épouſe ma fille ?

DUPRÉ.

Eh ! oui. [*Bas à Madame Gertrude,*] La réputation, l'honneur...

Madame GERTRUDE.

Oui, Madame, il l'épouſe.

DORLIS, *à Madame Gertrude.*

Ah ! Madame !

DUPRÉ

DUPRÉ.

Paix.

ISABELLE.

Ah ! ma mere ! je ſerai donc la femme d'une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Taiſez-vous.

Madame FURET.

Je vois là du myſtere ; de plus, des circonſtances... Tant mieux. Je vengerai l'outrage que l'on me fait. Ah ! quels gens ! quelle conduite ! quelle perverſité ! c'eſt ce qui me conſole. Je publierai par-tout votre hiſtoire avec des couleurs... laiſſez-moi faire. C'eſt une bonne journée. Ceci vaut encore mieux que l'eſcapade de la petite Penſionnaire.

DUPRÉ.

Eh ! bien, Madame, allez, parlez, publiez ; mais ſçachez qu'en éclairant les démarches d'autrui, on s'aveugle bien ſouvent ſur ſon propre danger. Apprenez que la Penſionnaire enlevée eſt votre fille, & que ſon raviſſeur eſt le jeune homme que vous avez fait déshériter ſi charitablement.

Madame FURET.

O Ciel ! ma fille ! Le jeune homme ! [*elle ſort.*]

SCENE XIV. *& derniere.*

DUPRÉ, Madame GERTRUDE, ISABELLE.

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

ET vous, Madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui. Quand on n'a

Digitized by Google

rien à ſe reprocher, il eſt en nous-mêmes. C'eſt une vérité dont j'eſpere bientôt vous convaincre.

Madame GERTRUDE.

Et c'eſt demain que doit ſe faire notre mariage ?

DUPRÉ.

Abſolument.

Madame GERTRUDE.

C'en eſt fait, je me réſigne.

ISABELLE.

Je n'entends rien à tout cela ; mais je me réſigne auſſi comme ma Mere.

Madame GERTRUDE.

Ma fille, j'avois mes raiſons pour vous parler tantôt comme j'ai fait ; c'étoit pour vous éprouver. Vous n'irez pas au Couvent. Vous épouſez Dorlis, le neveu de Monſieur.

DUPRÉ.

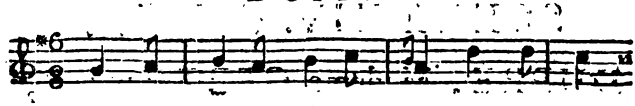
Qui n'eſt point une Intelligence.

DORLIS.

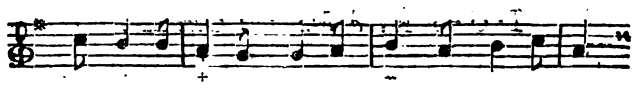
Non ; mais qui vaut mieux. On vous expliquera tout cela.

VAUDEVILLE.

DUPRÉ.

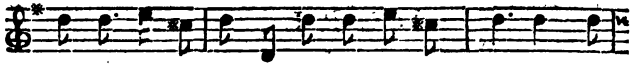


POUR nous eſt fait le plai - ſir ; Tout en - fin

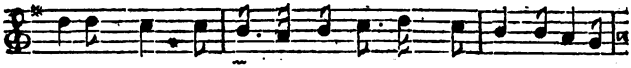


nous en aſ - ſu - re. Rien de trop ; ſçavoir jou - ir :

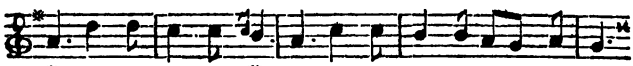
Digitized by Google



C'eſt vo-lup-té pu-re : Il faut la ſai - ſir. Que l'on

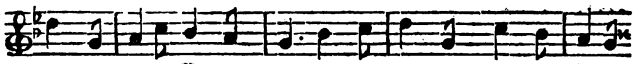


gronde, Que l'on fronde ; Le bonheur vous en conſo-le-

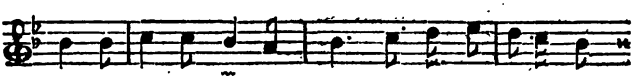


ra. Rendez-vous au monde ; Le bonheur vous fi - xe - ra.

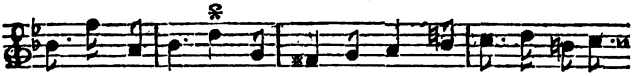
Mineur. GERTRUDE.



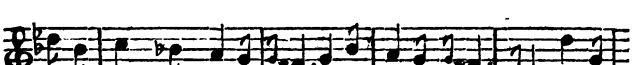
POUR goûter le vrai bonheur, Je ſens bien qu'il faut qu'on aime.



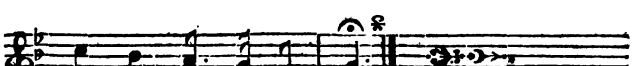
Du-pré fait par-ler mon cœur, Et mon ſy-ſtême N'é-



toit qu'une erreur. Que l'on gronde, Que l'on fronde ; l'Amour



à ſes loix nous ſoumettra. Ainſi va le mon-de, Et tou-



jours de même il i - ra.

Digitized by Google

DORLIS.

LA beauté doit nous charmer :
C'eſt la loi de la Nature.
Nos cœurs ſont faits pour aimer.
En vain la cenſure
Prétend nous blâmer.
Qu'elle gronde,
Qu'elle fronde,
On aime, & toujours on aimera.
Ainſi va le monde,
Et toujours de même il ira.

ISABELLE.

J'AVOIS toujours ignoré
Ce plaiſir qu'enfin j'éprouve.
Vous aimez Monſieur Dupré,
Moi, Maman, je trouve
Dorlis à mon gré.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde,
Je ſens que toujours il me plaira ;
Et devant le monde
Votre exemple m'excuſera.

Madame GERTRUDE, *au Public.*

NOTRE ouvrage eſt imparfait :
J'appréhende la critique.
Comme la bonne Furet,
Un Cenſeur cauſtique
Condamne tout net.
Qu'il nous gronde,
Qu'il nous fronde,
Notre pauvre Auteur s'affligera.
Mais s'il vient du monde,
Ce bonheur le conſolera.

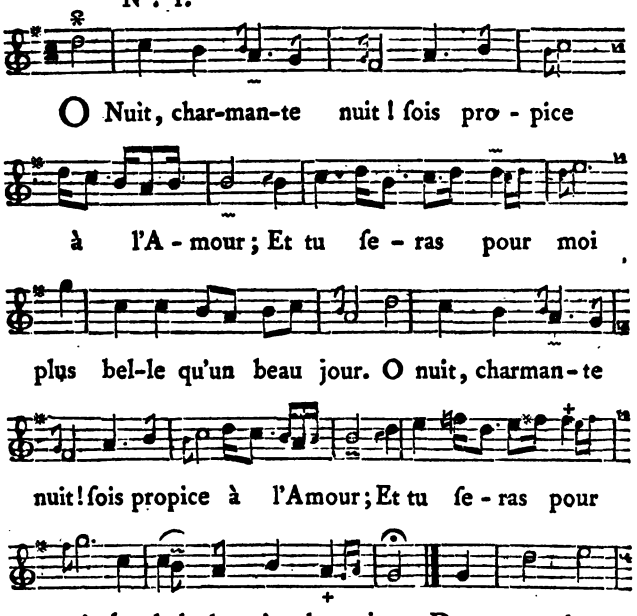
FIN DU VAUDEVILLE.

Digitized by Google

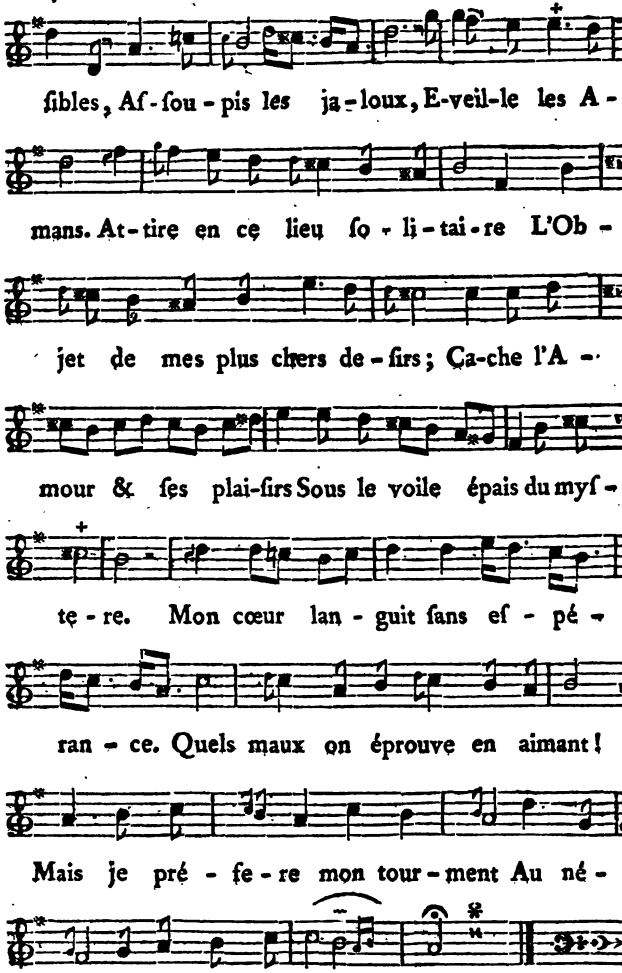
AIRS

D'ISABELLE ET GERTRUDE.

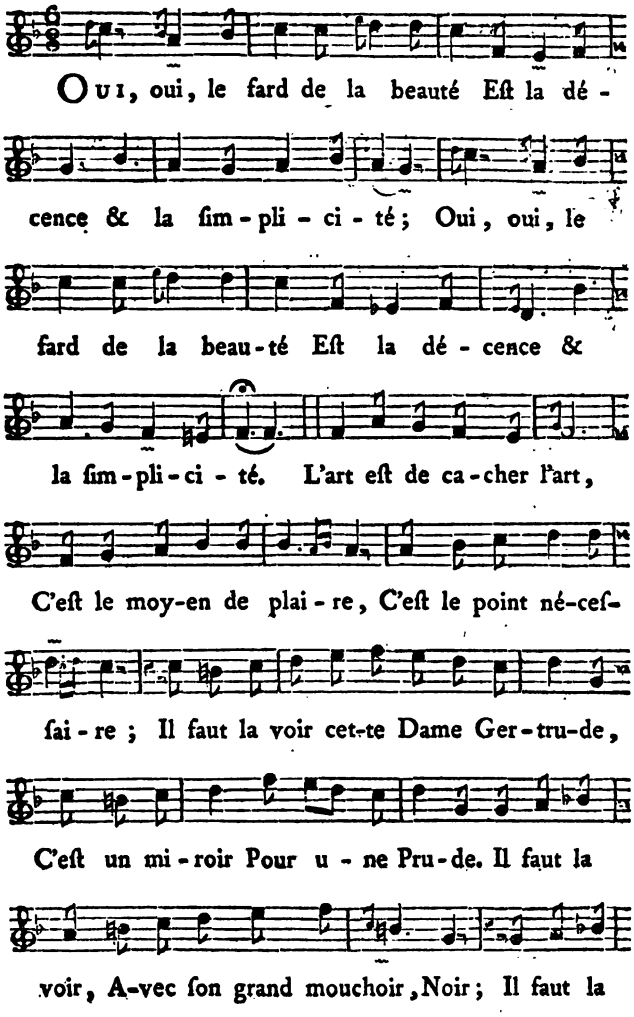
N°. 1.



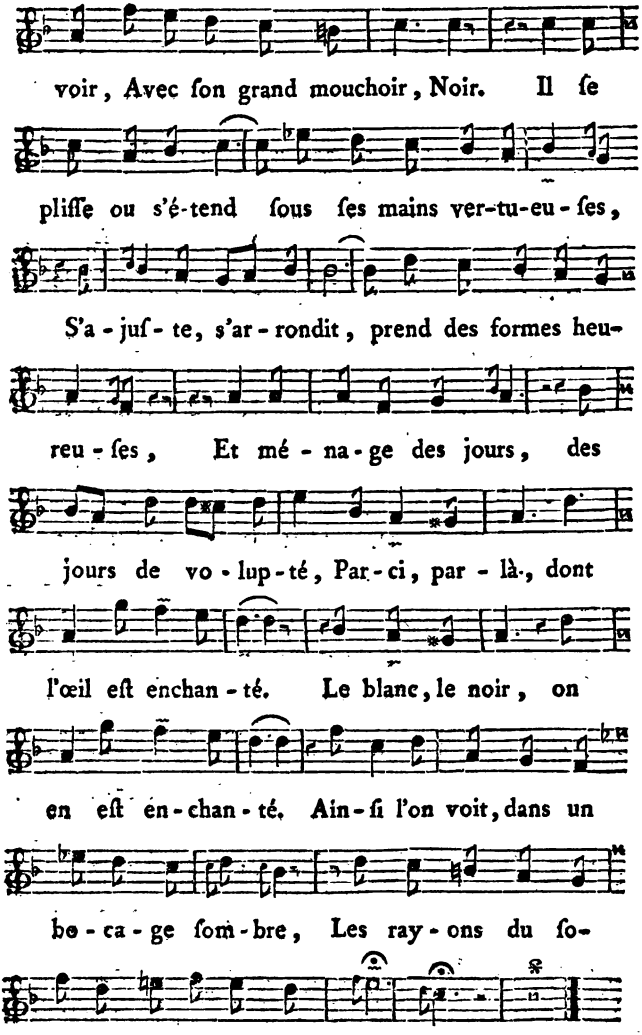
Digitized by Google


ſibles, Af-ſou-pis les ja-loux, E-veil-le les A-
mans. At-tire en ce lieu ſo-li-tai-re L'Ob-
jet de mes plus chers de-ſirs; Ca-che l'A-
mour & ſes plai-ſirs Sous le voile épais du myſ-
te-re. Mon cœur lan-guit ſans eſ-pé-
ran-ce. Quels maux on éprouve en aimant!
Mais je pré-fe-re mon tour-ment Au né-
ant de l'in-dif-fé-ren-ce. O nuit! &c.

N°. 2.

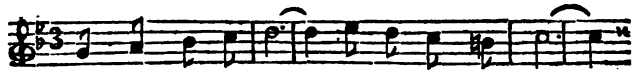


Digitized by Google



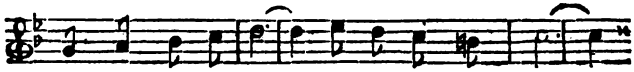
Digitized by Google

N°. 3.

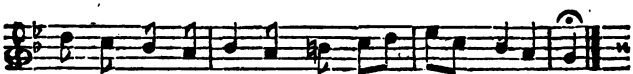


On ne peut jamais Veiller de trop près

Gen-til-le Fil-let-te Que l'Amour guet-te;

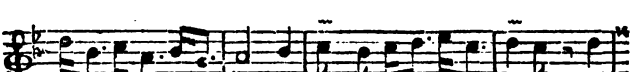


On ne peut jamais Veiller de trop près

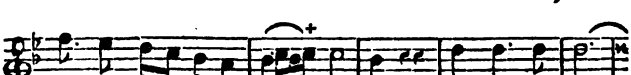


Gen-til-le Fil-let-te Que l'Â-mour guet-te.

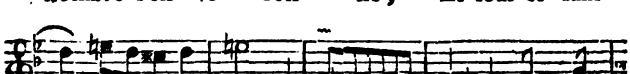
Un inſtant, dès qu'on l'aban-don-ne, De pe-



tits ſé-ducteurs un nombre l'en-vi-ronne, un

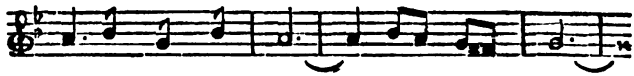


nombre l'en-vi-ron-ne; Et leur eſ-ſain

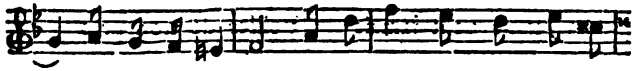


à l'en-tour bour-don-ne: Tous n'at-

Digitized by Google

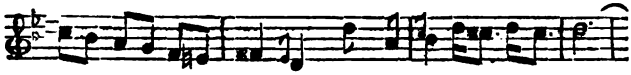


tendent que l'inſ-tant De ſur-prendre

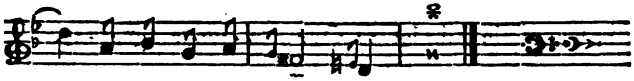


un cœur in-nocent, De ſurprendre un cœur inno-

cent. On les voit mé-pri-ſer un bien



qu'el-le re-gret-te, Quand ils ſont ſa-tis-faits;

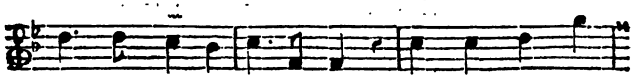


Ain-ſi je le re-pé-te: On ne peut, &c.

N°. 4.

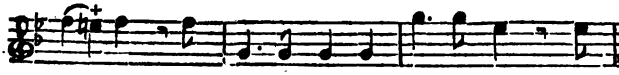
SANS ſou-ci vi-vre pour ſoi, Jou-ir de ſoi-

mê-me; Fai-re du tems un bon em-ploi;

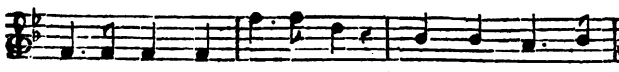


Etre heureux, voilà ma loi; C'eſt un bon ſyſ-

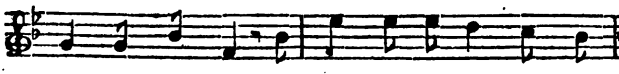
Digitized by Google



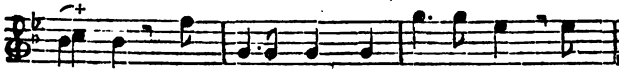
tê-me. Qu'impor-te ce qu'on dit de moi, Qu'im-



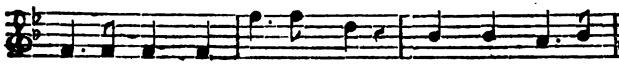
por-te ce qu'on dit de moi, Quand du tems je



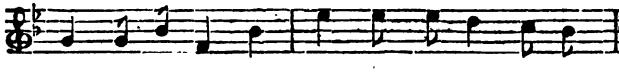
fais bon em-ploi, Et quand je jou-is de moi-



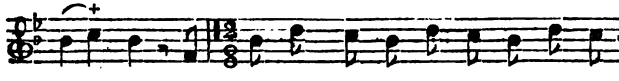
mê-me? Qu'importe ce qu'on dit de moi, Qu'im-



por-te ce qu'on dit de moi, Quand du tems je



fais bon emploi, Et quand je jou-is de moi-



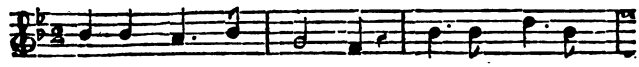
mê-me? Que ſot-te Ca-go-te, Bi-go-te, Ja-

bo-te, Mé-di-ſe, Mé-pri-ſe, S'épuiſe en aigreur; Ja-

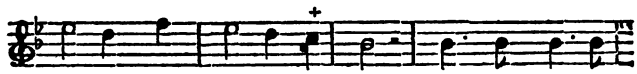
mais je n'é-cou-te Sa vai-ne clameur. Tran-

Digitized by Google

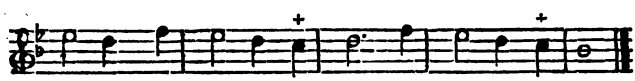
quil-le je goû-te Le re-pos du cœur.



Jou-ir de ſoi-mê-me; Voi-là le ſyſ-

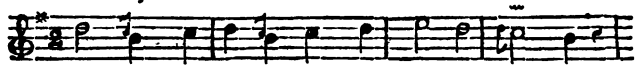


tê-me Qui fait le bonheur: Oui, c'eſt le ſyſ-

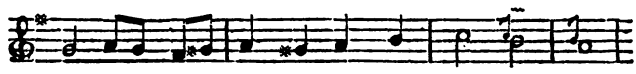


tê-me Qui fait le bonheur, Qui fait le bonheur.

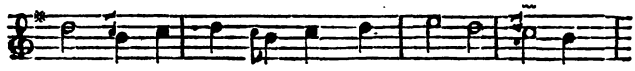
N°. 5.



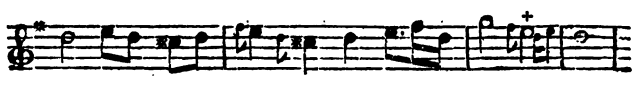
En vous voyant il ne m'eſt pas poſ-ſi-ble



De ré-ſiſ-ter à l'at-trait du plai-ſir;

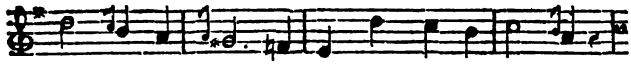


Si la Na-ture a fait mon cœur ſen-ſi-ble,

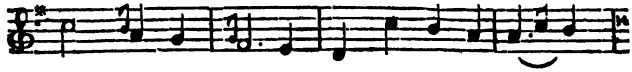


Eſt-ce de moi que dé-pend un de-ſir?

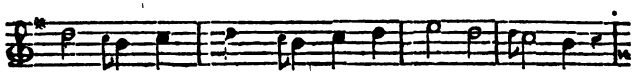
Digitized by Google



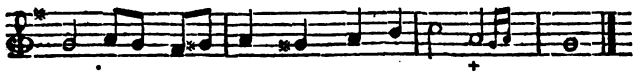
Un mot flat-teur qui ſort de vo-tre bou-che,



Un doux re-gard de ces yeux ſé-dui-ſans,

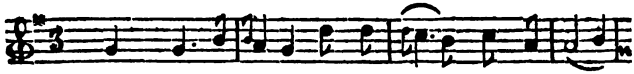


Et cet-te main, cet-te main que je tou-che,

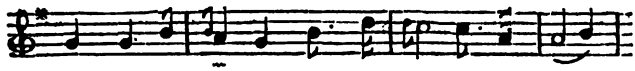


Ah! tout en vous doit ex-cu-ſer les ſens.

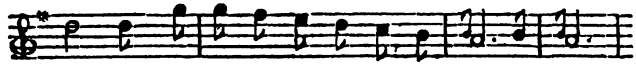
N°. 6.



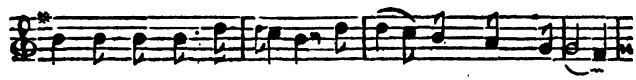
Comme u-ne Roſe, La na-ï-ve pu-deur,



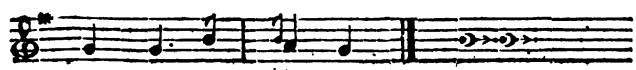
Quand on l'ex-po-ſe, Perd bientôt ſa fraî-cheur.



Ah! pour ter-nir l'éclat d'u-ne ſi ra-re fleur,



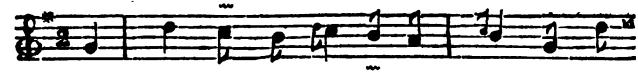
Il faut ſi peu de choſe! Con-ſer-vez-donc l'honneur



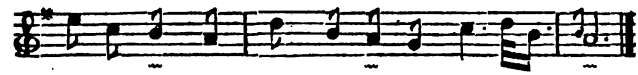
Comme u-ne Ro-ſe.

Digitized by Google

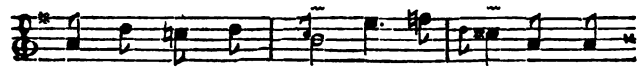
N°. 7.



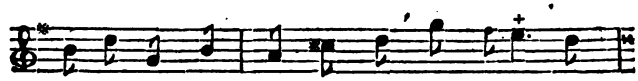
Le Temps, ſur ſes aî-les ra-pi-des, En-



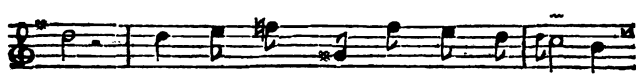
le-ve la beau-té, les Graces, les A-mours.



Il eſt des at-traits plus ſo-li-des: Les

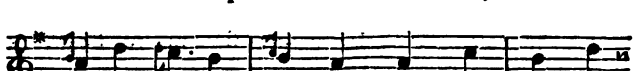


qua-li-tés du cœur doi-vent char-mer tou-

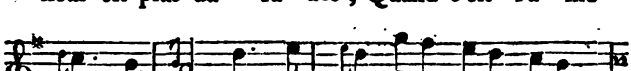


jours. Cet a-van-tage eſt pré-fé-ra-ble

A l'é-clat qui s'é-va-nou-it; Le bon-

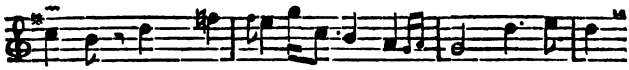


heur eſt plus du-ra-ble, Quand c'eſt l'â-me



qui jou-it; Le bon-heur eſt plus du-

Digitized by Google



ra - ble, Quand c'eſt l'â-me qui jou - it; Le bonheur

eſt plus du - rable, Quand c'eſt l'â-me qui jou-it.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05865 9189

A 3 9015 00368 297 1
University of Michigan - BUHR

Digitized by Google

Digitized by Google